LA CICATRICE

GILBERT DOHO



La Cicatrice

(Roman)

La Cicatrice

(Roman)



Gilbert DOHO



AFRICA WORLD PRESS
WWW.AFRICAWORLDPRESSBOOKS.COM



AFRICA WORLD PRESS
541 West Ingham Avenue | Suite B
Trenton, New Jersey 08638

Cover design: Dapo Ojo-Ade
Book design: Dapo Ojo-Ade

CIP data is available from Library of Congress.

ISBNs: 978-1-59221-970-4 (HB) --
978-1-59221-971-1 (PB)

Aux Enfants soldats Fu'nda
«Je porterai le siège de mon cadet,
Quand il sièègera au conseil des notables.»
Sagesse Fu'nda

Du Même Auteur

Essai

African Immigrants in North East Ohio. Kent: Kent State University Press, 2011.

People Theater and Grassroots Empowerment In Cameroon. New Jersey: Africa World Press, 2006.

Théâtre camerounais/Cameroonian Theater [co-auteur, Bole Butake]. Yaoundé: CEPER, 1988.

Au Cœur de 'L'homme Dieu de Bisso' [co-auteur, Nde]. Yaoundé: SOPECAM, 1987.

Roman

La Cicatrice. New Jersey: Africa World Press, 2011.

Poésie

Poésie populaire et luttes de libération. Yaoundé : Ifrikya, 2007.

Théâtre

Au-delà du lac de nénuphars. Ottawa : Editions Malika, 2004.

Zintgraff and The Battle of Mankon [Co-auteur Bole Butake]. Yaoundé : Bumakor, 1998.

Noces de cendres. Yaoundé : Editions CLE, 1996.

Le Crâne. Yaoundé : Editions CLE, 1995.

Acknowlegment



L'auteur remercie le Department of Modern Languages and Literatures et Arts and Sciences de Case Western Reserve University pour le financement de cet ouvrage.

Avant Texte



Ceci est un mémoire fictif, fait de sang et de larmes. Ceci est l'histoire des victimes d'Ahmadou Ahidjo et de la France. Ceci est le rappel du génocide manqué à Fu'nda, Teu'nda, Ndjeu'nda, Nshienda, Nkuunda. Ceci est le rappel de la disjonction des têtes et des corps. Ceci est l'histoire des fils et filles de ceux qui surent dire non à l'oppression coloniale pour une existence postcoloniale. Ceci est le mémoire d'un maquisard, un résistant, en un mot un nationaliste de quatre ans qui a quarante ans. Ceci est l'histoire de tous les Shemdjang, Mefokou, Um Ndjock qui tuèrent «L'Expédition punitive» dans les Hauts Plateaux et «La Pacification» en Sanaga Maritime.

C'est aussi un témoignage. Le témoignage de Shemdjang, la fille sans 'derrière', qui veut pourtant se débarrasser du 'derrière'. En mon parler Fu'nda, 'derrière' signifie "passé heureux ou douloureux." Comme Um Ndjock, elle développe maints subterfuges pour nier son passé traumatisant. Vivre pour Shemdjang équivaut à couvrir la cicatrice, à la rendre inexistante. Toute cicatrice est comme l'œil d'Abel jugeant Caïn. Toute cicatrice demande justice. Toute cicatrice est malédiction ou bénédiction. Tout dépend d'où on se situe. Etre pour Shemdjang équivaut à faire face à la cicatrice, au passé. Vivre c'est nier ou

accepter la cicatrice, les traces du passé en un mot, le mémoire. Voici que, des années après, le mémoire la rattrape, s'impose à elle, demande d'être revécu.

Mais moi, Œil, ai-je le droit de jouer le jeu? L'œil peut-il se refuser de voir? Son devoir n'est-il pas de voir, à la fois le passé et le présent, l'acceptation et le refus ? Je sais que témoigner me vaudra tous les noms. Ne m'a-t-on pas collé celui de diffamateur de la France, d'incitation au génocide ? Mais que ne dis-je que Chaffard, Bardet et autres n'ont pas dit ? Alors je me mis à voir et voici...

Um Ndjock a par deux fois été témoin de deux drames. Il y a eu d'abord son père haché en morceaux par les forces de répression franco-françaises déguisées en maquisards, en soldats de la libération. Car dans la France coloniale, on procède par les tactiques nazies. On entre dans la peau de l'ennemi pour le discréditer. On se fait alors 'maquisard' pour discréditer le 'maquisard'. Dans la France coloniale l'administration fabrique des faits pour incriminer l'indocile. Entrer dans la peau de l'Organisation, s'infiltrer dans le camp de l'Organisation pour la miner et enfin la condamner publiquement, la détruire. Ainsi, on devient maquisard sans avoir jamais été maquisard. Les villages entiers sont décimés par des 'maquisards' en tenues militaires. Ndjock a vécu tout cela.

Il y a eu ensuite sa mère déchiquetée par la mitraillette de l'armée coloniale française. Um Ndjock n'y était pas. Il sait, cela on le lui avait rapporté, il sait que sa mère avait fait camp avec les maquisards, les vrais, « les enfants du terroir », les nommait-on alors. Il sait, cela on le lui avait dit, que sa mère était le bras droit de 'Yebga Leba', l'intrépide rebelle qui avait fait trembler les casseurs d'Indochine. Um en était fier. Mais d'un côté comme de l'autre, Um se disait qu'il avait payé cher pour l'indépendance nationale.

Shemdjang, quant à elle, a assisté à la mise en quartiers

de son jeune frère par un militaire de l'armée Française ? Elle-même en est sortie infirme. Sa jambe gauche porte un énorme trou laissé par une balle. Elle a gardé des géants balafrés et des blonds qui accompagnèrent le Général Briand, un souvenir cruel. Bien plus, Nguepon, sa mère devint folle à la découverte des restes de son fils entre les crocs d'un porc. Elle est internée dans un hôpital psychiatrique de la ville de Yaoundé, la capitale du Cameroun. Elle s'en évadera et, avec l'aide de Dieunedort, son chaperon de fou, elle tuera l'ambassadeur violeur, le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation.

Or donc, le destin, la force derrière toutes choses et les villes aidant, Um Ndjock, le Bassa et Shemdjang, la Bamiléké se rencontrent et s'aiment dans l'anonymat. Mais ils auront contre eux, la fille surtout, le passé et la vérité qu'ils fuient et cherchent à oublier. Bien que Shemdjang traite sa mère de Folle et cache de son mieux son infirmité pour ne pas perdre l'homme qu'elle aime, la vérité surgira des ténèbres comme l'étoile filante vrille un ciel sombre. Nguepon s'évadera de la prison-hôpital avec l'aide de son fou d'amant. Libre, Nguepon et son armée d'admirateurs, les fous de la capitale, se retrouvent au cœur d'un crime passionnel dont le violeur, le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation, est le centre. Mais Nguepon est la mère de Shemdjang, celle qui a gagné le cœur de Um Ndjock. La malédiction de la mère poursuit, pour ainsi dire, la fille. Um aimera-t-il la fille à la cicatrice, la fille de la folle ? La presse locale réussit à lier l'histoire de la folle à celle de la fille à la cicatrice. Humiliée par la France pour la nième fois, mise à nue, Shemdjang prendra sa revanche en pendant sa cicatrice au cou de la Croix de Lorraine, trace de l'omniprésence de la France impérialiste. Um Ndjock la décrochera-t-il de la maudite croix ? Shemdjang s'acceptera-t-elle telle que découverte par Um Ndjock ?

Questions lancinantes qui sont aussi les vôtres, mes lecteurs.

Peut-on enterrer le passé ? A-t-on le droit d'enfouir la puanteur qu'on a causée ? N'avons-nous pas la responsabilité de la révéler même si elle nous suffoque ? Même si elle a le relent putride des charniers qui la jonchent ? Et quand elle aura été mise à nu, serons-nous assez courageux pour l'accepter, même si elle a la douleur d'une morsure de serpent ? Notre souci à nous, ici, est de donner vie au mémoire, à «L'Expédition punitive » et à «La Pacification» des années 1950 qu'ordonna Ahmadou Ahidjo sous les conseils des agents des services secrete français de Charles De Gaulle. La douleur des Camerounais égale celle des Algériens qui vivent encore aujourd'hui, dans leur chair, les cruautés du Général Briand et autres casseurs d'Indochine. Revivre ce passé pour mieux poser les bases du futur, tel est notre souhait ; tel est l'objectif de *La Cicatrice* et de bien d'autres mémoires fictifs que nous avons élaborés autour de la question du «Nationalisme dans les Hauts Plateaux de l'Ouest du Cameroun et dans l'Ex-Sanaga Maritime».

Chapitre Un



Quand il accrocha sa toge d'ambassadeur de France, Yvon se décida de se recycler en conseiller-spécial-du-père-de-la-nation. Non, ils n'avaient pas écrasé les « Rouges » dans ce pays de miel pour le laisser aux autres. Quand il usait du « ils » inclusif, Yvon avait comme une subite nausée. Il voyait la marée des parvenus, les fils des nantis qui prirent le chemin de l'Aventure tard, bien plus tard. Friands de l'exotisme, ces fils de papa venaient pour quelques jours, prenaient leur part du gâteau et s'en retournaient jouir de leurs privilèges à Paris. La République, pensa l'ancien diplomate, était la mère de tous. Il cracha de dégoût. L'Afrique, pour lui, était plus que source de matières premières et d'exotisme. Yvon appartenait à cette génération des années 1930 qui avait l'empire dans la peau. Une génération que l'empire avait nourrie de ses rêves. Une génération qui, en métropole comme en ex-colonie, ne se départait pas du casque. Une génération qui avait mangé la colonie comme on mange son pain quotidien. Yvon était la colonie même. De la fortune, il s'en était fait. Des femmes, il avait bu à leur fontaine. Le pouvoir, il s'en était saoulé. Des servantes et des servants, il se les changeait comme il le faisait de ses chaussettes. A présent, il s'est tassé. Toute carrière a une fin. Celle d'ambassadeur aussi. De nouveau,

notre Yvon cracha de dégoût. La colère lui fit remonter le temps. Avant, on était ambassadeur comme on était roi, Roi comme Louis XIV, avec des sujets. Ah, l'empire ! Sous les Sarkozy on était ambassadeur comme on était un vulgaire voleur. Mais tout cela, pensa-t-il, était la faute à De Gaulle.

Mais, Yvon avait Ngo Nkedeck et sa nouvelle fonction de conseiller-spécial-du-père-de-la-nation. Il avait l'oreille du père-de-la-nation. Fallait-il regagner l'Hexagone pour écouter Pasqua, Sarkozy et autre Le pen ânonner contre les immigrés à longueur d'année ? Non, il aimait ce continent. Il aimait ce Cameroun qui portait le 'C' comme seule la France savait former ; sa France à lui s'entend. Il en avait extrait le caillou gênant pour aller et venir en toute sûreté. Qu'importaient les cris de nouveaux bandits de grands chemins, les hurlements des cessessionistes anglophones ? Le Cameroun était à lui comme sa Ngo Nkedeck. Paris et Yaoundé ? Les sceptiques pouvaient arracher leur part et prendre le pas de la porte. Lui, Yvon, restait. Lui Yvon restera. L'Afrique, le Cameroun était juteux quand on le mangeait sur place même. Il avait tellement les tropiques dans la peau, qu'il en mourrait une fois sevré.

Moi, Œil, j'entendis et vis tout cela, forcément !

Chapitre Deux

J'entendis aussi le chant d'un coq déchirer l'air matinal, suivi au loin de celui d'une perdrix. Le soleil se préparait à entreprendre sa majestueuse course vers le firmament. Au loin, une villa somptueuse émergea de la brume comme un plongeur des profondeurs d'un fleuve. La ceinture des fleurs qui la bordaient disait la mutation des hommes et de leur entourage. On était ici au quartier Bastos le sanctuaire des diplomates et des 'Bintou', la Belle de Yaoundé la Capitale. On était ici au royaume des 'Bintou', les élus, ceux qui géraient la fortune de la nation. Ah, ces 'Bintou' ! Ayant été à Paris, ayant fait leurs études à Paris, ces 'Bintou' vivaient, mangeaient, faisaient l'amour comme les Blancs. L'Indépendance leur avait ouvert toutes les portes : celles du palais présidentiel, des habitations de fonction des quartiers résidentiels.

En colonie, ils avaient été entre parenthèses. Ils n'appartenaient ni à la couche des nantis, le colonat local, ni à la couche des laissés-pour-compte, des indigènes. Ils y avaient été entre parenthèses car ils étaient coupés de Tanga Nord et de Tanga Sud. Il y avait leurs manières à eux de manger, boire, faire l'amour. Hors de Bastos, on était 'autres', des indigènes de la Briqueterie ou de Mokolo. Ceux-ci étaient indigènes, c'est-

à-dire broussards, villageois, 'Mboutoukou'. Ils étaient moins que les cacas de chien. Mais, à Bastos, l'Indépendance avait fait un miracle. On était passé de simples « Binto » à «élites ». On y était ministre, Directeur de cabinet, Président du Conseil d'Administration, Président Directeur General. On était 'Bintou' comme on était fleurs de la nation, sa crème. On y tutoyait le diplomate français. On avait place à la table de l'Américain. On méprisait le Haut-commissaire britannique qui se prenait comme toujours, pour le nombril de l'ange. On était 'Bintou' comme fleurs de la nation. Et pourtant qu'était-ce que des fleurs dans ces contrées? Rien de plus que de vulgaires passants, des instants comme le sont les lucioles. Comme nos plantes, comme nos ananas, safour, et autres mangues sauvages qui alimentaient les babouins du coin, nos fleurs étaient liées au destin de l'instant, de la saison.

Moi, Œil, je le savais. Forcément !

Il arrivait que la vie traversat ces contrées qui, tout compte fait, n'étaient que misères balancées les unes contre les autres. Elle avait alors le visage, l'alan d'Yvon, le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation. Elle était alors Jogging comme lui car il aimait le jogging. Il en faisait matin et soir. Il joggait au milieu de ces misères comme il allait à l'opéra à Paris. On disait comme ça que le diplomate-conseiller-spécial-du père-de-la-nation était plus en mission qu'il joggait. Il inspectait, jaugeait, jugeait. Il s'assurait que chaque chose était à sa place : que les 'Mboutoukou' travaillaient, 'les Bintou' contrôlaient, et eux la vie vivait. Oui, on disait comme ça que notre diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation était espion. Il fallait lire Agatha Christie, voir James Bond pour comprendre l'importance de son métier pour sa France natale, son De Gaulle d'ancêtre, et son café noir, le meilleur du monde. On disait comme ça que notre diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation avait pour mission de veiller, comme ce fut le cas des Gosier d'oiseau

et autres Père Vandelmayer d'Oyono et de Mongo Beti. Oui, il veillait que le stock fut intact là-bas au pays natal. Il était en effet impensable que le Parisien se réveillat un matin sans son café noir. Le manque de café noir était aussi tragédie que le manque du pain. Moi, Œil, je le savais. Forcément !

Notre Yvon, diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation joggait aussi par audace. Il traversait la zone des 'Bintou' et se retrouvait ici à la Brique, le ghetto de Yaoundé. Il joggait jusqu'au marché de charbon. Ici habitait une autre catégorie de 'Bintou'. Notre diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la nation raffolait de cette catégorie de 'Bintou'. Cette catégorie des 'Bintou' n'avait foulé Paris aux pieds qu'à travers les *Mamadou et Bineta*. Cette catégorie de 'Bintou' était moins que la première, je veux dire celle qui avait foulé le même sol que De Gaule. C'est elle que chérissait notre espion. C'est elle qui exerçait un charme indicible sur notre espion. Elle était un sûr rempart du Gaullisme tropical. Peu importait alors que la cravate fût nouée bizarrement, qu'on assortît son boubou d'une cravate. Peu importait qu'on avalat du riz à grandes lampées des cuillères, que le bouquet de fleurs se composat des fleurs de l'amour et de la mort. On aimait comme dans les romans-photos et autres « Nous Deux ». Incarnation de l'arrogance, les 'Bintou' des *Mamadou et Bineta* avaient eux aussi le pays. Quand on avait fait des allers et retours à Paris à travers *Mamadou et Bineta*, on n'était plus soi-même. On ne pouvait plus être soi-même. On avait évolué. On avait cessé d'être du côté des broussards, des villageois quoi. On mettait une vieille cravate, une chemise usée et une veste de Mokolo et on était au zénith dans un bureau du quartier administratif. C'était du venez voir que d'être un 'Bintou' des *Mamadou et Bineta*. Ces « Bintou » étaient parqués à Messa, à la Cité verte et autres camps de concentrations de nos villes cruelles. Ainsi parqués, ils étaient facilement comptables, contrôlables, malléables. Mais c'était un privilège que d'être

de leurs cotés. Car le voyage à travers *Mamadou et Bineta* vous plaçait du côté des bouffeurs. Et alors on mangeait le pays. Mais on mangeait le pays au pays. Tout le contraire des 'Bintou', les vrais je veux dire, qui mangeaient le pays à Paris, Londres, Washington.

Notre diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-nation avait une sainte horreur de ces 'Bintou'-là, je veux dire ceux qui mangeaient le pays à Paris, Washington et Londres. Il les haïssait d'une sainte haine non pas parce qu'ils parlaient Paris, Londres, Washington comme lui. On disait comme ça que c'était plus à De Gaulle qu'il en voulait qu'à ces 'Bintou'. Car en décolonisant, De Gaulle avait quelque peu nivelé. En décolonisant, De Gaulle avait fait franchir la barrière à beaucoup. Avec l'acte de Charles De Gaulle, on devenait 'Bintou' pour avoir la colonie en propriété et tutoyer le colonat local. Yvon eut un pincement au cœur quand le fameux 'Je vous ai compris' du Général remonta dans sa mémoire. Il eut comme un haut-le-cœur car il arrivait même que cette catégorie de Bintou posat l'ex-colonie comme leur chose. Et c'est cela qui faisait si mal au diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation. Quand on chaussait Pierre Cardin, buvait du champagne, prenait Camair comme Air France, il n'y avait plus la ligne qu'avait tracé l'Indigénat. Quand on faisait le marché à Saint-Germain et roulait Pajero et Merco à Ngola, on avait effacé la ligne qu'avait tracée l'Indigénat. Et c'est bien cela qui arrachait des lambeaux de haine du cœur de notre Yvon. Il préférait les 'Mboutoukou' et 'Bintou' des Mamadou et Bineta à ces coureurs de diplômes en métropole. De véritables Sapak, prostituées de diplômes. Notre diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation allait très souvent vers les 'Mboutoukou' pour mieux comprendre ces 'Bintou'. Avec eux, l'Afrique était encore l'Afrique des grands-pères, la propriété gauloise. Avec eux, le rêve impérial demeurait intact soixante ans après la décolonisation.

Ici logeait une femme dignitaire du régime, véritable

'Bintou' des *Mamadou et Bineta*. Elle avait voyagé juste ce qu'il fallait pour compter les liasses de billets que l'indépendance lui apportait. Oui, ici logeait Ngo Nkedeck, la « Bintou » d'Yvon. Moi, Œil, je le savais. Forcément !

En contrebas de cette villa, je vis et entendis couler un fleuve au débit lent, très lent. Par endroits, son lit accueillait détritus, animaux morts ou vivants mais aussi des enfants morveux aux ventres ballonnés. De chaque côté de la villa, dormaient une multitude de cases en pissé. Le rouge ocre des tôles récupérées dominait. De temps en temps, un cri de nourrisson fendait l'air, faisant écho aux airs de Makossa et de la pop que diffusaient les appareils de musique nouveau cri. Depuis que la télévision avait fait son apparition, depuis que Polytechnique fabriquait des antennes paraboliques, les pissés rivalisaient en cordages. Il y avait comme une revanche contre la grande villa. TV5, CNN mettaient les 'Mboutoukou' à l'échelle des 'Bintou' fussent-ils de Paris ou des Mamadou et Bineta. Les nouveaux films se commentaient en langues locales. Peu importe qu'on fût en deçà du contenu. La vendeuse des bâtons pouvait alors se servir de l'image du serpent Anaconda pour venter aussi bien ses bâtons de manioc que le sexe de son amant.

Devant l'une de ces cabanes étaient assises deux femmes d'un certain âge, Marta Mefokou et Ngo Nkedeck. Celle-ci, propriétaire d'une villa et dignitaire du régime, avait la tête mobilisée entre deux puissantes jambes de Mefokou. Elle se faisait tresser les cheveux. Elle ne cessait de dire à la coiffeuse qu'elle voulait le modèle le plus actuel, le plus captivant. Elle voulait sa mèche aussi rebelle que celle de la star d'Isaura, Mademoiselle, *Dynasty* ou de *Falcon Crest*. Elle voulait balancer sa mèche spéciale sous le nez qui s'hasardait plus près. Elle voulait...mais que ne voulait-elle pas avec sa mèche rebelle ? Elle se voulait belle pour le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation, son Blanc. Pour garder son Blanc, sa carte de

visite en haut lieu, il fallait rivaliser en invention. Le diplomate était un oiseau rare. Il était de là-bas. Il côtoyait le père-de-la-nation, la fortune quoi. Tous les Blancs de la colonie étaient la clef qui vous ouvrait la porte du paradis. Moi, Œil, je le savais; Ngo Nkedeck encore mieux.

Les doigts de la tresseuse, Marta Mefokou, s'immobilisèrent pendant une fraction de seconde et elle leva le nez vers la cabane d'où venaient les pleurs. Elle émit un jet de salive entre deux dents et se laissa aller:

- Encore cette petite souris ! Elle ne cesse de couiner depuis qu'elle est née. L'as-tu vue, ma chère ? On dit que cette fois-ci la pauvre mère a failli y passer.

Mefolkou qui depuis quelque temps n'attendait que cet instant, jacta de sa bouche tordue, à force de commérage.

- Et comment ! Son mari a quelque chose entre les jambes, c'est moi qui te le dis. Son Anaconda, je te dis...

Elle éclata d'un rire strident. N'était-elle pas bien placée pour faire une telle comparaison ? Elle en avait vu de tous les calibres depuis qu'elle se défendait. Marta ne pouvait qu'être de son avis.

- Tu peux le dire ! Et que n'a-t-elle pas entre les cuisses ! Quinze gosses déjà à son âge ! Avant la trentaine elle en aura une centaine. Pour un homme, c'est un homme ! Et dire qu'il n'est même pas le dernier des fonctionnaires...Il aurait fait fortune avec une telle progéniture du temps du gardien-de bœufs-fait-président-de- la république par Foccart. Comment réussit-il à nourrir toutes ces bouches ? Dieu seul le sait. N'empêche, il continuera, comme s'il en tirait un autre type de profit.

Judicieuse remarque pour un peuple qui fondait la richesse non sur les biens matériels, mais avant tout sur une abondante progéniture. On était un homme en ce pays que lorsqu'on avait pris femme. Il y avait de cela très longtemps que j'avais entendu et vu qu'en ces pays on était homme de réputation quand sa cour grouillait d'enfants et qu'on avait un nom quand il était repris

par une abondante descendance. L'éternité relevait du fruit de ses entrailles. On était vénéré de génération en génération par sa marée humaine. On devenait dieu par elle. On égalait Dieu par elle. On régnait comme Dieu sur elle. Marta rappela soudain la complainte de la fille éplorée et se mit à la mimer :

« Ô ma mère, o ma sœur
Je me croyais la fille la plus honnie
Je me croyais l'éternelle délaissée
Celle qui n'attirera jamais un sourire mâle
Mais il m'est apparu tout beau
Au détour d'un chemin
Il m'est apparu
Mon prince charmant m'est apparu
Savourant un doigt de banane
Toute naïve je m'aventurai:
« Prince charmant, enfant du pays
M'as-tu donc oubliée ?»
En guise de réponse il susurra :
« Si tu veux de ma banane
Plonge ta main dans ce sac
Pour royalement t'en servir.»
Ô ma mère, o ma sœur
Toute naïve j'y plongeai ma main
Mais prisonnière elle devint...
J'implorai mon prince charmant
Sa voix avait les accents d'un bourreau
Je suppliai, invoquai nos dieux
« Notre sœur, notre femme
Arrête de geindre et plonge
Ta tête au fond du sac
Pour mieux voir ce qui retient tes mains »
Naïve, je fis comme il me demandait
La tête devint aussi prisonnière
Que ma pauvre main... »

- Idiote !!! Jacta de colère Ngo Nkedeck. Idiote ! Dire que je me suis laissée piégée pendant des années par ces idioties. Une femme doit pouvoir commander le monde. Oui, nous avons les armes qu'il faut. «Ô mère, o mère... » Et quoi encore ? C'est ainsi que nous nous faisons prendre, pour n'être que de simples pondeuses. Elle se libéra complètement et envoya au loin un jet de mucus. Son visage était tordu de colère. Elle se secoua et se tourna vers Marta.

- Laisse donc cette chanson ! Quand tu la fredonnes, c'est que tu as l'âme en peine. Et je ne veux pas te voir triste. Non, mon amie, je ne veux pas te voir triste. A quoi bon te lamenter sur toi-même ? Avons-nous besoin de ces... Elle cracha encore de dégoût et se moucha bruyamment avec un pan de son pagne.

La vie est bien pénible de ce côté-ci de la nation, pensa l'amie. Mais le sort de Marta était mieux que celui de bon nombre. Son commerce de «Bayam-sélam» lui épargnait les horreurs que la plupart des femmes du quartier prenaient en elles chaque fois qu'un homme leur rendait visite. C'était bien une vie de chienne que de s'ouvrir tous les jours et à tout venant. «Sotuc » ! Tel était le nom qui leur collait à la peau. L'acronyme de la compagnie de transport disait bien le lieu commun. Oui, le car commun, ouvert à tous, tels nous étions, les débrouillardes de la nuit. Tel était le nom que tout le quartier, que tout le pays donnait aux femmes qui se débrouillaient une paire de jambes en l'air. Il faut bien vivre et un métier vaut un autre. La leçon des indépendances est que l'argent du diable et du bon Dieu a la même odeur.

Elle était ainsi plongée dans ses pensées quand Shemdjang, 'celle qui n'a pas de derrière', sortit de la case, svelte et bien moulée dans un multicolore «Wax hollandais». Elle fit un petit tour sur elle-même et le cœur de Ngo Nkedeck s'arrêta de battre pendant une fraction de seconde. Ayant adressé quelques paroles inaudibles à sa tante et mis son sac de crocodile entre les aisselles,

Shemdjang prit la petite sente jonchée de boue et de détritus. De temps en temps, elle fléchissait ses hanches. Un frémissement s'emparait alors de son corps sensuel. Ngo Nkedeck bougea les fesses plusieurs fois sur le tabouret, signifiant qu'elle voulait une seconde de liberté, pour mieux admirer cette perle surgie d'un trou de rat.

Marta immobilisa sa tête dans ses grosses et larges mains tout en la sermonnant.

- Ma chère, à ce rythme, je ne finirai jamais cette tête. Tu ne cesses de tourner en rond comme une poule qui va pondre. Qu'y a-t-il donc ?

- Ta fille ! N'est-ce pas qu'elle est belle ? Une véritable bombe pour faire sauter notre présidence ! Elle doit avoir déjà tourné la tête à plus d'un garçon. Quel âge a-t-elle ?

- 22 ans ! C'est tout ce qui reste de ma pauvre sœur. Elle n'a ni puîné ni cadet. Elle est aussi unique au monde que moi. A sa naissance, ma sœur lui a donné pour nom Shemdjang, la fille sans derrière. Elle est sa situation même.

Ngo Nkedeck se libéra complètement et fixa Marta pendant une fraction de seconde. Battant des mains, elle s'exclama.

- Ta sœur ! De fois je me demande qui tu es au juste. Très bavarde mais combien discrète ! Sais-tu que tu ne m'as jamais parlé de ta sœur ? Et pourtant nous sommes amies depuis quinze ans. Et pourtant on se confie l'une à l'autre depuis quinze ans. Aïe, mon front ! Ma mère me disait qu'il n'est pas droit.

Marta soupira quand son amie eut achevé son numéro de l'infortunée. Elle connaissait bien le jeu de son amie. Elle procédait toujours ainsi chaque fois qu'elle voulait extraire une parole intime de Marta. L'ombre de la tristesse passa.

- Je m'imagine ce qu'a été la mère rien qu'en voyant la fille.

- Ce qu'elle était ? Une perle comme tu l'as si bien dit. Mais que vaut-elle sous nos cieux ? Vois-tu, ma chère, il y a des

souvenirs qui parfois ne doivent pas être rappelés. Ah, non, ma chère ! Tout ce que je peux faire c'est remercier l'homme qui est là haut... Je le remercie car ma pauvre mère n'a pas été témoin de ce qui s'est passé, de ce que j'ai vu.

Elle était amère jusqu'aux larmes. Ses lèvres tremblèrent de pleurs. Elle se souvint à haute voix.

- Ce qui s'est passé à Fu'nda, Teu'nda, Nkuunda, Ndjeu'nda et Nshienda ! Mefokou frissonna de frayeur. Pouvait-on dire ce qui s'y est passé ? Y avait-il des mots pour le dire ? Interdite, elle secoua la tête et un fleuve de larmes accompagna le geste. Mais les larmes de Mefokou irritèrent l'amie qui interrogea un rien en colère :

- Enterre-t-on jamais la vérité ? Je ne le crois pas, ma chère. Si douloureuse soit-elle, elle se doit d'être extériorisée. D'ailleurs, quoiqu'on fasse, elle resurgit toujours. Crois-tu que cette pauvre enfant n'en a pas gardé des séquelles ? Crois-tu qu'elle ne la vit pas dans son for intérieur ? Il n'y a que les plaies physiques qui se ferment. Et quand bien même elles se ferment...

La cicatrice demeure, complétais-je sa phrase ; témoin du jeu de la mort en Sanaga maritime et dans les Hauts Plateaux de l'Ouest, Moi, Œil, je ne pouvais que dire ce que j'avais vu, ce que je voyais.

Marta eut comme une lame qui s'infiltrait dans son cœur. Ses yeux se remplirent encore plus. Elle laissa le liquide suinter le long de ses joues. Elle ramena ses mains tremblantes sur ses joues, et se laissa aller à sa douleur. Elle était à elle. Elle était son cadeau de l'Indépendance. Elle était sa part de «Lapa», ce paradis tant chanté et dansé. Elle était son défi contre les B-52 et le napalm. Elle était sa victoire sur le Général Briand et son escadron blindé. Tirant un pan de son pagne, elle se moucha bruyamment. Ngo Nkedeck respecta son silence, mais ne put se contrôler pour longtemps. Tout en redoutant le pire, elle hasarda.

- Que s'est-il donc passé pour que les jours anciens aient pour toi la couleur de suie ?

Alors Marta attaqua violemment. Elle attaqua si violemment que l'amie fut prise de frayeur.

- Pourquoi veux-tu découvrir ma blessure ? Les prurits ne te suffisent pas ? La puanteur ne te suffit pas ? Son relent fétide ne te suffit pas ? Que veulent les inquisiteurs de ton espèce ? Ai-je le droit de garder ma douleur à moi-même ? Qu'est-ce que tu peux comprendre à ce passé ? Es-tu venue pour te faire belle ou pour me torturer ? Crois-tu que nous avons besoin de ta pitié ? Crois-tu que ma fille a besoin de...

Elle se moucha de nouveau et reprit avec force son travail. Un silence pesant se fit. Soudain, l'amie prit conscience qu'elle était allée très loin, mais elle était loin de le regretter. Non pas qu'elle eût le cœur dur, non ! On ne comprend mieux que ce qu'on a vécu. Elle était devenue, tout compte fait, une étrangère dans ce milieu. Elle était de l'autre côté. Depuis qu'elle avait son ambassadeur d'amant et protecteur, elle se sentait de l'autre côté. Elle était de l'autre bord. Quand on avait un amant Gaulois en cette terre maudite, on était quelqu'un. N'est-il pas vrai qu'elle était de ceux qui jouissaient des délices de l'Indépendance ? Si elle était dans le quartier, si elle avait choisi de se débrouiller, c'est parce qu'elle le voulait. Sa famille était du milieu. Sa famille était au soleil. Pourquoi fallait-il que ce fût des gens de mon espèce, pensait Marta, qui payassent le prix ?

Ngo Nkedeck hasarda un coup d'œil à Marta et se mit à la cribler de questions, sans qu'un mot s'échappe de sa bouche. Pourquoi en voulait-elle tant aux autres ? Pourquoi se croyait-elle l'unique victime des luttes de l'Indépendance ? N'y avait-il pas d'autres compatriotes qui y avaient perdu qui un père, qui une mère, qui un frère ? Et l'Indépendance n'était-elle pas là ? Qui pouvait la balayer ?

Comme si elle lisait dans les pensées de son amie, Marta

balaya du revers de la main toutes ces questions. Non, il y en a qui paient toujours plus que les autres. Mais comme pour se racheter, elle releva une croûte de la blessure. Puisque l'amie voulait en boire la puanteur, eh bien elle la lui servirait !

- Ce qui s'est passé ?

Une épaisse couche de nuage passa et le ciel soudain s'obscurcit. Le passé s'imposa à Marta; devint palpable comme une couche de nimbus et elle le déversa sur son amie, tel qu'elle l'avait entendu, tel qu'elle l'avait vécu. Elle se le devait car Moi, Œil, j'étais là condamné à voir et à entendre. Forcément !

Chapitre Trois

Voici également que je vis et entendis au loin s'élever un chant patriotique coupé court par les bombardements des fantômes qui rasaient, depuis des semaines, les forêts et les hameaux, laissant à leur traîne des colonnes de flammes. « L'Expédition punitive » était à sa phase cruciale. Il fallait en finir avec ces Hauts plateaux rebelles. Il fallait réduire tout en poussière. Ainsi avait parlé le Premier Ministre. En visite officielle à Fu'nda pris dans l'enfer des balles, Ahmadou Ahidjo avait alors demandé :

- « Si votre billon ne laisse pousser aucun plant bien longtemps après les semailles, que faites-vous ? »

Le royaume s'était contenté de le fixer tel l'œil d'Abel fixant Caïn. Imperturbable comme le fut le serpent au jardin d'Eden, le Premier Ministre avait alors donné la réponse à sa question.

- « Vous retournez le billon pour le replanter à nouveau »

En d'autres termes on dit « génocide » tout partout dans le monde. On le dénonce, on le condamne, qu'il s'agisse des Juifs d'Allemagne, des Tutsis du Rwanda, ou des Soudanais broyés par les Jenjawi. Oui dit 'génocide' dit 'crime humanitaire' ! Et comme pour Fu'nda et les Hauts Plateaux il n'y a aucun porte parole. Moi, Œil, voyeur, j'ai décidé de parler, d'éviter le crime commun, celui du silence.

Expédition punitive ! Parole prémonitoire, elle devint enfer pour nous. Une semaine après les Hauts plateaux étaient à feu et à sang. La France y faisait valser la horde des tueurs formés à la guerre d'Indochine et d'Algérie ! Les B-52 furent en leur nombre. Koutaba était leur base. Ah, Koutaba, le pays bamoun, Fochive ! C'est de Koutaba que partaient les B-52 bourrés de napalm. Ce jour-là, ils partirent de Koutaba. Ils partirent comme depuis des semaines. Poursuivant leurs vols sinistres, ils passèrent au-dessus des cases de pailles comme les aigles assoiffés de sang. Leurs ombres faisaient voler ce qui restait de volaille, tandis que les cochons et les chiens s'abritaient sous les bananiers. Au seuil d'une des cases se tenait, insouciant, un garçon de douze ans, scrutant le ciel comme s'il avait affaire aux oiseaux habituels. Il eut juste le temps de se retrancher dans la cabane en voyant un détachement de soldats noirs, aux joues balafrées, sous la direction d'un sergent français.

Moi Œil, je vis tout cela. Forcèment ! Et croyez-moi, je ne fus pas seul à en être témoin. Demandez à sa Majesté Jean-Rameau Sokoudjou et il vous contera sa version. Il en va de même pour Pierre Messmer, l'homme français d'alors, celui qui commanda le séchage des fleuves pour que les poissons soient exposés. Ah, Messmer, notre bourreau, notre libérateur ! Les bombardiers de Koutaba devaient, comme ceux d'Hitler, accompagner l'escadron blindé conduit par le général Briand. Blitzkrieg ? Eradication totale de la rébellion ? L'ordre était clair. Il venait du Premier Ministre, Ahidjo. L'Expédition punitive, tel était l'ordre ! Il venait de Yaoundé. Moi, Œil, je fus témoin. Forcément !

Crispés dans leur démarche, les Noirs s'avançaient armes aux poings, les nerfs tendus à craquer. En les voyant ainsi, on ne pouvait s'empêcher de penser que la guerre était bien une épreuve de nerfs. Ne survivaient que ceux qui en devenaient maître.

Le sergent français était tout le contraire de cette scène

ubuesque. Il prenait plaisir à lancer des pierres sur les singes: on eut dit un Parisien en vacances dans les tropiques. Sous un bananier, non loin de la cabane, médusés une fillette de dix ans et un gamin de sept ans observaient la scène. Ils étaient autant terrifiés par les balafrés que par l'homme blanc. Pour mieux observer la scène, le gamin écarta les feuilles, mais fit un faux pas et marcha sur les feuilles mortes qui crissèrent sous ses pieds. Aussitôt une rafale partit des rangs des balafrés ; elle déchiqueta le gamin et atteignit la fillette à la cuisse. Celle-ci lâcha un hurlement de démence et s'abattit sur le corps de son frère en pleurant à chaudes larmes. Tiré de sa distraction, le sergent français se retourna, hurla et coléra; on ne sut si c'était à cause du geste du Balafré ou de son jeu interrompu.

- Merde de merde ! Vous avez osé...

Il était si ahuri qu'il ne put finir sa phrase. Littéralement rouge de colère, il fixait la scène complètement hébété. Soudain, il détourna la tête et dégueula profusément.

- Comment as-tu pu faire ça ? Laissa-t-il finalement tomber.

- Mais Sep, Vous zavez dit qué nous tirer quand quéque sose bouger. Voilà, nous tirer.

- Bon Dieu, pas sur deux pauvres enfants !

Il le fixait avec un saint mépris. Le Noir ne cilla nullement. Tout cela lui était égal. On l'avait sorti de sa montagne, lui avait donné un rudiment de formation militaire. Le seul mot qu'il avait retenu de son instructeur c'était «tuer.» Il n'avait d'excuse à donner à personne. Surtout pas à ce Blanc-bec qui se croyait au-dessus de tout. Il cracha par dépit serrant les dents à les rompre :

- Esscuzez, Sep !

A peine avait-il prononcé ces mots que sa colère monta. Sa pomme d'Adam dansa dangereusement. Il regarda de biais le gamin qui leur tenait lieu de chef, pensa à tous les maquisards

et la bile redoubla de quantité dans sa gorge.

Mais non loin de là, comme si tout cela ne le concernait pas, un second Balafré sermonnait le garçon demeuré dans la cabane.

- Sortez petite maquisard. Sortez. Où ils sont ton père ?

Le garçon, pétrifié, n'osait pas bouger les lèvres. Il fixait l'arme pointée sur lui comme s'il se fut d'un serpent à sonnette. Il hasarda cependant un regard du côté de son jeune frère. Ses yeux s'embuèrent et il avala plusieurs fois la salive pour ne pas laisser s'échapper le cri dans sa gorge.

- Où ils sont ton père ? Répéta le soldat impatient. Le silence de l'enfant l'exaspérait énormément. D'un geste brusque, il leva l'arme.

- Si tu n'ouvrez pas ton bouche, moi t'aider comme ça...

La crosse s'abattit sur le crâne du garçon qui s'affaissa en criant à tous les diables.

- Voyez Sep, comme ça, le petite maquisard parler.

Pour toute réponse, le sergent se détourna. Une soudaine envie de rendre le prit de nouveau. La crosse avait fait son travail. Le front de l'enfant, démesurément ouvert pissait du sang rouge vif. Se retournant de nouveau vers les soldats, le sergent les somma de creuser un trou pour mettre les restes du petit garçon. Le deux survivants furent ramassés comme un paquet par des soldats qui se souciaient plus de leurs armes que de tout autre chose. Un instant après une énorme conflagration s'éleva à la place de la cabane.

Le bruit que Marta fit en se mouchant, sortit son amie de l'horreur.

- J'ai retrouvé ma nièce et mon neveu dans le camp de regroupement. Elle avait des cauchemars presque toutes les nuits. Les événements l'y ramenaient constamment car en fait qu'était-ce que ces camps de regroupements ? D'horribles foyers de la mort que la France nous fourrait à la gorge. Le nôtre

était un reste d'une usine de tabac qu'un Bordelais, du nom de Seita, avait abandonné. Il avait été forcé de regagner sa France natale quand le maquis avait pris pied dans les Hauts Plateaux. Reste calciné d'une immense bâtisse, le camp de Fu'nda dans sa partie intacte servait de gîte aux Balafrés et Français appelés en rescousse par Ahmadou Ahidjo pour éteindre ce qu'on nommait en termes officiels 'le feu de la rébellion'.

Ce que Moi, Œil, j'avais entendu et vu, et que ne se rappelait peut-être pas tout ce monde, c'est que Fu'nda, comme le reste de la communauté Nda avait dit non à l'offre du Premier Ministre nordiste. Ici en pays Nda, Ahidjo était 'Fii ngwon', 'Vendeur du pays', traître, collaborateur du colon, quoi ! Nda avait dit non et lui, le grenakock, le vendeur de bœuf, punissait cette ethnie des maquisards en décrétant une Expédition punitive contre le «nid de bandits de grand chemin».

Napalm et plombs nous tombèrent dessus: on dirait une nuée de sauterelles sur une plaine verdoyante. Toute la contrée pua la charogne pendant des années. Toute la contrée pua la haine pendant des années. Toute la contrée pua aussi la dissidence bien longtemps après le «lapa», l'Indépendance. Toute la contrée pua jusqu'à ce que le bouvier invente une campagne d'exorcisation qu'il nomma la confession publique. Mon Seigneur Albert Ndongmo qui fut l'une des victimes la nomma dans la région de Nkongsamba, «Le Chien noir». C'est une autre histoire bien plus intéressante que Moi, Œil, je conterai ailleurs. Elle aura pour titre 'Le Chien Noir'. Je conterai cette histoire en souvenir de l'Évêque du tonnerre, de Takala Célestin, Wambo Le Courant et bien sûr d'Ernest Ouandie. Héros couverts d'anathème, ils nous dirent tels que nous sommes. Combattants nommés rebelles, ils ne cherchaient que la vérité. Etre homme, nous dirent-ils, c'est accepter son destin, même s'il est travesti. Tout cela je vis et pour dire car ma nature me condamne à voir et à dire. Forcément !

- Et l'on nous fit payer cette audace. On nous fit payer notre

fierté patriotique. Ahidjo se fit donner les pleins pouvoirs et décréta l'état d'urgence à Fu'nda, Ndjeu'nda, Nkuunda, Teu'nda et Nshienda. Tu as dit malédiction ? On nous fit payer notre soutien aux nationalistes. Il y avait des jours où le désespoir avait la couleur de la suie. Il y avait des jours où les larmes montaient en une marée mais ne devaient jamais se déverser. C'était lorsque Balafrés et fiigwon ramenaient la moisson des têtes. Chefs hirsutes, barbes fournies, elles ornaient pendant des jours le pied du tricolore. Parfois, on leur plaçait au coin de la bouche un mégot et, les yeux clos ou hagards, nos têtes fumaient insouciantes de la nuée d'intrus qui zaizaillaient à n'en pas finir. Une tête détachée du tronc et qui fume insouciant a quelque chose de beau. Soudain, je pris conscience de leur beauté. Il y en avait qui affichaient un sourire narquois. Ils se moquaient vraiment de nos vains efforts. Ils se moquaient de tous. Il y avait aussi un air de noblesse qui se dégageait d'eux.

On nous convoquait au rassemblement chaque fois que nos braves soldats ramenaient la moisson des têtes. On se devait de chanter l'hymne et invectiver ces bandits de grand chemin. On se devait de s'en moquer même s'il fût le père avec qui on était la veille, mais qui avait été conduit hors du camp et exécuté froidement. On se devait de s'en moquer même si c'était le mari qu'on avait livré pendant le coït forcé. On se devait... mais qu'est-ce qu'on ne se devait pas dans cet enfer des Hauts Plateaux ?

- Je pris la résolution de les éloigner de ce sinistre lieu où leur lot quotidien était les têtes aux mégots. Des têtes qui fument ! Parfois elles nous tiraient la langue, comme pour nous narguer. Nous vînmes nous installer ici. J'ai toujours essayé de dissimuler tout ce qui pouvait leur ramener le camp de regroupement. Mais vois-tu, j'ai beau faire, rien n'y changera. Le passé est aussi têtu qu'une mule. Des fois, je me dis qu'ils marcheraient déjà dans leurs tenues naturelles si nous étions restés au camp.

La voie de Ngo Nkedeck vint comme d'une lointaine contrée.

- Et leur mère ? Et ton neveu ?

- Mon neveu est devenu ce jeune homme que tu vois de temps en temps dans une R4 et qui vient chercher sa sœur.

Marta soupira, tira un pan de sa robe et se moucha bruyamment. D'un geste d'énervement, elle balaya une larme qui lui perlait au coin de l'œil. Elle reprit violemment comme si elle avait voulu anéantir tout cet opaque passé-présent si opprimant.

- Mais que veux-tu donc ? Es-tu venue pour te faire belle ou pour remuer le couteau dans ma plaie ? Ai-je le droit de garder pour moi-même le fond de mon problème ? Pourquoi estimes-tu que tu doives tout savoir ?

Ngo Nkedeck eut un pincement au cœur. L'inquisition, pensa-t-elle, a la rondeur de ma bouche. Il me faut la coudre parfois. Mais elle ne put s'empêcher de dire.

- Je comprends.

Cette prétention enflamma Marta. Son cœur brûla comme du pili-pili de la pure espèce. Elle lâcha la tête de son amie et fit un pas en arrière, la détacha on eut dit un babouin dans un zoo. Elle respirait avec force et ses narines fumaient comme le derrière d'une jument en chaleur.

- Je comprends... Qu'est-ce donc que tu comprends ? Ces piqûres dans mon cœur ? La profondeur des balles dans la cuisse de cette pauvre fille ? Sa honte au quotidien ? Mais qu'est-ce donc que tu comprends ? Le désarroi d'une épouse que la guerre a rendue solitaire ? La rançon du silence pour des milliers pris entre les feux patriotiques et la haine coloniale ? Peux-tu comprendre la terreur d'une mère qui a vu son unique bien, le fruit de ses entrailles en lambeaux entre les crocs d'un porc ?

Elle se moucha bruyamment, et immobilisa la tête avec une telle vigueur que son amie couina quelque peu.

- Que ne comprends-tu que je veux enterrer ce passé, que

je ne veuille plus jamais en parler ?

Ngo Nkedeck reprit comme à elle-même. Sa voix parut lointaine, si lointaine que Marta se prit à la regarder.

- Oui, il faut oublier. Il faut chercher à oublier, à tout enterrer. N'est-ce pas ce que fait tout le monde ? On enterre tout, volontairement. On veut tout effacer. Et comme nos corps sans sépultures nous allons et venons. Pure illusion ! Mais la cicatrice est toujours là, aussi réelle que nous-mêmes. Il en va de même pour les corps sans tombe. Ils sont là. Oui, ma chère, excuse une inquisitrice. Que je suis vilaine, moi qui veux que tu te soulages ! Je peux même rentrer si le souvenir fait si mal.

Marta sanglota un peu, se moucha bruyamment plusieurs fois, puis, conciliante, elle retint son amie.

Mais non, mais non... A Ngo Nkedeck !

Pour la première fois depuis le début de son récit, Marta Mefokou prononça le nom de son amie. L'inflexion de tendresse qui ouvrait l'appellation laissa voir que Mefokou en savait beaucoup au sujet de son amie. Elle les mettait sur le même pied. Tout le monde avait sa part de malheur.

Ngo Nkedeck comprit qu'elle avait gagné. C'est à l'instant d'extrême douleur que les noms font surface, que les tribus des deux femmes faisaient surface. Bamiléké et Bassa se regardaient alors tels qu'ils étaient dans cette République forgée par la France. Rebus de haine pour l'engeance de la jouissance ! Le passé allait refluer avec tout son poids. Ngo Nkedeck laissa son amie à sa douleur pendant un temps puis se hasarda.

- Le dessein était donc le même chez nous comme chez vous !

- L'œil ne peut pas renier ce qu'il a vu ! Parfait génocide ! Ils avaient tout planifié. Chez vous, c'était le terrain d'essai. Ah, Dieu de mes pères ! Je n'ai pas de mots pour dire ce qui s'est passé. Vois-tu, je me demande comment tu peux supporter ton diplomate-conseiller-spécial-du- père-de-la-nation. Enfin, passons.

De la cabane d'à côté sortit un gamin de cinq ans. Sans se soucier de Marta et de son amie, il tourna son postérieur vers les femmes et déversa un tas de crottins qui s'apparentait à l'eau de haricot noir. Marta se sentit étouffer à la fois par le relent fétide des crottins et par le passé.

Chapitre Quatre



- Oui, ma sœur, tu ne mets en doute que de ce que tu n'as pas vu. Ce jour-là, ma sœur, Nguepon était sortie très tôt pour aller chercher de quoi donner aux enfants. En temps de guerre, la pitance se cherche la nuit. Il lui fallait faire attention car les cochons de la contrée, laissés à eux-mêmes étaient devenus aussi dangereux que les bombes qu'on larguait journellement sur nos têtes.

A peine avait-elle parcouru quelque distance qu'elle se trouva face à un cochon qui grogna. Ses poils se tinrent sur son dos et il leva le groin menaçant. Elle fit signe de ramasser un caillou. L'animal se redressa encore plus et attaqua. Nguepon fit volte face et prit ses jambes au cou. Le cochon la vit détaler. Il la vit voler: on dirait un oiseau. Il vit sa proie fondre dans le lointain. Les poils hérissés, le cochon abandonna cette proie rebelle pour se rabattre sur plus docile, un cadavre en décomposition non loin de là. Ah. L'Expédition punitive !

Quand Nguepon revint chez elle, ce ne fut que l'odeur de la fumée qui l'accueillit. Elle pressa le pas pour découvrir ce qui restait de la case qu'elle avait quittée dans la nuit. Un tas de cendres!

Une fois de plus Marta balaya une larme en reniflant.

- En ce bas monde, certains font du bien pour ne récolter que du mal.

Telle est la signification de Nguepon. « Fais-tu du bien, c'est la haine que tu récolteras ». Ainsi va le nom de ma sœur.

Quand elle revint de la recherche de pitance et vit que tout était cendres, elle balança son panier au loin et se mit à fouiller alentour. Soudain elle accrocha un tas de chair, son fils. Hagarde, éperdue, elle avança, littéralement folle. A quelques pas d'elle, au pied d'un bananier, un porc se régalait des restes de son fils. La tombe fraîchement retournée avait lâché tout son contenu. La tête du gosse gisait près du porc, les yeux révulsés, la langue pendante. C'est tout ce qu'elle reconnut de son enfant.

Ngo Nkedeck jappa comme si elle avait reçu un coup en plein cœur. Mais Marta n'en fit aucun cas. Elle savait que tout cela ne disait rien à son amie. Elle appartenait à un autre monde. Elle était du milieu. Elle était de ceux qui avaient cueilli l'Indépendance. Elle jouissait un point un trait. Elle se servait des Mefokou comme marchepied. Elle pouvait feindre la compassion, mais elle n'y comprenait rien. Toute cette peine ne pouvait rien lui dire.

- Le cri qui partit de ses entrailles traduisit la démence qui désormais était devenue la maîtresse de mon sang, mon unique sœur. Oui, dès cet instant-là, A Nkedeck, Nguepon perdit la raison et depuis lors nous courons après sa santé.

Le passé fit écho au présent avec une limpidité qui glaça l'amie. Son corps fut pris d'un spasme qui la secoua jusqu'à la cure chevelure. Ngo Nkedeck pensa à ce qu'enfant elle avait vu dans son Ligombi natal.

- Elle est à l'hôpital des fous, confondant nourriture et crottins ! Tu parles de mon cadeau de l'Indépendance ! Ah! , Dieu de nos pères, pourquoi m'avoir laissée vivre tout cela ?

- Tu veux dire que ta sœur est à Jamot, l'asile du bout de

la ville ?

- Celui-là même. Il était écrit que le sang de ma mère y aurait une place. Eh ! , Oui, mon amie, tu ne mets en doute que de ce que tu n'as pas vu.

On ne crache pas le visage en l'air pour espérer que le mucus atterrisse sur le visage de l'autre. Hé oui, on récolte ce qu'on a semé. Les fous de la Capitale étaient donc le prix à payer. Les fous de la capitale étaient les déglingués de l'Expédition et de la Pacification. Les fous de la capitale étaient...mais que n'étaient-ils pas ces fous tout partout ? Dieunedort, Nguepon, David, Scariote, Ah nos fous de la Capitale ! Les têtes disjonctées des corps, des cadavres sans sépultures, les trains qui vomissent les morts, la Nuit de Nlohé, les méchouis du Quartier Congo, tout cela ne pouvait que produire de la folie. Elle fait partie de la horde des fous de la Capitale. Quand nous rejoignit-elle ici, je ne sais. Qui l'amena, je ne sais. Ce que je sais c'est qu'un jour je reçus une note qui me dit : « Ta sœur est ici à Yaoundé ! » Je me mis alors à la chercher tout partout. Je parcourus toute la ville. Il n'y avait aucune trace d'elle. Des mois plus tard, je reçus une autre note me disant que ma sœur était à Jamot. Je m'y rendis. Elle y était.

En effet, elle y était comme la plus part des fous de l'Indépendance. Moi, Œil, j'avais tout vu, tout enregistré. Forcément !

Chapitre Cinq

Il n'y avait pas que les fous de l'Indépendance qui avaient envahi la Capitale, il y avait aussi les rejetons des maquisards, les rescapés de « L'Expédition » et de « La Pacification ». Je les vois et les entends, même s'ils se voulaient aussi invisibles que le vent. Il y a de cela un temps que je les vois, eux, qui se parlent sans parler. Moi, Œil, je voyais et entendais tout cela, en attendant mon heure.

Comment ne pas le revoir. Il y a comme une profonde joie de le voir, de l'entendre. Um Ndjock vingt-cinq ans sonnés, montagne de chair avec ses bras et jambes puissants. Il était la mesure de l'homme même. Il n'y avait rien qui brisait l'harmonie générale. Sa tête carrée semblait posée sur de larges épaules. Quand on le voyait, on pensait aussitôt aux niphilims qui peuplaient les stades de football américain. Ses gros orteils, emprisonnés dans de grosses chausses faisaient des va-et-vient depuis qu'il attendait le bus. De temps à autre il jetait un coup d'œil furtif à la montre bracelet qui ornait son poignet. L'anxiété accentuait son air d'homme prématuré.

Soudain, le bus jaillit du coin de la rue dans un tintamarre de ferraille et de poussière. A peine était-il arrêté devant Um Ndjock que ses yeux l'avaient fouillé de fond en comble. Cherchant des pieds et des bras la portière, il grimpa, les yeux

rivés sur ceux de Shemdjang, la jeune perle sortie de la case en pissé. Comme depuis le premier jour de leur rencontre, il s'était passé quelque chose .Un tourbillon qui fit virevolter le sang des deux jeunes gens. Depuis lors, ils avaient cherché des occasions pour se revoir, de loin certes, mais c'était déjà cela. Chaque matin, c'était la même anxiété, les mêmes coups d'œil, les mêmes regards furtifs.

Ce matin-là, Shemdjang baissa les yeux comme pour cacher la flamme qui y brillait, tandis que balourd, Um Ndjock chercha une place assise. On dirait un somnambule dont la force des jambes n'était plus. Raide, il alla s'asseoir derrière Shemdjang dont le souffle et le cœur s'étaient arrêtés.

Le bus démarra, s'arrêta, ouvrit son ventre et laissa entrer d'autres abonnés, bruyants, bougons, puis repartait dans son pandémonium. Ici et là, un juron faisait écho à un tour d'esprit. On maudissait ces fils du pays qui vendaient jusqu'à la dignité de leurs frères. Pouvaient-ils encore être fiers de cette terre que les Français avaient achetée ? Même ce bus était la propriété de ces Gaulois qui en fait n'avaient jamais quitté le Cameroun. A quoi avaient alors servi les martyrs ? A quoi avait servi la lutte pour la libération? Tagatsing, Momo Paul, Singap Martin avaient-ils lutté pour rien ? Pourquoi notre Muugwo, notre jeune pucelle était-elle encore l'objet de désir de nos ennemis ? Pourquoi nos richesses devaient-elles faire le bonheur des autres ? Comment pouvait-on, enfant du pays laisser notre pétrole s'en aller et nos peuples gérer la pollution ?

- Tu peux toujours te plaindre. Il y a au moins ta bouche qui te reste pour te plaindre. Remercie cependant le bon Dieu qu'ils ne t'entendent pas sinon, ils t'enverraient à coup sûr dans une des pensions que le Bouvier et ses parrains nous ont léguées. On t'y ferait bouffer des crottins et boire tes urines. Eh, oui ! Nkondengui, les cellules BMM de la vallée de la mort, Mantoum et Cholire sont là pour la pègre de ton espèce.

- Et puis quoi encore ? Pègre pour avoir pointé du doigt les postérieurs de ces parjures, ces Fiigwons, ces déchets qui nous gouvernent ? D'ailleurs, c'est inutile de se lamenter car où est le bouvier du Grand Nord ? Mort en exil où son fils politique l'a condamné. Ouaie, vous avez dit cynisme ? On dit comme ça que notre nordiste avait perdu la raison avant que la mort ne vienne dire son mot. He, oui aussi fou que notre David qui se ballade au Marché Central ! Mourir en exil, aussi nu qu'un verre de terre ! Vous avez dit malédiction ? Dis, mon frère qui parle haut là, qu'est devenue la fortune qu'il amassa pendant 25 ans d'état d'urgence et autres lois d'exception ? L'ancien national de papa s'en est ainsi allé sans honneur. Le voilà planté comme un vulgaire bandit de grand chemin dans un cimetière de Dakar.

Et puis comme à lui-même et un rien philosophe, son voisin continua.

- N'as-tu pas vu la Deuxième Première Dame s'avancer les pieds en avant ? Ouaie, La Maman Nationale s'en est allée sans laisser un testament ! O ventre maudit ! On dit que son mari de président lui a fait avaler du cyanure en prenant l'avion pour Dakar où il a laissé pourrir son père politique. Ma mère ! Il était encore dans les cieux de Dakar quand son téléphone a sonné grinnnn ! Quoi ? A gueulé l'hypocrite. Comme s'il ne savait pas ce qu'on allait lui dire. Et puis il a tordu le visage et a passé le téléphone à Motache, le cousin de Maman Nationale. Vous avez dit un véritable metteur en scène ? Voilà notre Irène nationale partie à jamais ! Et que laisse la pauvre derrière ?

- Qu'emporte-elle aussi ?

Lui lança le chagrin de tantôt, comme s'il en voulait personnellement à tous ces morts de la République. Ils mourront tous comme nous. Ils mourront dans le déshonneur total. Je crois en la loi de rétribution. Mes frères, la providence agira pour nous. La Deuxième maman nationale s'en est allée comme elle est venue au monde.

- Ventre maudit ! Elle n'a eu personne pour la pleurer ! Ah, quelle malédiction ! Moi, ce ne sera pas le cas. Quand je m'en irai, j'aurai des funérailles décentes. Mes enfants me planteront dans un coin à moi, chez nous. Et je peux t'assurer que l'on se remémorera toujours le vieux Penda, parole d'homme !

- Aïe, mon pied ! Maudits français qui continuent à nous sucer par le truchement de vieilles ferrailles.

- Ils ont bien notre 'Katchika' national pour les défendre.

- Ma mère ! Et c'est quoi ça encore 'Katchika' ?

- C'est le nom que Lapiro de Banga a plaqué sur le visage du deuxième papa national, le remplaçant de l'Haoussa, quoi ! Aïe, maudits français et leur 'Katchika' avec !

- On écoute encore Lapiro ? N'a-t-il pas trahi ? N'a-t-il pas retourné sa veste ? Ah, ces phénomènes ! Moi, Penda, je vous dis que ma génération ne verra plus un autre Um Nyobe.

- Et le Chairman alors ? N'a-t-il pas fait autant que ton Um ? N'est-il pas notre nouveau rédempteur ? Ne nous a-t-il fait rêver comme ce fut le cas avec Um ? Un grand homme ce petit commerçant de Bamenda. Après ce qu'il a fait, ce pays ne sera plus comme avant. Les bouffeurs boufferont mais sans sommeil. Le commerçant nous a appris à bourdonner comme une mouche à leurs oreilles. Il a fait de nous des libérateurs.

- Libérateurs, libérateurs, Minalmi ! Pour quoi gémissez-vous alors ? Libérateurs mon Cu !

- Ordurier va !

- Il est Mongo Nnam. Ils ne sont pas polis. Rugueux comme leur bois.

- Elan ! Vous n'avez pas encore pleuré. Nous ne sommes qu'au seuil de l'enfer.

- Laissons notre frère. Il n'est pas mieux loti que nous. Il a beau défendre la pègre, elle est là. La faute est celle du gardien des bœufs, ce cadavre maudit dans un cimetière de Dakar. Il aurait mieux fait que de confier la clé du grenier à un voleur.

Moi, Penda, je vous dis que c'est lui l'auteur de nos malheurs. Il aurait pu faire mieux que ce maudit choix.

- Ouaie ! Quelle cruauté que de confier la gérance d'un patrimoine à une race de cueilleurs, à une race qui consomme tout sur les billons. On dit même qu'il a déjà vendu ces machins qui nous transportent tous les matins. On dit comme ça, et je dis que cela dois être vrai, on dit qu'il a déjà vendu notre Etoudi. Sinon, pour quoi Longue Longue a-t-il alors entonné le deuil ? Ouaie, le bonhomme vit dans une maison qu'il a vendue. Tu te rends compte du degré de sa cupidité ? Revendre ce qu'il a obtenu à crédit ! Parce qu'Étoudi-là est l'argent des Blancs n'est pas ? Mêmes les enfants de nos enfants continueront à payer pour cette maison que Biwondo a déjà vendue. Ouaie, je vous dis que si j'avais voix au chapitre, je ferai rapatrier le corps du bouvier et le ferai juger puis le pendrai, en public, comme rétribution à son acte insensé.

- Maama ! Pendre un cadavre ! Il n'y a que dans notre maudit Cameroun qu'on peut proférer pareille insanité. Où donc sont nos valeurs ? Pendre un cadavre !

- C'est le moins qui puisse lui arriver !

Comme pour mieux signifier sa haine, il ponctua sa parole par un jet de mucus qu'il expédia par la fenêtre du bus.

- Gémissez toujours. En attendant, le voleur, comme vous le dites, effectue un voyage privé demain.

- Avec qui cette fois-ci, frère de ma mère ?

- Avec...Toudou... Il poussa un soupire qui disait long et lâcha, philosophe : «Vous avez dit la loterie ?».

- Quel crime a-t-elle commis, notre Toudou ?

- Celui d'être blanche. Notre Suisse national a du faible pour ce qui est blanc. Le père de Toudou était un blanc de France, un vrai, pas ceux qui viennent du Maroc et qui se prennent pour nos maîtres. Je dis un vrai blanc, pas ces machins lavés par le soleil et les pluies des tropiques. Un vrai blanc, ma mère ! Croyez-moi,

notre papa national aime les blanches. Oui, tout ce qui sort du Blanc est beau pour lui. Voyez-le donc qui est toujours à Bengue. Il y a va zieuter ce qu'il aime, de la chair blanche. Voyez donc ce qu'il a fait. Dès que ses yeux se sont posés sur Toudou, hop ! Dire que le corps de notre Deuxième maman nationale était encore chaud dans son cercueil. L'homme est ce qu'il est. Il ne vit que pour la chair. Vrai de Dieu, notre Suisse national...

- Notre Suisse national !

- He, oui mon ami. Notre Suisse national, notre père de la nation, quoi. Il aurait vu Toudou lors d'une des grandes agapes qu'il se donne à La'ameka. Toudou y était, chair pulpeuse, couleur chocolat, comme l'aime notre Suisse National. Alors l'homme a lancé son dais. Comme ça ! Pfifff ! Il a viré à gauche et à droite pour s'arrêter net. Face était chocolat, c'était Toudou ! Et maintenant voilà la P... de Ngola devenue la maman nationale, généreuse milliardaire ! Fondation, par-ci, charité par-là. Je veux bien savoir comment une fille qui se débrouillait comme ma sœur de Mvog-Ada peut aujourd'hui avoir tant de fondations. Dieu, la vie est comme la loterie, je vous dis !

- En tout cas, moi je me moque des métisses. Faciles comme dix. Elles ne valent rien aux côtés des perles noires comme celles-ci.

- Perle ? Quel sacrilège !

- Monsieur, vous êtes provocateur.

- Tu ne vois pas qu'il est Mongo nam ? Ils vivent ici, mais leur cœur est là-bas.

- Mongo nam ou pas, je m'en fous. Je ne vois pas de perle ici.

Le cœur d'Um Ndjock rata plus d'un battement. Il se sentit étouffer. Il sentit la veine au cou gonfler à rompre. Faire avaler sa langue à cet intrus était tout ce qui lui trottait dans la tête. Il s'entendit dire, un rien en colère.

- Comment le pouvez-vous, puisque vous n'êtes qu'un minable aveugle. Tout impotent voit le monde par son malheur.

Des perles, j'envois, moi.

Quelqu'un lui vint en rescousse et enjoignit à l'intrus.

- Allez toujours brûler notre argent avec vos Toudou au pays des Blancs. Nous chérissons ce qui est de chez nous. Eh oui ! Que le Suisse aille dans son village en Suisse; nous, nous resterons ici et pour toujours.

- Vous blaguez, n'est-ce pas? Cria quelqu'un dans la foule. Mais il y a à peine une semaine qu'il est rentré de Baden Baden.

- Ba quoi ? C'est encore quel quartier de Ngola ? Un éclat de rire partit du fond du bus.

- Baden Baden en Allemagne. Il y aurait construit un hôpital.

Ainsi, s'en allait le pays. On maudissait les hommes et presque toujours ces compagnies qui engouffraient les biens du sol natal. On maudissait la misère de salaire, rétribution des mois de dur labeur sous la pluie et le soleil, dans la boue et la gadoue, ou tout simplement, par la misère de deux pairs de jambes en l'air.

Le bus s'arrêta pour la ènième fois, déversa et happa sa marée humaine. Toujours aussi raide et balourd, Um Ndjock quitta son siège en traînant des pieds. Une fois dehors, il fit quelques pas, puis s'arrêta, juste le temps de laisser passer le bus. Un nuage de poussière bientôt le couvrit et il ne vit plus rien du bus. Il tira le cou comme le fait une chèvre à l'odeur de l'herbe fraîche, mais le bus avait emporté sa charge, Shemdjang avec. Il ne bougea que lorsqu'il disparut dans un virage, laissant derrière lui un nuage de poussière. Oui, la SOTUC avait disparu ce matin-là comme disparaîtront, quelques années plus tard, toutes les grandes entreprises que le Nordiste avait laissées en héritage à Biwondo. Oui, quelques années plus tard, il ne restera de la SOTUC qu'un hangar plein de carcasses vieillissant à Nlongkack. Car il faut le dire, Biwondo traînait avec lui, la pire des malédictions.

Chapitre Six

Pensif, Um Ndjock prit la route qui menait à l'usine Socada où il était ouvrier. Il semblait avoir retrouvé la force que laissaient entrevoir ses puissants muscles d'athlète.

L'atelier était une espèce de hangar, avec une chaîne de montage des voitures de tourisme. Il y avait de la ferraille partout. Sous les voitures, de chaque côté de la chaîne, étaient accroupies plusieurs formes en tabliers noirs. Ici on besognait dur. Les formes restaient courbées pendant des heures. Elles étaient couvertes du cambouis des pieds à la tête. A leurs plaisanteries répondaient les bruits sinistres des machines.

Il y avait une autre catégorie de blouses qui circulaient allègrement entre les chaînes et tempêtaient des ordres chaque fois que les machines s'arrêtaient. Une blouse blanche s'arrêta au niveau d'Um Ndjock qui, distrait, avait bloqué sa machine. La blouse gueula, héla le contremaître qui s'amena à toute vitesse, gueula à son tour, prit des notes et fit aboyer la ferraille de nouveau. Un coup de sifflet mit une trêve à cette fièvre.

Um Ndjock avait travaillé pendant des heures sans desserrer les lèvres. Il était pensif, si pensif que ses collègues n'osèrent pas lui adresser la parole. Quand la cloche sonna, il se dirigea vers la sortie de l'usine, les yeux rivés au sol. Il se laissa porter

par ses pieds et la masse des ouvriers. Il ne faisait attention à personne. Par groupes, les ouvriers envahirent les femmes qui commerçaient non loin de là. Au fur et à mesure qu'on s'approchait de ces Bayam-sélam, une flopée d'odeurs jaillissant des marmites prenaient les narines d'assaut. Celles-ci, comme les bouches se mirent à danser au rythme du dodo, des beignets haricots, du riz à la queue de bœuf... et d'Atchou. Depuis que le président avait mis fin à la République Unie, depuis que La République du Cameroun s'imposait à tous, les Anglo-Bamis avaient pris la résolution d'occuper la Capitale. Ils s'y faisaient sentir dans tous les secteurs. Des clubs de vin de palme avaient surgi, comme des tourne-dos, dans tous les coins de la Capitale. Avec les Anglo-Bamis on mangeait le pays au pays. On était fier de s'habiller à la Bamenda. Le Chairman avait pris le devant, prêchant par l'exemple. Il y avait comme une volonté délibérée de narguer tous ceux qui mangeaient la nation à Hilton, Sawa, Novotel, à défaut de Paris, Londres, et Washington. La marée des Bayam-sélam à l'entrée de l'usine traduisait en divers plats nationaux, la fierté d'être Camerounais.

Une femme forte qui servait un ouvrier se moucha bruyamment avec ses mains nues. Un filet de morve resté à l'auriculaire pendait en dessous de la tasse qu'elle remplissait de bouillie.

Deux ouvriers amis de Um Ndjock vinrent vers lui qui les mains chargées de beignets, du « Jazz », succulent haricot rouge, de la bouillie. Aux aisselles étaient coincée une bouteille de Jovajo, la bière à la portée de toutes les bourses. C'était ça la vie. Il fallait la prendre telle qu'elle se présentait. De temps en temps de la bonne chair, des femmes pulpeuses, mais presque toujours du cambouis, des gosses qui piaillent, des compagnes acariâtres, des fins de mois qui s'étendaient infiniment. L'un d'eux, Ndjock, partit d'un gros rire quand il arriva à la hauteur d'Um Ndjock. Comme pour lui rappeler qu'il était en vie

et qu'il en allait de même pour le jeune homme, il déposa toute sa charge sur un tronc de Bibumga et donna une tape généreusement sur le dos d'Um Ndjock. Celui-ci sursauta, grimaçant de douleur. Le gros rire repartit de plus belle.

- Je parie ma tête que c'est une femme qui t'a fait perdre la parole ainsi. Depuis des jours, tu ne nous causes plus. Qu'y a-t-il donc ?

Um Ndjock serra les dents de colère. Il ne voulait discuter de rien. Surtout pas avec ces deux-là. Il avait envie d'être seul. L'ouvrier au rire généreux repartit de plus belle. Sa cuisse en souffrit un rien.

- Ah, les femmes ! Je les connais bien. Mais c'est un mal nécessaire. Elles sont un don de Dieu. Dis, c'est bien une femme n'est-ce pas ?

- Peut-être que non, peut-être que oui. Laissa tomber Um Ndjock.

Ndjock se tourna vers son compagnon triomphant.

- Tu vois, je te l'avais dit. Tu vois que je sais lire les cœurs. Je peux te dire ce qui se chante là dedans à présent. Dis-moi. Comment est-elle ? Pas très maigre ni trop grasse, n'est-ce pas. Je connais ton goût en la matière.

Um Ndjock lui lança un coup d'œil de reproche.

- Bon, comme tu veux. Mais quand même, dis-nous si vous vous êtes parlé. Que t'a-t-elle dit ? Vous êtes-vous fait des promesses ?

- Aucune.

L'homme cette fois partit d'un rire franchement tonitruant. Son visage luisait de bonheur. Il fit sauter d'une dent la capsule de la bière et se donna une grande rasade.

- Pour toi, mon frère et pour ton adorable inconnue. Il n'y a rien de mieux, de vrai au monde. Oui, de la bière, de la bonne chair et des femmes. Honni qui mal en pense.

Il conclut toute sa tirade par une autre rasade puis attaqua

son festin. Mais, avec une pointe de rancœur, il attaqua de nouveau.

- Et toi, tu veux me priver de la belle histoire. Toi, mon frère à qui je donne les détails de tout geste, tout sourire féminin à mon endroit. Toi, à qui je n'ai jamais caché une seule de mes aventures ; me faire ça, à moi. C'est vrai qu'en lieu d'amitié, c'est toujours Ndjock qui donne. Tu es pourtant mon frère du village. Il n'y a qu'Um qui nous sépare. C'est un Ndjock qui parle à autre Ndjock. C'est ça aussi la vie. Elle a sa part d'injustice. Il se tourna vers Um Ndjock et lâcha.

- Mais enfin, elle a ouvert la bouche. Un petit sourire par exemple. Son nom, tiens, son nom. Elle t'a dit comment elle s'appelait ?

- Ma foi, non. Nous ne nous sommes rien dit. Je ne connais pas son nom. Elle ne m'a même pas souri.

Ndjock faillit s'étrangler. Il laissa tomber son plat de colère. Il fixa sur Um Ndjock un regard absent. Ainsi donc, Um Ndjock se mourrait pour un rien ? Comment, se dit-il, pouvait-on en arriver là ? Soupirer après le vide, était proprement inouï. Des histoires de contes comme les lui contait sa grand-mère au village. Ce que lui Ndjock connaissait comme langage et réalité, c'était des femmes en chair et en os. Il les voulait pleines dans ses bras. Sentir ses puissantes mains entrer dans de la chair fraîche.

- Ouiyèdjob ! s'entendit-il jurer. De la folie ! C'est proprement de la folie. Soupirer après le vent. Que ferais-tu si tu découvrais que l'objet de tes rêves est un puits nauséabond ? Déjà ensorcelé rien que de l'avoir vu ! Ouiyèdjob ! Tu soupires après une revenante. Elle te fait languir ; elle te tue à petit feu. Mon père disait toujours qu'il ne fallait apprécier que les plats qui vous sont passés sous la dent. Dis-moi, tu as vu au moins son visage ? Est-elle...

-...belle ? Oui, la beauté même. Je n'ai jamais vu une beauté

pareille. Elle est ... elle est...

- Belle ! Ouaie, mon frère ! Comme toutes les Mamiwata. Nous ne sommes pas du côté du Wouri. Nous sommes peut-être à Ngola, mais sait-on jamais. Tant qu'il y aura des cimetières et des minuits, il y aura des Mamiwata. Et Dieu seul sait combien celui implanté en plein centre de notre Capitale peut attirer ces femmes démons. Un cimetière pour blancs en pleine Poste centrale, vous avez dit malédiction ? Comment ces morts n'attireraient-ils pas les Mamiwata pour nous ensorceler. Les blancs de colonie ne nous ont jamais tenus en estime. Elle ne t'a même pas fait voir une rangée de belles dents. Ah, je les aime avec tout cela ! Une bouche bien charnue, des dents aussi blanches qu'une rangée de maïs. Oui, une bouche qui, lorsqu'elle mord, vous donne envie d'en faire autant. Et quand elle coupe un rire à la manière de chez nous, ma mère...

Il se tourna vers la Bayam-sélam et lança.

- Sœur de ma mère, mon compte est-il bon ?

- Je n'ai rien à te reprocher.

- Pas même un petit merci. Je ne dis pas autre chose, mais simplement merci. Bien sûr que c'est toujours moi qui donne. Ah! , c'est bien vrai ce que me disait mon père. Il y a des amitiés qui ne connaissent qu'une seule direction. Et c'est bien celles de Ndjock. Ma sœur, oublie-moi toujours. Dieu lui-même en est témoin. Il voit tout.

- Il m'ouvrira la bouche et les yeux la prochaine fois.

- C'est-à-dire quand je serai au cimetière !

Tous partirent d'un franc rire. La marée aussitôt s'ébranla vers les ateliers. Um Ndjock la suivit mécaniquement. Son cœur était ailleurs. L'esprit et le corps aussi. Entre les rangées des chaînes circulaient des blouses noires et blanches, les mains dans les poches. Ils œuvrèrent inlassablement pendant des heures. Ils œuvrèrent jusqu'à ce que les douze heures sonnèrent. Alors de nouveau, la marée humaine jaillit des entrailles des usines et

envahit la rue qui menait au carrefour de la Poste.

Le carrefour de la Poste Centrale ! Il était au cœur de la ville. Comme des boas, de larges boulevards partaient d'ici pour se perdre dans le ventre de Bastos, Briqueterie, Mokolo, Biyem-Assi, Nkoldongo, Mvog-Ada. Il était la grande place du village moderne. Quand la SOTUC qui transportait UM Ndjock s'en approcha, le mécanicien se rendit compte que la place avait subitement changé. Partout, il y avait du vert - rouge - jaune et du bleu - blanc - rouge. La Gaule et les tropiques filaient un bien parfait amour. Mitterrand visitait son meilleur élève. Pour la circonstance, la ville était coupée en deux. Il était impossible de traverser la grande place car les Mberes étaient tout partout, plus vigilants que les chiens de garde les plus rompus à la tâche. Les effigies des deux chefs d'Etat surplombaient tout. Leurs embonpoints faisaient injure aux loques humaines qui, rangées des deux côtés de la chaussée, semblaient attendre religieusement les deux hommes qui présidaient à leur destinée. Le maire avait décrété l'après-midi libre. Les patrons se devaient de laisser les ouvriers et braves militants du Parti de Rassemblement venir accueillir l'ami de toujours. C'était un devoir. C'était le patriotisme qui devait prévaloir sur les intérêts personnels.

Le cortège avait été annoncé pour seize heures. Mais déjà à neuve heures, la circulation était bloquée. Véhicules personnels, de transport public, hommes et femmes étaient obligés par les forces de l'ordre de s'aligner tout le long de l'artère principale. Personne ne devait bouger ; personne ne pouvait bouger. Les boutiques, les écoles, les services publics étaient fermés. Il en allait des hôpitaux. Même la mort se devait d'attendre. Personne ne devait bouger. Personne ne pouvait bouger car les cinq forces de l'ordre de la République étaient à l'œuvre et veillaient au grain. Même les feuilles sur un arbre se devaient d'observer le silence. La nature semblait aussi attendre ces dieux des temps modernes. En tout cas, gendarmes, Mberes, militaires, les forces

de la DIREDOC, du service secret français y veillaient. C'était un devoir. Le patriotisme le demandait. Les coups de sifflets fusaient de toute part. Une matraque monta sur Ngueu'nda menaçante. Il se rangea à contrecœur. À ce moment-là survint alors David, le fou lucide, accompagné de Scariote.

David et Scariote, visages et cheveux enduits d'une couche de liquide noir, luisaient sous le soleil de plomb qui pesait sur les corps et les membres. David comme Scariote était un spectacle. Son vêtement se résumait en une couche de suie et de crottins qui collaient aux poils de son pubis. Son énorme sexe pendant se moquait des regards pudiques qui se détournaient chaque fois que l'organe balayait l'air d'un côté et de l'autre, comme pour quémander un regard. Um Ndjock glissa un œil à la jolie femme qui se tenait près de lui. Elle fixait, comme médusée, l'organe male. Quand elle sentit le regard de Um Ndjock, elle baissa les yeux, honteuse. Un sourire de satisfaction enveloppa le visage du jeune homme. Il reste donc un peu de pudeur à mes concitoyens, pensa-t-il.

David, le fou lucide exhibait les effigies des deux présidents. Il montait et descendait avec Scariote collé à ses fesses comme le poste de radio collé à son oreille. David montait et descendait, insouciant des regards. Sa bouche était aussi remuante que son membre viril. De sa main gauche, il tenait serré, sur son cœur, un gros volume où était écrit en gros caractères, l'Histoire... pays. Il jactait à lui-même et presque toujours à tout le monde:

-Vent - eau - terre - indépendance - terre -eau - vent indépendance - boum boum boum. Vent - eau - terre - indépendance - praaaapapa praaaapapa.

Il avançait sur la place, défiant les policiers. Le fouet siffla une première fois, une deuxième fois. La troisième fois, il caressa le postérieur nu de David qui détala à toute allure en brossant de la main la partie touchée. Sa lèvre se tordit de douleur. Scariote semblait souffrir autant que David. Transistor collé à l'oreille,

il suivait David, comme son ombre. David s'aperçut que le casque militaire qui couvrait son chef lui avait échappé. Il revint à toute vitesse le reprendre. Il le remit sur son chef puis monta vers le monument français, la Croix de Loraine qui narguait les Camerounais en plein Carrefour de la poste.

David et Scariote fixèrent le monument la face assombrie. Ils tirèrent le lobe de leurs oreilles, un rictus au coin de la bouche. Ils devaient penser. A qui appartenait donc le pays ? Nos rues portaient les noms des arbres avec pour seule variation ces traces de la France impériale, omniprésente soixante après la libération. Et dire que non loin de là se trouvait la tribune d'où le Nordiste avait lu son discours ! Non loin de là était la place de l'Indépendance où on avait fêté le faux départ. Soixante ans après, la France nous bottait le cul comme le faisait le Haut Commissaire colonial. Soixante après on ne pouvait acheter ailleurs qu'avec la caution de la France. Soixante ans après, aucun avion ne foulait le sol camerounais sans transiter par la France. Soixante ans après nos liaisons téléphoniques devaient passer par la France. On ne pouvait importer de la Chine, du Japon ou de tout autre pays, sans l'aval de la France. La colère se fit plus noble sur le visage des fous. David fixa Scariote toute colère. Comme un enfant surpris en fragrant délit, Scariote baissa la tête, honteux. David secoua la tête puis racla sa gorge et envoya un jet de mucus au pied du monument tandis qu'un liquide jaune visqueux jaillissait tel un torrent, de son organe male. Il arrosa, le visage luisant, la Croix de Loraine. Il foudroya de nouveau de regard son ombre qui, cette fois-ci, sentit comme un profond reproche. En disciple intègre, Scariote racla sa gorge et cracha en plein milieu de la Croix, puis baissant sa culotte, il arrosa copieusement le monument. C'était leur manière à eux de conjurer la malédiction. Le sacrifice fait, ils s'en allèrent, insouciants des fouets et des regards des milliers massés au bord de la route.

La vieille Renault 4 de Ngueu'nda demeurait au même endroit ; elle se refusait d'avance. Comme un vieillard poussif, elle ronfla quelques instants et puis s'éteignit. Des coups de sifflet se firent plus nerveux. Ngueu'nda tenta de la redémarrer mille fois, mais en vain. Elle avait fait son temps. Inquiet, Ngueu'nda essayer encore et encore, mais elle ne démarrait toujours pas. A chaque essai le véhicule couinait, faisait un bond, puis s'immobilisait. Trois policiers, matraques en main, montèrent sur l'automobile. Shemdjang fit des clins d'œil à son frère qui jura. Les policiers gueulèrent, sifflèrent. La voiture ne démarra point. Finalement les policiers firent un signe aux gens qui se tenaient par-là. Dix jeunes monstres, niphilims des temps actuels s'amenèrent. Ils étaient tout partout quand le président était en sortie officielle. Ils infestaient les artères que prenait le président. Ils avaient la vie de Oieu entre leurs mains. Ils surveillaient et se savaient surveillés. La 4 L et ses occupants se retrouvèrent en un clin d'œil, en deçà de la voie.

Um Ndjock qui se tenait non loin de là observa la scène, médusé. Le frère de Shemdjang proféra une injure mais la jeune fille lui plaqua la main sur la bouche, trop tard. Le Mbere avait saisi le mot au vol. Il monta sur le jeune homme, les yeux injectés de sang. Le fouet siffla une première et atteint l'oreille du jeune homme. Shemdjang poussa un cri de frayeur. Le bourreau levait encore impitoyable sa matraque quand Um Ndjock s'interposa. Sa masse fit reculer le policier. La foule agressive jubila, contente de voir surgir Samalikio l'invincible héros de nos contes. Samalikio, le vengeur des faibles, le justicier en colonie comme en néocolonie. Samalikio, le cœur aimant, la main généreuse. Comme pour confirmer et rappeler ses convictions, Um, notre Samalikio moderne rajusta son écharpe SDF. La foule tonna « Power ! » Le dialogue entre Samalikio et la foule était lancé. Tout geste, tout clin d'œil était salué par des grondements de tonnerre. Du tac au tac, et sans un regard au policier agresseur,

Um Ndjock leva le bras à la Chairman et la foule, subite tonnerre en plein Carrefour de la Poste centrale, gronda. Elle hurla « Power ! » pendant longtemps. A chaque grondement, Um Ndjock sentit comme une bouffée de force l'envahir. Etait-ce ainsi que le Chairman avait senti le souffle le guider dans les rues de Commercial Avenue ? Ces grondements avaient-ils transi la nuée des soldats qui lui avaient barré la voie ? Vrai de vrai, le carrefour de la Poste centrale devint le Commercial Avenue de Bamenda où le Chairman tordit le cou à la dictature. 1990 nous révéla notre Chairman, Samalikio qui défia et vainquit l'une des dictatures les plus cruelles d'Afrique. Chaque fois qu'Um Ndjock pensait au délire du Commercial Avenue, il pouvait faire bouger une montagne. Oui, le Chairman était son Samalikio à lui. Chaque fois qu'Um revoyait le miracle de Commercial Avenue, le devoir envers le frère, la sœur, le père, la mère s'imposait à lui.

Zélateur défenseur des déshérités Um Ndjock respirait le courage et la générosité, valeurs que nos contes et légendes avaient à jamais immortalisées. Et pour dire vrai, Um Ndjock avait tout de Samalikio : sa beauté, sa force, sa générosité, mais surtout sa sainte colère. Um Ndjock lança un regard d'encouragement à la foule tout en réajustant son écharpe et aussitôt elle scanda : 'Power !' Les autres policiers pesèrent la situation et sans rien dire à leur compagnon, l'entraînèrent plus loin, à la grande déception de la foule qui criait : «Man no run! Man no run!» Et comme pour vibrer en union avec la foule, Um Ndjock fit un pas vers les chiens qui, la queue entre les jambes, battaient en retraite. Pour remercier son ange gardien, Ngueu'nda sortit de sa voiture et alla vers Um Ndjock qui se tenait non loin de la portière. Il collait si près qu'il sentait le parfum de Shemdjang. Les deux hommes se serrèrent la main. Ce fut un coup de main qui scella leur amitié. Des semaines plus tard, ils se retrouvèrent à Tais-toi bar, entre la Briqueterie et Camp Sic de Messa. Ils s'y retrouveront plusieurs

fois pour arroser du soya et du Beauregard avec des bouteilles de King. Mais pour dire vrai, Um Ndjock, ce matin-là, était vraiment l'ange gardien. Quand Ngueu'nda eut fini avec lui, il se tourna vers Shemdjang qui, jusqu'alors n'avait pas levé les yeux. A présent que les deux hommes en avaient fini avec leur civilité, elle se savait au centre de l'intérêt ; Shemdjang se savait observée.

Elle leva la tête et chercha les yeux du sauveur. Um Ndlock n'avait pas cessé de la regarder. Tout comme ce matin-là, le destin les mettait face à face. Il planta son regard dans celui de la jeune fille et celle-ci eut comme un courant électrique secouant son frêle corps. Un sourire effleura les lèvres du héros et il bomba quelque peu le torse. Une bouffée de chaleur enveloppa Shemdjang. Pour la première fois elle sentit un liquide suinter de son organe et mouiller sa culotte. Elle eut comme un frisson de bête traquée ; mais qui se plaisait à l'être.

Chapitre Sept



Samedi matin, le marché Mokolo était toujours un spectacle. Mokolo offrait ce matin-là ses plus beaux atours : montagne de détritus, gamme variée de produits vivriers fraîchement débarqués de l'arrière pays, poisson de toutes variétés, piments, safour, poulets, plantain, macabo... mais surtout sa foule bigarrée. Que n'offrait pas Mokolo au petit peuple de la Capitale ? Il y avait de la boue tout partout. Une voie bitumée, mais couverte de boue, d'immondices, de cadavres d'animaux fendait Mokolo comme un fleuve le faisait d'une plaine. Les taximen la disputaient aux piétons, les pousseurs et autres sauveteurs, les Bayam-sélams aux Dames-Bien-de là-bas, les chiens aux chats etc. C'était à qui occuper le plus d'espace. Mokolo comme la République était miné par mille tragi-comédies. Elles tapissaient dans toutes les misères. Elles éclataient en tout temps.

Soudain un taxi stoppa et le conducteur fusilla le jeune qui l'empêchait de circuler à son aise : «You mami piman !» Il avait un paquet de ceintures, de miroirs, casquettes et autres gadgets ramassés dans les supermarchés américains et français. Non loin de là, un badaud qui observait la scène lui tira la langue en lançant : « Elan ! Anglo-Bami ! Pourquoi as-tu abandonné ta brousse de Kumba ? Pour venir voler notre air ?»

Le taximan ignora superbement le provocateur. Il continua à fusiller le vendeur à la sauvette. Mais plus il ignorait le voyou, plus il devenait insolent.

«Elan ! Tous ces broussards de Kumba sont les mêmes. Leur permis de conduire comme leurs actes de naissance viennent de Bamenda. Vous avez dit champions du faux ! «

Alors la colère du taximan éclata comme du pet gardé des heures durant.

«You mami ppppiiiiiman ! Misère de la nation ! Je suis venu travailler pour que tu bouffes. You mami ppppiiiiman ! Race de vautours ! Torche-cul des Français ! You mami pppiiiiman ! La France nous encule par vous ! Eh, regarde, je pisssssse sur ton frère de bouffeur de la nation !»

Il dansait sur son siège. Ses mains tambourinaient le volant tandis que son pied gauche martelait le plancher. Ses « p » et « s » avaient le sifflement des boulets de canon. Ils traduisaient à la fois sa colère, son dégoût, sa haine, bref une foule de sentiments que charriaient les cœurs qui avaient le malheur d'être du côté de la majorité frustrée, de la légitimité ignorée, de la compétence bafouée, des fruits de labeur spoliés. Il fonça de colère, puis donna un coup de frein qui projeta les passagers les uns contre les autres. Le crissement des roues fit hurler la foule. Puis, sortant la tête par la portière, il lança avec plus de colère.

«You mami ppiiiman ! Va dire, crottins de chiens! Ah, ces machins qui ratissent tout sur le billon ! Vauriens de cueilleurs ! Sangsues du Cameroun laborieux ! Torche-cul des Français !»

Comme aucun de ses clients ne prenait sa défense, il arrêta le moteur en pleine chaussée et sortit en claquant la portière. Des protestations s'élevèrent du véhicule.

« Vas-tu nous sortir d'ici ? Mais enfin ! Pour qui te prends-tu ! «

Pour le patron, pardi ! C'était lui le chauffeur. Oui, chauffeur-propriétaire, pas ces vieux fonctionnaires dévalués qui

attendaient tout de l'état. Il était patron-employé. Il commandait son temps, son salaire. Combien d'emploi Mamadou et Biwondo avaient créés depuis qu'ils géraient notre fortune avec leurs Gaulois de complices ? Il pouvait tout se permettre. La carcasse d'occasion était le fruit de ses dix doigts. Il avisa une pierre et s'en saisit. Mais le badaud était loin. Il laissa tomber l'arme avec un profond soupir, donna un coup de regard circulaire et soudain fixa un malheureux passant. Comme celui-ci se dérobait, il avança vers la broussaille qui jouxtait les étales et défit son pantalon.

C'était là notre Cameroun, un volcan ; celui qui avait vomi du feu dans les années 1950 ; celui qui avait tout embrasé dans les années 1990 ; celui qui éclatera demain.

« You mami ppiiman « Lança-t-il à l'adresse du passant. Il se mit alors à arroser un plan vert. 'Tiens voici ce que je fais de l'argent du pays que les tiens volent tous les jours. Je pisssse dessus. Oui, je pisssse sur tous les pilleurs du Cameroun. » Lança-t-il de nouveau avant de regagner sa voiture. Il bougea les fesses plusieurs fois comme pour s'assurer que c'était bien son siège à lui. Toujours aussi calme, il envoya la main sous son siège et sortit deux quartiers de cola. Il détacha les quartiers et offrit un à la Bayam-Sélam à ses côtés. Celle-ci détourna la tête sans un mot. Le chauffeur haussa les épaules et croqua les deux quartiers de cola. Après un temps, il redémarra en trombe, passa le badaud qui, surgi de la foule, se planta au milieu de la route. Un nuage de poussière s'éleva et couvrit tout. Mais le jeu changea de nouveau de camp. Ce fut au tour du badaud d'occuper l'avant-scène. Il trépigna sur place pour se faire un public. Il criait à tous les diables en promettant à l'allogène, à l'étranger, à l'envahisseur une imminente campagne de nettoyage. Comme le taximan et plus vert de colère que jamais, il cria de tous ses poumons, en parler local et en français :

« Bebela ebuk ! Vous voyez, ils pissent partout ! Ils

pourrissent tout. Bebela ebuk ! Nous nettoierons cette merde un jour ! Nous vous mangerons, oui, nous mangerons de l'Anglo-Bami comme du bœuf. Eeeeelan ! Bebela ebuk !» Il tourna son postérieur au taxi, défit sa culotte et montra son anus à l'étranger, à l'envahisseur, à l'allogène, à l'Anglo-Bami. Mais le taximan était loin. Sa colère aussi. Ou du moins, elle avait changé de cible, car il voyait en tous ceux qui se refusaient de prendre son parti, l'agresseur de la rue de Mokolo. Il se tourna vers ses passagers puis, sans ménagement, sans excuses, et les embarqua dans sa querelle. Il devint non pas l'agresseur mais la victime. Son taxi devint un tribunal et lui la victime-juge.

«Vous entendez n'est-ce pas ? Ils n'ont que cela dans la bouche. Nous mangerons les Anglo-Bami ! Cela s'appelle de l'ethnocentrisme. Je dis bien du tribalisme. Du temps du Nordiste, nous n'aurions jamais entendu cela. » Il donna un coup de frein et le véhicule souleva un nuage de poussière. Il racla sa gorge, sortit la tête de la portière et envoya un énorme mucus dehors. Il était plus que vert de colère. Il s'en prit aux vivants et aux morts. «Et puis merde ! Que le bouvier soit maudit à jamais ! Oui, je dis que le Nordiste soit maudit à jamais ! Quel sacrilège que d'avoir donné la clef du grenier à un voleur ! Oui, je dis que Mamadou soit à jamais maudit !»

«Mais il est mort. Quel drôle d'idée que de maudire un cadavre ! Et puis, c'est Ahmadou, Ahmadou et non Mamadou. N'est-ce pas assez que de l'avoir laissé mourir en exil ? Combien faut-il pour qu'il paie son crime ? N'est-ce pas assez que de le laisser pourrir à Dakar ?» Lui lança un passager, excédé. L'hystérie générale faisait son chemin.

«Et alors ? Vois-tu une autre manière de lui faire payer sa trahison ? »

«Il y a mieux. » Lança le chauffeur satisfait d'avoir enfin des réactions de quelques passagers.

«Ah, bon ? »

«Il y a mieux pour faire payer son crime à ce traître ! «

«Traître ? » Partit la cantonade.

«Oui, traître ! Fiigwong, quoi ! Car tout traître agit sciemment ; il calcule avant d'agir correct ?

«Correct !»

« Il savait à qui il confiait le pays en 1982, correct ? »

« Correct ! »

« Il s'est confessé. Il l'a dit lui-même. Il nous livrait à un faible, lâche et un fourbe !»

« Vrois-tu qu'un vrai patriote, je dis un vrai comme Um Nyobe, Fru Ndi poser un tel acte ? Donner le pays a une nullité, un simple jouisseur, un vacancier ? » Renchérit un autre passager.

« Jamais ! » Partit en chœur un groupe de passager.

« Merci mes frères ! Répétons-le pour la gouverne de ces vauriens de Ngoa qui osent placer les traitres et les héros sur le même siège. Ecrivons-nous-mêmes notre histoire. Donc Mamadou avait agi en minable calculateur. »

« Et alors ? »

«Alors il a agi en traître ; qu'on le traite comme traître de la nation. Que l'on ramène son cadavre de Dakar ! Qu'on le place au carrefour de la Poste Centrale, ce lieu maudit et qu'on le fouette devant le peuple ! Voilà ce qu'il mérite pour nous avoir placé un sac de malheurs à la tête de la nation. Ouaie, ma sœur, mesures-tu le danger ? Un sac de malheurs j'ai dit. Depuis qu'il est à la tête du pays, nous ne gérons que des malheurs. Tu veux que nous comptions ? En 1984, coup d'Etat, et des avions qui brûlent ooo, et des marchés incendiés, et des lacs qui vomissent la mort ooo. Ma mère, des millions de morts à Nyos. Un vrai sac de malheurs ce Biwondo ! Tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas, ma sœur ?»

«Ne m'embarque pas. On connaît l'identité véritable des gens comme toi. Vous parlez, vous parlez, mais il ne vous arrive rien. Mais dès que nous autres gnamagnamas nous ouvrons

la bouche, hop ! Nkondengui à défaut de la disparition totale. Cela est arrivé à ma voisine. Elle élève maintenant seule la pléthore d'enfants que lui as laissés, Jérémie, son amateur de politicien. »
La femme soupira et plus de colère que de dépit, elle attaqua.

«Mais pourquoi faut-il que tout retombe sur nos têtes à nous autres femmes ? Pourquoi devons-nous balayer vos ordures ? Est-ce là notre destin ici sur terre ? Est-ce là notre part de l'indépendance ? Le pauvre diable de Jérémie qui aimait parler politique. Il a tout simplement disparu : Naa Pssss ! Il aimait parler politique n'importe où et n'importe comment. Vous avez dit Jérémie ? Prophète de malheur ! Il maudissait tout, condamnait tout ! Il a tout simplement disparu. Naa Pssss ! Comme le vent. Son épouse lui disait toujours : « Jérémie, mon chaud Gard, fais attention ! Ces gens-là ne pardonnent jamais à leurs ennemis. Dès que vous arrêtez de les glorifier, ils vous effacent de leur entourage ! Parlez mal d'eux, et alors... » Mais le pauvre s'obstinait. Voici des années qu'il a disparu. Et puis catégorique, la femme se tourna vers le chauffeur et martela. «Alors, cherche ta victime ailleurs. J'ai deux garçons et une fille à élever, un mari compressé. Voilà mon lot quotidien ; mon cadeau de l'indépendance, quoi !»

Ah, Mokolo et son monde, ondoyant et divers comme l'avait si bien dit un Français.

Chapitre Huit



Un silence de mort se fit. C'était comme une cours de deuil. Depuis 1982, le pays était en deuil ; depuis toujours, le pays était en deuil. C'était comme nous étions faits pour gérer les tragédies. Le véhicule poursuivit son chemin, laissant Mokolo à lui-même, divers et ondoyant comme l'a écrit notre fantôme de Français qu'on impose à lire à nos enfants. Le taxi laissa Mokolo et ses multiples problèmes, et son monde alambiqué. Car à Mokolo, il y avait du tout monde. Une voiture y chassait une autre. Les japonaises y narguaient les françaises, tandis que les américaines, les anglaises étaient aussi rares que les larmes d'un chien. Mais les françaises peinaient derrière les japonaises. Elles peinaient derrière les japonaises depuis que le Chairman avait décrété le 'boycott, quoi !' Il n'y avait que les pilleurs de la nation qui roulaient français. Il fallait être du Cercle pour rouler en Peugeot, Renaud, Citroën. Mais qui roulait français était ipso facto cible de la colère populaire. Le Chairman n'avait-il pas dit que le bon sens commandait qu'on boycotte les produits français ? Alors on roulait Japonaises comme on mangeait macabo et igname.

L'occupante d'une énorme R 20 qui frayait son chemin dans la foule ne pouvait être que traître, vendeuse de la nation aux Gaulois. Moktoi les appelle les Hommes-bien-de là-bas.

Femme-bien de là-bas, elle se fichait de tout ce qui trottait. Elle s'immobilisa à la hauteur de Marta, la Bayam-sélam, la mère nourricière des pauvres, celle qui permettait à toutes les bourses de tutoyer Yaoundé. L'énorme véhicule s'immobilisa non sans envoyer à la gent trotte menu son lot de boue.

Marta eut comme un mouvement de colère en voyant sa belle robe ainsi souillée. Mais avala sa colère quand elle vit émerger du véhicule, une beauté sans pareil. Sa montagne de perruque tutoyait celle de Toudou. Elle était jaune comme la chemise, le pantalon et les hauts-talons. Il n'y avait jusqu'aux ongles taillées on dirait les griffes d'une panthère. Des sifflets admiratifs fusèrent de partout. Des Bayam-sélam se ruèrent vers elle. Dans la précipitation, Marta éclaboussa la dame. Celle-ci regarda son pantalon et ses chaussures tachés, décocha un coup d'œil meurtrier à Marta qui revêtit une mine désolée car elle sentait le butin lui échapper. Ces grandes dames, se dit Marta, devait être ménagées, surtout si l'on espérait soutirer quelques maigres sous de leur immense fortune.

- Pacdon, Madam ! Emit Marta, la mort dans l'âme.

Voyant la dame courroucée, Marta se dit que tout était perdu. Et d'un air de mépris, la grande dame lança. C'est combien. Elle avait tendu la main de façon à mieux exposer ses griffes. Tout était jaune, du véhicule au vêtir. Le chapeau rouge qu'elle portait comme un collier était style *Autant en emporte le vent*. Elle répéta un rien autoritaire. Sa voix étouffa le glouglou de la salive qu'avalait Marta pétrifiée d'admiration. Pouvait-on aller au petit coin quand on sortait d'un tel véhicule ; quand on était ainsi habillé ?

- C'est combien, votre piment ?

Marta soupira d'espoir et s'empressa de répondre car on ne fâchait pas deux fois ces gens-là. La dame recula d'un pas et prit appui à sa R20 de la même couleur que le pantalon, la chemise, les ongles et les hauts talons. Elle écarta les doigts et

posa sa main sur sa cuisse. Ils dansaient comme des scarabées. Dieu, pensa Marta en cachant ses doigts rongés et tous couverts d'ecchymoses !

- Quat cent, madam !

La grande dame recula scandalisée. Elle hurla plus qu'elle ne posa la question.

- Combien ?

- Quat, quat, quat cent, madam !

Jacta Marta à son tour, le ton un rien haut. La voix avait les accents d'un Jean Miche Kankan mais le kaba multicolore, le foulard bien assorti élevait Marta au rang de ces déesses de tous les jours, ces femmes quelconques mais si attirantes, si vraies, si humaines. Il n'y avait rien de faux en cette femme ordinaire. Elle ponctua sa parole par les gestes. Ses mains étaient si rugueuses qu'elles donnèrent à la Dame-Bien de là-bas un rien de frisson. Marta savait à présent que tout était perdu. Mais elle se dit qu'on ne pouvait pas, qu'on ne devait pas perdre jusqu'à sa dignité.

- Je vous propose 100_F.

La grande dame avait parlé, les commissures de ses lèvres tirées d'un côté. Marta comprit. Elle sentit l'injure comme si ce fût de la piqûre d'une guêpe.

- Combien ? S'enquit Marta Mefokou en raclant profondément sa gorge.

- 100, 100, 100_cfa.

Précisa la grande dame comme pour lui rappeler que la dévaluation venait d'avoir lieu. Elle ponctua la parole par le geste, en lui tendant la pièce du bout des doigts, comme s'il se fut de la pitance d'un chien. Marta se tourna vers sa voisine. La Bayam le plus près secoua les épaules comme pour dire : c'est toi qui avale ces ordures. Car il n'y avait pas deux qui avaient la patience de Marta. Quatre pairs d'yeux frémirent de complicité et de colère. Le message avait circulé. La dame s'en ira de Mokola comme

elle était venue. Elle n'avait qu'à manger son argent. Aucune Bayam-Sélam ne la servirait car on disait Marta comme on disait Bayam-Sélam. Lentement, Marta se retourna vers la grande dame dont la main était suspendue en l'air. Elle la détailla de fond en comble et, pour couper court à tout cela, envoya un jet de mucus qui atterrit non loin de la belle chaussure de la grande dame. La colère de celle-ci monta d'un cran. Marta Mefokou retira son foulard qu'elle noua au tour de la taille et sans plus faire attention à la dame, elle rangea son étale avec une pointe de fierté. Et moi, Œil je vis et entendis Marta Mefokou qui dans son cœur fulminait. Ne nourrissait-elle pas la République, je veux dire la véritable, à partir de cet étale ? A quoi servait-il de faire attention à ces suceuses de la patrie ? Elles ont beau manger, elles ne connaîtront jamais la fierté que procurait la jouissance des fruits de ses mains. Elles ont beau sucer la République, elles n'en connaîtront jamais le prix. Marta Mefokou cracha de nouveau en direction de la grande dame et s'en désintéressa pour de bon.

Chapitre Neuf

L'Œil voyeur est comme un planeur ailé. Il est tout partout dans la République. Il voit et entend tout. Il entend et dit tout. Par conséquent, on ne peut le condamner de voir. On ne peut le tenir pour voyeur irresponsable. Tout vient à lui. Tout s'expose à lui. Alors voyeur, il voit et dit. Forcément.

Et voici, on avait affaire en ces lieux à un conglomérat de cases en pissé toutes couvertes de vieilles tôles. Ici, il n'y avait pas de route. On ne pouvait pas y avoir de route. On accédait à une case parfois en passant à l'intérieur d'une autre. Comme les hommes, les eaux usées cherchaient leur passage tout partout. Lorsqu'elles n'en trouvaient pas, elles se contentaient de dormir tout comme le quartier. Elles formaient de longs filets noirs qui serpentaient comme les nombreuses pistes.

Il arrivait qu'à un détour surgit une belle maison qui tranchait net avec l'amas de tôles rouillées qui servaient ici de maisons. D'un des pissés jaillirent un homme et une femme. L'homme, tout nu, avançait devant la femme, son pendant se balançant de gauche à droite. Marta Mefokou, drapée dans un kaba usé, le suivait, un sceau d'eau à la main. L'homme s'accroupit devant Marta Mefokou et celle-ci se saisit de son sexe qu'elle se mit à nettoyer en prenant de l'eau dans le sceau.

L'homme se laissa faire et se contenta d'envoyer au visage de Marta Mefokou un nuage de fumée. Elle détournait la tête, tout silence, à chaque bouffée de fumée.

Quand elle acheva de nettoyer son partenaire, elle se servit d'une vieille serviette pour nettoyer l'énorme organe masculin. Puis ce fut son tour. Elle releva la robe jusqu'au nombril. D'une autre main, elle ramassa un peu de sperme et le porta au nez. Ses épaisses lèvres s'étirèrent d'un côté et, dégoûtée, elle envoya un jet de salive sur les empreintes de l'homme qui avait entre temps disparu dans la maison. Il fallait bien se débrouiller, pensa-t-elle. Dans cet enfer, on avait le choix entre la famine et la merde que de crasseux misérables vous déversaient dans le ventre. Mais pour quelle contrepartie ? L'homme savait qu'elle avait abandonné le métier. Mais il fallait parfois de la chaleur mâle. Et quand cela se faisait sentir, Marta se rabattait sur le seul homme qu'elle avait gardé. Il n'était pas question de le prendre pour mari. Alors pour se venger, il amenait Marta à agir comme la plupart des femmes du quartier. Il y avait comme un plaisir malsain que l'homme se procurait en se faisant nettoyer par sa partenaire. Marta lui laissait cet espoir car, en fait, c'est elle qui voulait de lui quand elle en avait besoin. Elle prenait soin de ne pas se laisser surprendre par Ngueu'nda et Shemdjang. Elle leur prêchait la chasteté comme on le ferait de l'évangile.

On était ici, à la Brique pour dire Briqueterie quoi, le royaume du sexe et de la pègre. Le fondamentaliste avait besoin de diversion et les femmes des élus de la protection. Et la Briqueterie offrait tout cela. La passe y était à 200 F. La nuit entière était à 1000 francs et parfois plus selon la générosité du partenaire. Une autre femme sortit d'un autre pisé et baissant sa culotte, elle envoya un jet d'urine dans un filet d'eaux usées. La force du jet provoqua une mousse qui gonflait au fur et à mesure que le liquide se déversait dans le filet. La femme s'approcha de Marta Mefokou et lui souffla à l'oreille.

- Je vois que tu as de la chance ce soir. Je n'ai encore reçu personne. Peux-tu me prêter une pièce de cent francs ? Je te la rendrai demain, sans faute.

- A quoi bon gaspiller ta salive ! Je te la donne. Et pour mieux dire, elle lui glissa dans la paume trois pièces de cinquante francs.

- Merci ma chérie.

La femme fit claquer sa bouche et hésita à s'en aller. Elle tournait et retournait des idées dans la tête. Et comme pour récompenser sa compagne de misère de sa générosité, elle lui servit la nouvelle la plus fraîche.

- Dis, as-tu appris que la sœur d'en face a attrapé la chose-là ? Elle n'est plus qu'un tas d'os. « La chose-là », c'est ainsi qu'on nommait le SIDA dans les sous-quartiers, cet ennemi qui emportait tout. On chiait, toussait et maigrissait pour regagner une tombe. Dieu de nos pères ! Pourquoi tant de malheurs devaient fondre sur nous ? Pourquoi ne choisissaient-ils pas ceux qui ne faisaient rien, qui se contentaient de vivre ? Fallait-il en plus des misères quotidiennes gérer une maladie incurable ? Et pourquoi le petit peuple en était-il la victime principale ? Où était donc la justice ?

Marta Mefokou gardait le silence. Elle était loin. Sa voisine attaqua de plus belle.

- On dit qu'il ne lui reste plus que quelques jours. Nous devons prendre ce qu'on dit au sérieux. En tout cas moi, j'ai commencé par faire ce qu'on nous a conseillé l'autre jour. J'ai acheté un paquet de Prudence. J'y ai mis tout le travail de la semaine. C'est pour cela que...

- Ne te gêne pas pour trois maigres pièces, ma sœur. Même si nous nous ruinons à sa recherche, nous devons être solidaires. Oui, se battre, descendre quotidiennement vers notre trou. La mort par la famine ou par le sida ! Bia boya alors ? Singea-t-elle les laissés-pour-compte du Centre du pays.

Elle respirait la santé. C'était une femme d'un certain âge. Sans être pleine, elle était bien en chair. Ses cheveux tressés donnaient à son visage un aspect longiligne, à la manière des femmes du septentrion. Son nez fumait tel le postérieur d'une jument en chaleur. Ses lèvres pulpeuses, ses yeux brillants, ses puissantes jambes laissaient entrevoir une femme dynamique qui avait dû faire le métier de la plupart des femmes du quartier, avant de devenir une «Bayam-Sélam». Son neveu aidant, elle avait abandonné ce métier infamant pour un étal au marché Mokolo. Elle avait aussi gagné en respect dans le quartier et c'est pour cela qu'on lui avait donné le poste d'adjoint de l'Union des femmes du quartier. Son statut social ainsi établi, elle pouvait voter et s'offrir qui elle voulait.

Elle revenait à ses habitudes comme un chien retournerait à son vomi. Elle y allait par habitude, l'envie de la chaleur d'homme aidant. Elle se risquait quand elle savait Ngueu'nda et Shemdjang dehors pour un bout de temps. Elle n'avait plus affaire à la misère. Ceux qui montaient dans sa couche payaient. Quelques-uns étaient du régime mais la majorité de puissants commerçants du pays. Ceux-là surtout étaient ses victimes. Ils avaient l'argent du pays dans leurs poches. Elle les sélectionnait de façon parcimonieuse. Il n'était pas question de ternir sa réputation. C'est pour cela qu'elle voulait marier son neveu à partie plus intéressante. Un jeune mécanicien plein d'avenir était une denrée rare dans une marée de femelles. Elle aurait souhaité que cela fût clair à Ngueu'nda. Elle avait beau parler mais il s'en fichait comme de la couleur de sa culotte. Elle le souhaitait tant marié à la fille de son amie, présidente de l'Union des femmes du parti au pouvoir, femme à blanc du quartier voisin. Mais Ngueu'nda avait la tête ailleurs comme tous nos jeunes qui ne pensaient qu'à émigrer. Avec un lien aussi solide, on pouvait rêver mieux. Avec la fille de Ngo Nkedeck dans sa famille, elle pouvait toujours rêver haut pour Ngueu'nda.

Maintenant que son mécanicien de coq l'avait laissée tomber, elle appréhendait la suite des événements. Elle se rappela les réactions de Ngo Nkedeck, quelques heures avant.

- Ne t'avais-je pas dit ? Ton fier coq de fils nous a laissées tomber. Je t'avais dit qu'il ne viendrait pas.

Ngo Nkedeck était une femme d'un certain âge. Svelte, ses cheveux frisés d'un noir de jet accentuaient son teint couleur d'okoumé. Ancienne débrouillarde mais aujourd'hui présidente de l'Union des femmes, son titre lui avait permis de se faire un débit de boissons, une licence de transport, et plusieurs «chantiers». Elle s'était aussi construit quelques villas à Bastos et au village. Ngo Nkedeck était cette catégorie de femmes qui avaient renversé la balance dans la République. Il y a bien longtemps qu'elle maniait à merveille le conditionnel dans l'expression 'Tous les moyens sont bons POURVU QUE…' Tous les hommes peuvent y passer, pourvu que cela la mène soit au pouvoir, soit à l'argent. C'est bien ce raisonnement là qui la mena à son blanc d'ancien ambassadeur, conseiller-spécial-du-père-de-la-nation. C'est ce qui lui avait permis d'apprivoiser Yvon, un vieux de la coloniale qui chérissait l'Afrique et la chair dont elle regorgeait. Elle savait son Yvon coureur de jupons, mais elle s'en fichait.

- Oui, je me le disais, reprit-elle un rien en colère. Peut-être se dit-il que Ngo Um n'est que la fille d'une ancienne...

- Ancienne quoi ? Ne mange-t-il pas dans cette maison ? Et qu'est-ce qui m'a permis de payer ses études sinon... Non ne dit pas cela. Je dis qu'il doit se marier avec Ngo Um, ou je ne suis pas moi.

- Garde-toi de trop tirer sur la corde. Ce n'est pas nous qui nous marions. Et n'oublie pas que nous tentons l'impossible : allier la forêt et la montagne.

- Où donc est le mal ? N'avons-nous pas le droit de vivre ce paradis ensemble ? Qui mieux que nous peut se targuer d'avoir

œuvré pour sa venue ? Ne vois-tu pas qu'ils se sont bien associés pour bien cueillir les fruits de notre sueur ? Et quand d'aventure ils nous traitent de maquisards, font-ils la différence ?

- Peut-être pas. Enfin, je m'en vais. J'ai laissé Ngo Um dans toutes ses inquiétudes. Il faut que j'aille lui dire que l'oiseau ne viendra pas.

Chapitre Dix

Quand Ngo Nkedeck s'en fut, Mefokou se lança dans des conjectures. Maintenant que Ngueu'nda crachait sur l'offre de Ngo Nkedeck, la position de Mefokou était en danger. Elle perdrait sans aucun doute les appuis que Ngo Nkedeck lui avait permis de trouver. Elle se verrait retirer certains privilèges qu'elle avait acquis en sa qualité de vice-présidente de l'Union des femmes du quartier. Son comptoir au marché Mokolo, ses clients les plus nantis etc., bref tout s'en irait comme un toit de paille en plein feu de brousse. Un soupir fendit sa poitrine. Et puis, «Qu'est-ce que Mefokou n'a pas encore vu ?" Balaya-t-elle par cette question toutes ces pensées qui l'assaillaient. Cette phrase rythmait sa vie. Elle sonnait souvent comme une note de revanche sur le destin. « Qu'est-ce que Mefokou n'a pas encoure vu ? » Répéta-t-elle comme un défi. Cette question traduisait la joie qui sourdait du désespoir, le chant qui naissait de la douleur. Et comme pour donner suite à sa pensée, un air se fit bientôt. Il monta comme le soleil qui sort des nuages. Il monta avec les pas de Ngueu'nda qui revenait au logis. Le cœur de Mefokou gonfla de joie et elle lança un regard de pitié vers la case où la voisine feignait l'orgasme. On a beau dire, un foyer doit avoir la silhouette, même lointaine, d'un homme. Ngue'nda revenait en sifflotant un air

qui fit remonter les temps chauds du combat nationaliste :

« *Qui trahit son terroir*
Epargne dans un sac creux
Trahis ta nation
Quelle que soit la somme
Il flambera au feu.
Qui trahit son terroir
Nous le disséquerons
Trahis ta nation
Tu le payeras
Pour sûr tu le payeras
Jusqu'à la moelle de tes os.
Trahis ton pays
Nous te dépècerons
Et de ton sang
Nous cimenterons
Nous bâtirons le chemin
Nous construirons
La voie de la liberté
Le chemin de l'Indépendance
Le chemin du Cameroun »

J'en connais le prix, pensa Mefokou. Nous l'avons payé. Nous nous sommes donnés pour que maintenant soit. Voilà ce qu'était le maquis des Hauts plateaux de l'Ouest : se donner pour que la nation soit. Le prix a été lourd ; mais qu'importe ? Nous l'avons payé avec joie même si en retour, beaucoup d'entre nous n'occupent même pas les strapontins. Le prix ? Il a la résistance d'une peau de vache laissée longtemps au soleil. Comme les vagues qui montent à l'assaut des berges de la mer, le passé s'imposa.

Le Carrefour maquisard revint comme dans un rêve. Il s'imposa à elle ! L'éternel détachement de militaires, un amas difforme d'indigènes que dirigent quelques bérets rouges,

nos gendarmes coloniaux ! L'éternelle charge des campagnes d'Expédition : des têtes qui forment un drôle de cercle aux contours sinueux. Des têtes aux langues pendues ! Têtes rieuses, têtes pleureuses, têtes fumeuses. Elles étaient tout partout, farouches. Alors un sifflet nerveux se faisait et du fond du hangar du camp Seita à moitié calciné, Fu'nda s'ébranlait. Hommes et femmes sortaient, spectateurs d'un drame macabre dont le gendarme français était le héros. Mais comme à l'accoutumée, au loin, dans un Maquis un chant saluait les têtes, effaçant la profanation. Au loin dans un Maquis un chant orchestrait l'enterrement refusé. Au loin, dans un Maquis un chant disait la cour de deuil qu'on refusait à nos têtes. Au loin dans un Maquis, le chant s'élevait, têtu. Il pénétra les cœurs. Les masses pétrifiées le reprirent. Elles le chantèrent dans leur cœur. On pouvait tout contrôler, mais pas leur cœur. On pouvait tout contrôler mais pas leurs pensées. Elles reprirent dans leur cœur le chant rituel, revanche sur l'oppression. Le commando en était le symbole. Il engagea la Marseillaise pour contrer les marches des maquisards. A la guerre comme à la guerre. Le commando veillait. Comme pour retourner la balle au Maquis, comme pour attaquer à son tour, comme pour taire les refrains dans les cœurs, le Commando se mit nasiller la Marseillaise version tropicale. En cette journée de 1958, le colonat y croyait encore ; le tricolore flottait encore, et Marianne semblait plus confiante que jamais. L'homme improvisa à tue-tête sa Marseille et rendit coup pour coup :

« *Entendez-vous dans les campagnes*
Mugir ces féroces sorciers
Entendez-vous, croasser ces corbeaux.
Ils viennent des Maquis
Ils viennent jusque sous nos toits
Egorger nos hommes
Violer nos femmes ; incendier nos maisons.

Alors je dis à tous
Aux armes, citoyens !
Debout défenseurs de la liberté
Barrez la voie aux aigris
Allons, Allons Valeureux citoyens
Cimentons la liberté
Avec leur sang impur. »

Notre Commando était sans doute un ancien combattant. Il improvisait. Il se saisissait de la Marseillaise. Il en fit un hymne à lui. Il était sans doute ceux qui avaient versé leur sang pour sauver Marianne. Mais il n'était qu'un simple zélateur d'une cause qui n'était pas sienne. Royaliste plus que le roi, il oubliait qu'il était avant tout indigène, c'est-à-dire corvéable à souhait. Il commandait au cancer de se développer toute aise. Il taisait à jamais les accents chauds au maquis. Que de fois nous avons creusé nous-mêmes nos propres tombes !

Moi, Œil, je vis et entendis tout cela. Forcément.

Mefokou se secoua soudain. Elle fut sortie de son rêve par un coup discret à la porte. C'était comme le doux frottement de la patte d'un chat. C'était Ngueu'nda, son chat, son enfant. Debout au milieu de sa maison, Mefokou semblait absente. Son visage était impassible. Elle était insensible jusqu'aux caresses du gros chat noir qui meublait sa modeste demeure. Il était son fils à elle. L'enfant qu'elle n'avait pas porté. Il était aussi son compagnon des temps pénibles, d'instants insupportables. A lui elle confiait tout. Pauvre chat ! Que de fois il avait bu les vexations de Ngueu'nda ! Mais en ce moment, il ne lui disait rien. Ngueu'nda n'avait rien de son chat, de son enfant, de sa raison de vivre. Ventre stérile n'est que damnation. Ventre stérile n'espère rien en ce monde ! Ventre stérile a beau être excellente mère, voisine attentionnée, elle s'en ira une pierre dans la main. Ngueu'nda fit son entrée et planta ses larges lèvres sur les joues de sa tante. La sensation avait la froideur du fer. Elle aurait préféré

la chaleur de son cœur, la sécurité de ses puissants bras. Mais il lui offrit la froideur de ses lèvres. C'était cela aussi le «Lapa», l'un des nombreux fruits de l'Indépendance. Il infiltrait tout.

- Salut, tanti...

Mefokou ne dit aucun mot ni ne leva les yeux vers son neveu. Le fils de sa sœur la laissait elle, Mefokou, au milieu du fleuve ! He oui ! On n'est mère que lorsque l'on a porté en soi neuf mois de bout de chair. On n'est mère que lorsque l'on a souffert les affres de l'accouchement. Le sang de sa sœur osait découvrir son derrière ! Comment aurait-elle alors une case grouillant d'un monde que les dieux lui avaient refusé ? Comment nommerait-elle alors grands-parents, père et mère, si son fils refusait de prendre femme ? L'enfant doit pouvoir laver la honte de stérilité sur le front de la mère ! Comment assurerait-elle la continuité si Ngueu'nda se refusait de prendre femme ?

Ngueu'nda ne vit nullement la douleur de sa tante et s'engouffra dans sa chambre d'où retentit sa voix de mâle.

- J'espère que tu t'es battue comme d'habitude. Moi, cela a été harassant. Oui harassant...

N'obtenant aucune réponse à sa question, Ngueu'nda ressortit de la chambre en enfilant un T-shirt et une casquette SDF. L'image du Chairman s'imposa à Mefokou comme ceux des enfants du terroir. Elle ne put distinguer la frontière entre le vert et le rouge du SDF et de l'UPC, entre le crabe et la balance. La douleur l'aveuglait complètement. Ngueu'nda détailla sa tante. Rajustant son écharpe à l'effigie du Chairman, il rappela :

- Je t'ai saluée.

Mefokou se redressa brusquement et lui répondit avec une parfaite indifférence. Me saluer, reprit-elle. A quoi bon saluer un moins que rien ! Pas même le marchepied d'un prince, d'un dieu. A quoi bon saluer une vieille loque qu'on ne cesse de couvrir de ridicule aux yeux du monde ? Ah, pauvre créature ! C'est là ta récompense. Au lieu de t'en aller comme tous les autres, tu

veux t'accrocher à la vie ; tu veux t'éterniser dans un monde qui te vomit. Mais qu'y fais-tu donc ? Tu donnes de l'eau et on te crache au visage. Voilà le résultat des années de sacrifice; de vie de femme honnie. Ngueu'nda me chie dans la bouche et rallie du monde pour lui donner un coup de main.

- Tanti...

Mefokou lui fit face venimeuse.

- Laisse-moi me lamenter. On n'empêche pas à un enfant les larmes de désespoir après rudes bastonnades et humiliations. Qu'as-tu à me dire qui puisse laver l'opprobre dont tu m'as couverte ? Qu'ai-je donc commis comme crime pour que tu me livres aux langues fourchues ? Nous avions rendez-vous avec mon unique amie Ngo Nkedeck. Tu m'avais promis de voir Ngo Um.

- Je n'ai pas pu venir.

Mefokou le mordit à pleines dents.

- Il n'a pas pu venir. Bien sûr qu'il ne pouvait pas venir. Il ne viendra jamais, comme ma pauvre sœur. Et puis, pourquoi viendrait-il ? Pourquoi, je vous le demande ?

- Je n'ai pas pu venir... Et d'ailleurs... Il marqua un temps, comme pour bien peser ses paroles. Et d'ailleurs Ngo Um et sa mère ne me disent rien qui vaille...

Mefokou poussa un cri et s'effondra comme frappée par la foudre. Ngueu'nda la prit dans ses bras et elle y resta pendant un temps, puis, progressivement, elle revint sur terre. Elle se rendit compte où elle se trouvait. Au milieu d'un fleuve, sans pirogue, sans accroche, ne sachant pas nager. Elle le repoussa sans l'ombre d'une agressivité, et broda sur sa propre vie. Pourquoi ai-je bêché toute ma vie ? Pour qui me suis-je humiliée ? Etait-ce pour des oiseaux que je suis descendue au tréfonds des ordures ? Ngueu'nda répudie la fille de Ngo Nkedeck. Mefokou s'hasarda comme pour mieux s'assurer de ce qu'elle avait entendu.

- Ainsi donc ?

- Ainsi donc... pas de Ngo Um.

- Tu te trompes ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu dois accepter Ngo Um. Que ma mère et ma sœur m'entendent! Que tous ceux qui sont partis m'entendent ! Je te ferai venir Ngo Um dans cette maison.

- Et vous ferez ménage ensemble. Je ne peux mettre des serpents dans mon lit. Le jour où elle franchit cette porte, je plie bagages.

Soudain, Mefokou passa des menaces aux plaintes; une tactique qui lui réussissait à merveille.

- Merci, mon Dieu ! Merci, pour tout ce que j'ai fait. Qui a dit que le doigt qui nourrissait était toujours chéri ? Qui donc a osé... Ngueu'nda m'injurie ouvertement. Tu me couvres de boue. Cet argent que tu juges infecte, je l'ai travaillé. Il a servi à former le mécanicien que tu es. Aujourd'hui tu te rappelles que c'est de la pestilence, de la prostitution.

Elle chassa une larme têtue et se moucha bruyamment avec un pan de sa robe. Elle reprit toute colère.

- Tu peux désormais en faire à ta tête. J'ai toujours lu dans tes yeux ce que je valais. Un moins que rien; un ventre maudit. Je ne compte plus. Et puis ai-je jamais compté ? O il y en a qui ont le front droit ; le mien était déjà sinueux au sortir du ventre de ma mère.

Le remords soudain prit Ngueu'nda aux tripes. Il eut honte de lui-même. Honte d'être ce qu'il est, un rejeton de maquisard. Honte d'avoir dit ce qu'il avait dit. Il s'approcha d'elle et timidement la prit dans ses bras. Brisée par la douleur, la femme n'offrit aucune résistance.

- Tanti...

- Laisse-moi au moins porter mon deuil. Qui le fera lorsque j'aurai fermé les yeux ? Qui me lamentera, hein qui ? Laisse-moi pleurer ma mort. Laisse...

- Ah, non ! Je ne te laisserai pas. Je veux aussi que tu me

comprennes. Je veux que tu saches que j'ai un cœur. Tu me veux prendre la fille de cette femme ? Oublies-tu qui elle est en réalité ? Présidente de la section du parti au pouvoir, et tu me vois m'associer à elle.

- Oublies-tu qu'elle nous a trahis ? Oublies-tu qu'elle a rendu vain le sacrifice de tous ceux qu'on a immolés. Qu'elle a trahi tous les corps sans têtes, tous les morts sans sépultures ? Oublies-tu... Non, je ne veux ni sa fille, ni quoi que ce soit qui touche à elle. Vois-tu, il y a des fortunes qui puent. Penses-tu parfois à mon cadet déchiqueté par les B-52 français ? Songes-tu à papa haché en morceaux par les commandos et gendarmes français ? Comment as-tu oublié jusqu'aux nombreuses têtes des oncles et autres parents ornant le carrefour maquisard ? Comment peux-tu chercher à banaliser l'Expédition punitive, ce génocide très français ? Comment peux-tu profaner ces morts sans sépultures ? Oh tanti, comment peux-tu me demander de m'associer à l'argent de sang ? D'un côté comme de l'autre, j'estime que le prix a été trop lourd.

- Et puis quoi encore ? Crois-tu que tu es le seul à avoir payé si chèrement ce dont les autres si orgueilleusement jouissent ? Tu veux te vouer au célibat pour à jamais laisser dans l'oubli ma pauvre mère et mon unique sœur? Quelque part dans un hameau, quelque part dans cette cité sous-vit un manchot, se bat un aveugle, oui, des hommes et de femmes qui ont payé de leur propre chair le 'Lapa', l'indépendance de ce pays. Quelque part dans cette ville vivent les survivants du génocide français, la horde des estropiés de l'Indépendance, les victimes de...Et toi malheureux tu veux éteindre notre lignée ?

- Ruiner la lignée, non !

Marta Mefokou prêta quelque peu l'oreille. Son cœur ne fit qu'un bond.

- Comment ça ? S'enquit-elle.

- Je dis qu'il n'a jamais été question de célibat ni pour moi,

ni pour ma sœur.

Sa tante le dévora du regard. Il la prit de nouveau dans ses bras. Pendant un temps, ils se regardèrent sans rien dire. Il serra d'une pression à rompre les doigts de la femme. Alors Mefokou comprit le message et ses yeux tout brillants traduisirent l'indicible bonheur qui l'envahissait. Qu'importait que ce fût une autre ? Ce qui comptait c'était que Ngueu'nda prenne femme.

Ngueu'nda sortit après l'orage. Il en avait échappé belle. Il avait enfin tenu tête à sa mère. Il avait pu dire non ! Ce mot avait encore les accents magiques. Il faut dire qu'on était enfant à Fu'nda pour obéir. On était cadet pour donner raison aux parents. Et Marta était sa mère. Elle avait tout fait pour lui. Il était mécanicien, une profession qui le faisait manger sans peine dans ce pays maudit. Il avait dit non. Mais son non était teinté de mensonge car il n'avait aucune fille en vue. Il ne voulait pas entrer à l'école de la vie qu'était le mariage. Il avait dit non, mais son non était auréolé de mensonge. Qu'importe ? Mieux valait le sursis que la condamnation. Car c'était bien cela le mariage. Se condamner en prenant la fille que lui proposait sa tante. Pour fêter sa victoire, il alla retrouver Um Ndjock à Tais-toi. Quand, son ami le vit aussi souriant, tout SDF en symboles, l'air heureux, il attaqua.

- Alors, vieux frère. C'est conclu ce mariage ?

- Um, tu sais avec qui je suis marié en ce moment.

- Le SDF !

- Et comment, mon ami. Quand il me mènera au salut ; quand il me donnera un Cameroun des droits, alors je prendrai épouse. Marie-Claire, ma 'King' s'il te plaît !

- « Je suis comme toi. » Lui lança Um Ndjock rajustant son écharpe comme pour appuyer ses mots. « Je suis aussi SDF ; mais, je n'attendrai pas aussi longtemps. J'ai envie de coller une coépouse au SDF. Oui, je n'ai pas ta patience. Je n'attendrai pas aussi longtemps. J'ai envie de lui coller une coépouse...

- Bon, bon. Je connais la chanson déjà, coupa Ngueu'nda. Chaque jour j'attends que tu fasses le pas nécessaire. Je suis quand même ta courroie de transmission, non ? Je suis ta canne, non ? Je suis ton œil, non ? Je suis le détour qui te mènera à bon port. Au lieu d'en profiter, tu causes, tu causes. M'enfin, attendons voir. Attendons en mettant notre temps à profit. Soyons plus que vigilants. Nous devons penser aux élections. Si le Suisse truque cette fois-ci, je prends le chemin de l'exil comme tout le monde. N'était-ce pas le prix que payait la nation depuis qu'elle avait été hypothéquée en 1982 ? La fièvre de l'exil avait gagné le pays. Jeunes et vieux n'avaient qu'une idée en tête, l'exil ; mourir dans un coin du désert, dans le ventre d'un poisson, ou sous les ailes d'un avion était préférable au misérabilisme qu'entretenait notre Suisse national. Ouaie, vous avez dit cruauté ? Seul un homme qui pouvait donner du cyanure à sa mère agissait ainsi. Couler avec le bateau plutôt que de se noyer pour le sauver !

Chapitre Onze



Jamot était constitué d'un ensemble de veilles bâtisses en blocs de terre cuite. Les toits, couverts de vieilles tôles qui remontaient aux premières heures de la colonisation française, étaient d'un rouge cramoisi qui rappelait la terre alentour. Les fenêtres branlantes par-ci, en barreaux de fer par-là, couverts de graffiti partout, rappelaient aussi. Nkondengui, autre espace carcéral que le colonat local avait laissé en héritage à nos compatriotes du Centre, vaste peuplade sans esprit d'entreprise. Le Centre était resté intact depuis le faux départ du Blanc. L'herbe sauvage était tout partout. Elle disputait à l'homme, l'espace habité. Dans notre cité Capitale, il était facile d'identifier l'habitat d'un frère du Centre. Et ce n'est pas le style qui aidait, non ! Au Centre l'homme était resté dans l'état de la nature. Ce n'est pas la culture, je veux dire la nature cuite qui le distinguait des autres. Dans notre cité Capitale il était facile d'identifier l'habitat d'un frère du Centre. Et la nature aidait énormément. Les prétentions des herbes aidaient à cette identification. Dans et hors de la case d'un frère du Centre, il y avait comme deux maîtres : l'homme et la nature. Mais celle-ci semblait plus conquérante que l'homme. Que le frère du centre se batte avec l'herbe pour accéder à son habitat était

propre de la nature et non de la culture ! L'homme avait mieux à faire au monde. L'homme devait modeler la nature, la cuire pour son bien-être. Quand donc le centre apprendrait-il des autres ? Jamot était au Centre. Jamot subissait la loi de la nature. A Jamot, les médecins repoussaient l'herbe de la main pour accéder à ce qui leur servait de bureaux et de salle de consultation. La déchéance ici était aussi palpable que les crinières de fous et folles qui peuplaient ce lieu.

Bien plus, Jamot hurlait son appartenance à la France du fait de l'énorme statue du médecin de lèpre. Il respirait l'embonpoint. Il était gros et gras, on dirait Frankenstein repus du sang des ses victimes. Jamot brillait comme la Croix de Loraine au Carrefour de la Poste Centrale. On disait comme ça que l'ambassadeur de France prenait un soin particulier à honorer les monuments. Il fallait bien que la civilisation brille au milieu de la barbarie. Il fallait que la blancheur de l'école tranche avec le trou de Mamadou. Il fallait, mais que ne fallait-il pas ? On disait et c'était peut-être vrai, que l'ambassadeur de France voulait faire honte aux nouveaux maîtres du pays, ces « Bintou » qui singeaient De Gaule juste parce qu'on leur avait donné des papiers à la Sorbonne Nouvelle. Je dis bien Sorbonne Nouvelle et non Sorbonne.

Jamot tout français de consonance était l'Afrique indépendante. Loques fantomatiques hantant de grossiers murs et les couloirs ! Hurlements à intervalles réguliers ! Jamot était l'unique asile des fous de la cité de Ngola. Et ils y étaient légion, ces déglingués de la guerre de libération. On dit comme ça, et je dis que c'est peut-être vrai. On dit que les fous de Jamot n'étaient que des allogènes, ces belobelos qu'on venait larguer, la nuit aux portes de la ville. A force de râler cette vérité les langues fourchues avaient fini par convaincre plus d'un que les fous de la Capitale étaient l'œuvre d'une main vengeresse. Elles léchaient toutes les oreilles et enfonçaient à qui voulait entendre, que tous les fous

de la Capitale venaient des pays du maquis. On disait comme ça que, dans ces pays, les maquis avaient détraqué plus d'un. Du sang y avait tellement coulé qu'il ne pouvait que monter à la tête de tout le monde, victimes ou pas. Il y a toujours des fous après les folles guerres, car ce qui s'est passé en pays maquis ne pouvait être que de la folie. On dit, mais que ne disait-on pas ? On disait que ces peuples d'ambitieux aigris s'étaient juré de déverser les déchets de leur pays dans Ngola, la Capitale du pays indépendant, symbole de leur frustration. Puisque le colonat local et Paris les avaient spoliés des fruits de leurs luttes; puisque l'indépendance ne devait profiter politiquement qu'à l'axe Nord-sud, alors la revanche devait se faire sentir en toute circonstance. Remplir la Capitale des fous que produisaient les pays maquis n'en était qu'une. Telle était la rumeur qui venait d'en-bas, montait dans les têtes, pourrissait les esprits et se constituait en obstacle à la tache suprême de notre Suisse National.

Ah, la rumeur !

Comment ne pas considérer la marée des fous comme un complot contre l'Etat. Comment expliquer en effet qu'en l'espace de dix ans, les fous de la Capitale aient quadruplé en nombre ? On disait comme ça, et que ne disait-on pas ? On disait que des cars entiers attendaient la nuit pour venir, aux portes de Ngola, déverser leurs cargaisons de déraison. Et ils étaient de tout sexe. Et ils étaient de tous âges. Et ils étaient de tous poils. Qu'est-ce qu'ils n'étaient pas ? Car lorsqu'un pays est fait de disjonction, peut-il y avoir autre chose que la déraison totale ? On dit comme ça, et je dis que c'est vrai, on dit que la marée des têtes exposées sur les places publiques ne pouvaient que tourner les têtes.

On disait comme ça que la revanche des maquisards était cette puanteur générale que dégageait la meute de fous de la Capitale. On disait aussi que ces fous étaient le fruit de la Pacification et de l'Expédition punitive. Et comme ces grands projets de l'Etat avaient été conçus et lancés de la Capitale, il

était logique que celle-ci en cueille les fruits. Combien en effet avaient perdu la raison dans l'enfer du napalm, des têtes exposées sur les places publiques, des corps toute puanteur ? La guerre a toujours ses retombées en loques humaines, en épaves ambulantes, tels étaient la Sanaga Maritime et les Hauts Plateaux ! Les cadavres que charriaient les fleuves, les têtes fumant, les langues pendantes, les cochons se gavant des cadavres... On disait... Mais que ne disait-on pas des fous de la Capitale ? Il y a des choses qu'on peut cacher quelque temps, mais pas la vérité. Elle finit toujours par surgir telle une étoile filante. Elle finit toujours par émerger comme le nageur des profondeurs du fleuve.

Il faut bien qu'on nous dise, un de ces jours, ce que nous a coûté notre 'Lapa', notre Indépendance. Il faut que l'on nous dise ce qu'a coûté notre indépendance. Il faut bien qu'on nous dise si les fous de la Capitale sont ceux de l'indépendance. Il nous faut savoir s'ils sont les martyrs de la Pacification et de l'Expédition. Mais en attendant je dis ce que dit la rumeur qui trouble le sommeil de notre papa national.

Jamot abritait donc la revanche des frustrés. Jamot abritait le refus du parti pris, la rançon du silence. Celle-ci avait la couleur de Nguepon, la sœur de Marta Mefokou. Elle avait le front de Nguepon, la mère de Shemdjang. Elle avait la forme tapie dans un coin de Jamot. La chambre avait à peine la largeur d'un mouchoir de poche. Elle rappelait les trous de Nkondengui. Aucun lit n'y tenait. D'ailleurs, Nguepon n'en avait pas besoin. Ce côté-ci de Jamot était le territoire des perdus. Nguepon était du nombre des incurables. Pouvait-on d'ailleurs guérir un trou béant ? Pouvait-on guérir l'inguérissable ? Où retrouver tel corps coupé de telle tête ? Comment recoller les morceaux emportés par les fleuves ou tout simplement mangés par porcs et corbeaux ?

Nguepon était tapie dans un coin on dirait une chienne

abandonnée par son maître. Nguepon était tapie mais sa bouche ne l'était pas. Si elle ne jactait pas, elle chantait. Nguepon, littéralement la samaritaine, celle qui fait du bien, la femme au bon cœur était beauté et générosité. Comme tous les noms Nda, on avait affaire à un dicton. Il fallait lire, 'Celui qui fait du bien ne récolte que le mal en contre partie.' Quand des chasseurs vont en campagne, ils ne rapportent pas la même quantité de gibier. Quand deux hommes vont au marché, ils ne rapportent pas de gains identiques. Deux femmes qui font des billons n'en tirent pas des quantités similaires. Ainsi en allait-il de l'indépendance. Nguepon était de ceux qui l'ont servie pour ne récolter que de la tristesse.

Tapie dans son coin, Nguepon était aussi nue qu'un ver de terre. Seule une couche de crasse qui avait rallongé les poils du pubis, servait d'un cache-sexe posé sur le triangle de la folle. Ses seins à peine flasques laissaient comprendre qu'elle n'avait pas subi les affres de nombreuses maternités qui dans ces contrées transformaient la femme, avant la trentaine, en une simple loque. Nguepon s'était merveilleusement conservée. Ses yeux injectés de sang fixaient absents un pan de mur.

De temps en temps, elle se grattait le pubis avec les extrémités de ses ongles démesurément longs et bourrés de crasse. Quand apparut une infirmière tout de blanc vêtue, Nguepon se recroquevilla sur elle-même et ferma les yeux à la manière d'un chat à l'affût. Quand l'infirmière introduisit un plat d'un mélange onguent, Nguepon détourna la tête comme si elle attendait des coups de fouet. Lorsque rien ne vint, elle se retourna avec appréhension et, tel un fauve qui fond sur sa proie, elle s'abattit sur le mélange qui disparut en un clin d'œil. Elle se mit à lécher le plat de la langue qu'elle promenait sur ses lèvres pulpeuses. Quand sa langue ne sentit plus la saveur du mélange, elle balança le plat dans un coin et poussa un hurlement de bête traquée. Puis, elle plongea la tête entre les cuisses et

son index disparut dans son vagin. Ce geste lui arracha un rire dément auquel elle mit fin en flairant d'abord l'index, puis en le plongeant dans sa bouche et le suçant comme se fut d'un bonbon.

L'infirmière n'avait pas bougé. Elle avait les yeux rivés sur la folle. Elle était spectatrice quotitidienne de ce jeu de déchéance, de cette tragédie humaine. Quand Nguepon avisa la présence de l'infirmière, elle sortit la langue et la fit danser sur ses lèvres à la manière d'un serpent en quête de proie. Comme pour narguer la femme qui la gardait elle alla vers le plat, s'accroupit et le remplit d'urine qu'elle se mit à boire par la suite. L'infirmière secoua la tête à la fois de satisfaction et de pitié, puis disparut ; chassée par le rire sarcastique de Nguepon.

Moi, Œil, je vis cela dans toute sa dimension. L'indépendance avait tout pondu pour la jeune République. Il n'y a que les aveugles qui se refusaient de voir la réalité en face.

Chapitre Douze.



Marta Mefokou regagna son Pissé au moment où la nuit jetait ses voiles sur la ville. Elle fit les comptes de la journée et comme elle allait glisser la recette dans la boîte de contribution qu'elle gardait jalousement dans un trou au chevet de son lit, Shemdjang s'annonça toute gaieté. Cela n'était pas coutume. Marta retint son souffle en entendant son rossignol. Shemdjang était aussi belle que sa voix. On aimait la voir et l'entendre. De l'entrée, la voix parvint à Marta, mielleuse.

- Sita O !

L'inflexion 'O' élevait le mot 'Sita' au sommet du monde. Elle était Fu'nda. Elle imprima à cet emprunt Douala-Anglais, toute l'affection que portait son Ndia en Fu'nda. « Sita O » prenait alors la coloration de puinée, mère, amie, abri, soutien. On comprend pourquoi Mefokou donna esprit pour esprit, cœur pour cœur. Elle lui lança aussi joyeuse.

- Je suis là, mon sel.

- Ça s'est bien passé ta journée ?

- Grâce à Dieu, j'ai eu ma pitance du jour. Ne crache jamais sur le peu que te donne ton dieu, me disait toujours ma mère. Tu as l'air très gai ces derniers temps. Peut-on savoir pourquoi ?

Alors la jeune fille s'ouvrit entièrement. Ce qui s'imposa

à moi, Œil, ce fut son nez qui fumait comme le derrière d'une jument. La femelle s'éveillait en cette jeune fauve. Elle respirait la soif de l'homme. Marta gloussa en la voyant. Elle la détailla et eut en elle-même cette réflexion : 'Etre gaie et rayonnante et ne pas savoir pourquoi !' Elle dévora Shemdjang qui, pendant une fraction de seconde, eut les yeux serrés, si serrés que sa tante crut que ses globes allaient s'éclater. Et les yeux serrés, Shemdjang reçut un défilé d'images. Le visage d'Um Ndjock qui se posait en médaillon au-dessus d'elle. Puis ce fut le bus et son souffle sous sa nuque; le face à face avec les policiers qui menaçaient de basculer la 4 L. Et comme par enchantement, Samalikio de nouveau s'imposa à elle. Ainsi, il était chair et os. Ainsi, il existait. Elle lui gratifia, comme elle le faisait depuis ce jour-là, un beau sourire et dit à elle-même:

- Qu'il est beau et fort !

- Qui ça ma colombe ?

Shemdjang se rendit compte qu'elle s'était trahie et se rebiffa.

- Personne.

- Menteuse va ! Qui est-il? Depuis combien de temps vous connaissez-vous ? Il a de la considération pour toi j'espère ? Il n'est pas comme tous ceux qui ne cherchent qu'à profiter des pauvres filles comme toi ?

Shemdjang fit un demi-tour sur elle-même pour ne pas laisser paraître ses sentiments. Son visage si rayonnant donnait un cinglant 'non' à toutes ces questions. Se retournant de nouveau, elle fixa sa tante avec des yeux rieurs et secoua la tête d'un côté et de l'autre. Marta comprit qu'elle n'en tirerait rien.

- Bon, bon ! Ça ne me coûte rien d'attendre. La poule qui couve n'a qu'une seule issue. Ah, j'oubliais. Demain, nous irons à l'hôpital voir Sita.

A cette annonce, l'ombre de la douleur plana. Les traits

de Shemdjang se crispèrent et les commissures de ses lèvres frémirent. Elle ferma les yeux et des images l'assaillirent : la folle de Jamot dans sa tenue la plus provocante ; un détachement de militaires, son jeune frère déchiqueté par la mitrailleuse ; sa tête dans la gueule d'un cochon etc. Marta vit sa nièce progressivement s'effondrer comme un vieux sac. Elle eut juste le temps de la rattraper.

- Shem aa djang ! Hurla-t-elle de tous ses poumons. Ce n'était pas sa nièce qu'elle appelait. Ce n'était pas un nom qu'elle prononçait. Mefokou traduisait ce qui est derrière un nom. Elle disait ce qui est derrière Shemdjang : « Je suis désormais sans soutien. A qui tendrai-je la main ? N'ai-je pas le derrière nu ? La solitude toute bue ! C'était bien ce que disait le nom : La femme sans derrière ; la femme sans soutien ; la femme esseulée ! »

- Non, tu ne vas pas me faire cela, Shemdjang. Tu ne vas pas me laisser en travers de la route. N'y a-t-il personne ? Dis, personne n'est à portée de la main ? Shemdjang, réponds-moi. L'enfant s'en va; l'enfant s'en est allée et personne pour m'aider.

Elle plongea sa figure dans la généreuse poitrine de sa nièce et fondit en larmes.

Chapitre Treize

Marta était encore prostrée sur Shemdjang quand Ngo Nkedeck fit irruption dans la case. Elle embrassa la scène et, en un clin d'œil, tira Shemdjang des mains de Marta.

- Ah, malheureuse ! Tu veux donc l'étouffer ? Ne vois-tu pas qu'elle est simplement évanouie et qu'elle a besoin d'air pur ? Pousse-toi. Laisse-moi faire. Ne t'en fais pas. Elle n'a rien.

Elle prit le pouls de la jeune fille et reprit, sûre d'elle-même.

- Elle est simplement évanouie. Elle respire. Dieu ! Que s'est-il passé ?

Mefokou n'entendait plus rien. Elle dansait sur ses fesses comme s'il se fut d'une séance de balançoire. Elle avait la tête dans ses deux pommes et ses yeux suintaient de larmes. Que deviendrait-elle sans Shemdjang ? Qu'était-ce que la vie sans ce bout de chair ? Fallait-il que le destin s'acharne toujours sur elle ? Sa lignée était-elle vouée à la destruction? Et pourquoi l'enfant devait-elle la précéder ? Pourquoi devait-elle enterrer tout le monde? Les parents ne doivent pas creuser la tombe de leurs enfants. La nature le refusait. Ce sont les enfants qui enterrent les parents. Mais en cette terre maudite, c'est l'envers qui faisait l'endroit. Elle frappait le sol de colère. Elle frappait le sol à se

rompre le bras.

Ngo Nkedeck porta Shemdjang sur un lit. Petit à petit, elle revint à elle. L'amie demanda une assiette d'eau pendant qu'elle déshabillait Shemdjang. Mais rien ne vint. Elle laissa son amie dans sa douleur. Il fallait sauver l'enfant. Lorsque la fille fut complètement nue, Ngo Nkedeck avisa une grande cicatrice à sa cuisse gauche. Son œil s'y posa, insistant. Le creux dans la cuisse était profond, si profond qu'on pouvait y plonger un doigt. Il avait la rondeur d'une balle. Ngo Nkedeck releva quelque peu la jambe de la fille si bien que la culotte, une manière de filet, protégeait à peine le triangle de la fille évanouie. L'entrejambe s'offrait, luisante. Ngo Nkedeck la fixa, médusée. Elle écarquilla les yeux en même temps que sa bouche s'ouvrait en un oval «o» à la fois de surprise et de désir. Ngo Nkedeck garda les yeux rivés sur la cicatrice. Elle était tétanisée aussi bien par la beauté des cuisses que par la cicatrice. Celle-ci semblait accentuer la beauté de celles-là. Le trou béant traversait la cuisse de Shemdjang de part en part. Ngo Nkedeck amorça un geste comme si elle voulait y loger son doigt.

Elle était encore toute surprise quand la jeune fille reprit conscience. Elle mesura en une fraction de seconde l'ampleur du dégât. Jusqu'alors, il n'y avait que Mefokou et elle qui gardaient le secret de la cuisse trouée. Ce n'était plus le cas à présent. Sa révolte fut fulgurante. Elle repoussa Ngo Nkedeck si violemment que la femme se retrouva sur ses deux fesses, pestant de colère.

- Arrête ton voyeurisme, sale commère.

- Je voulais aider.

- Menteuse. Tu cherchais un sujet de conversation. Va-t-en baver ailleurs. Voyeuse en plus ! Tu m'écœures. Je ne veux plus te voir, je ne veux plus te sentir. Va-t-en, sorcière ! Pute à Blanc !

- Mais... S'hasarda Ngo Nkedeck.

- Va donc t'offrir à ton maudit Français. Cul facile ! Va-t-en,

ordure. J'aime manger local. Voici ce que je fais de ton Blanc. Voici ce que je fais des voyeuses de ton espèce. Dehors, pute à Blanc !

Elle ponctua ses paroles par le geste de malédiction ; monta sur Ngo Nkedeck et lui plaqua son anus au visage. Déchet de la république ! On a beau être maîtresse d'un français, espion, on ne vaut pas un sou.

- Sois maudite à jamais ! Lui lança Shemdjang à la face.

- Je ne venais pas en ennemie. Je voulais aider. Mais enfin, tu perds la tête.

- Il vaut mieux la perdre que de la vendre comme le font les traîtres de ton espèce ! Tu penses qu'avec ton Blanc, tu peux tout t'offrir, hein ? Traîtresse.

- Moi, traîtresse ? Et de quelle cause ?

- Va-t-en, vieille pute. Traîne ta pourriture ailleurs. Va te faire sucer par ton Français de...

- Tu sais bien à qui tu oses t'attaquer, n'est-ce pas ? Qu'es-tu sinon le rejeton d'un maudit maquisard ?

- Pauvre conne. La mémoire te revient. Le Maquis, il n'y en avait que dans les montagnes de l'ouest, hein ? Le maquisard c'est le Bamiléké, hein ?

Insouciante de l'ironie mordante, Ngo Nkedeck attaqua plus haineuse que jamais. Elle Mordit à pleines dents. Elle passa de l'amie à une chienne enragée. Elle ne voyait pas une famille, mais une ethnie. Elle voulait la dépecer en morceaux.

- Maquisards, voilà ce que tu es ; ce que vous êtes, bandes de traînées ! Car en fait peux-tu m'expliquer l'origine de cette béante cicatrice ? N'est-elle pas la marque d'une balle ? Fille de maquisard ! Elle cracha de dégoût. Je dis bien maquisard. C'est vous qui continuez à rendre ce pays ingouvernable. C'est vous qui… Maquisards hier, radicaux aujourd'hui.

- Radicaux ? Pourquoi pas ? J'ai hésité de prendre ma carte jusqu'à présent. J'ai voulu jouer à l'équilibre. J'ai voulu jouer

à l'ange jusqu'à présent. Je me suis refusé de prendre parti. J'ai voulu faire comme tous ceux qu'on a sacrifiés pour ce pays. Avec quels résultats ? La rançon du silence c'est mon père haché en morceaux par tes français de besogneurs. Maquisards ? Radicaux ? Voici que je te maudis. Je vous maudis tous. Dès demain, je prends ma carte du parti radical. Je regagne le rang des enfants de la nation et qu'il pleuve enfin.

- Et puis, quoi encore ? Tu penses qu'en prenant ta carte les choses changeront. Radicaux, j'ai dit...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Shemdjang se redressa comme un fauve. Elle monta vers Ngo Nkedeck comme un ouragan et s'empara de la gorge de la femme. Elle se mit à la serrer de toutes ses forces. Elle voyait désormais en cette femme, l'objet de sa déchéance. Elle avait vu sa vie ruinée pour une cause qui ne profitait qu'aux oiseaux de l'augure de Ngo Nkedeck. Elle avait vu sa famille décimée pour une cause qui ne profitait qu'à... Et voici que les profiteurs venaient jusque sous leur toit pour la narguer. Où était son jeune frère ? Où était son père ? Où étaient ses oncles ? Où était son village ? Des têtes sans corps. Des têtes et encore des têtes. Sacrifice sans sacrifice ! Ce qui était à elle, c'était des têtes immolées pour une indépendance maudite. Et pour la démolir, pour qu'elle devienne une indépendance vraie, il fallait une statue que ces profiteurs se refusaient à dresser. Une statue, une, vraie pour de bon. Cela signifiait ouvrir les fosses communes. Joindre les têtes aux corps. C'était cela l'objet de la Conférence Nationale Souveraine. Une statue en mémoire de tous ceux qui avaient chanté le pays, combattu le colon. Une statue vraie pour déplanter celles qui tout partout en ville étaient suprême anéantissement de la nation, de tous ses fils et filles. Tout partout en ville, il n'y avait que Croix de Lorraine, statue de Jamot, Lycée Leclerc, Fustelle de Coulanges et autre rue De Gaulle. Il n'en était jusqu'à Jean Paul II, une malédiction qui avait précipité la crise sur le pays. L'avenue Jean-Paul II !

Le Mfoundi, notre unique fleuve enterré pour un homme qui est venu se moquer de nous ! Vous avez dit malédiction ? Ouaie, un fleuve enterré en plein jour, au Carrefour de la Poste Centrale. Et voici que cette pute venait dire à haute voix, l'anathème qui couvrait toute une région ; toute une ethnie, toute une nation. Maquisard avait-elle dit ? Shemdjang voulut lui faire ravaler non pas le mot, mais l'anathème qui l'accompagnait.

Ngo Nkedeck poussa des cris de désespoir mais seule une sorte de gargouillement fit émerger Marta de son soliloque. Aussitôt, elle se jeta sur Shemdjang qui secouait l'amie on dirait une feuille morte. Elle put séparer les deux femmes et tenir sa nièce serrée contre son cœur. L'amie se frotta la gorge et se mit péniblement sur ses pieds. Elle chercha à tâtons la porte et promit l'enfer aux deux femmes collées l'une à l'autre.

- Engeance du diable ! Maquisards, radicaux SDF. Vous entendrez parler de moi.

Marta se contenta de montrer la porte du doigt et l'amie disparut. Shemdjang se serra encore plus fort contre sa tante et laissa libre cours à ses larmes. L'épaule de Marta accueillit toute soulagée, la jeune fille éplorée. Elle porta la main à la cicatrice comme pour la protéger, mais le trou béant accueillit son doigt. Celui-ci s'y logea avec toute l'énergie d'une femme qui avait tout perdu mais qui voulait tout refaire. Oui, couler la cicatrice comme le fait le maçon d'un trou. La couler à n'importe quel prix, de n'importe quelle manière. Couler la cicatrice comme le cantonnier le fait des nids des poules. Shemdjang sanglotait.

- Tanti, o tanti !

- Oui, mon sel, mon piment, mon huile.

- La cicatrice ! Les larmes de la honte descendirent de ses joues comme un torrent dévale une colline... Elle a vu... elle l'a vue.

- Qu'importe ? Tu es là. Tout entière pour moi. Ne t'en fais pas.

- Mais lui, que dira-t-il quand il la verra ? Hein, tanti, que dira-t-il ?

Elle était terrée, totalement anéantie.

- Il dira ce que son cœur lui dicte... Et puis, s'il se refuse à dire le langage d'un cœur aimant ; s'il se refuse à voir une belle cuisse, que nous importe ?

- Mais je l'aime, tanti.

- Alors ton amour devra l'aider à voir tes belles cuisses. Ton amour devra l'aider à cicatriser le trou. Il devra l'aider à effacer la cicatrice. Je vous apporterai le mien pour que nos amours fassent disparaître de ta cuisse l'ignoble cicatrice, la rançon du silence, l'expédition punitive. Oui, mon sel, nous sommes femmes à tout faire ; nous sommes femmes pour tout donner. Nous coulerons ces cicatrices qui maintiennent la nation en portions fragiles.

Ah, Dieu ! Moi Œil, je ne pus m'empêcher de sécher une larme. Que fallait-il pour que ce pays, ce don de Dieu soit le paradis qu'il devrait être ? Quelle honte, quelle humiliation plaquée sur nos sangsues pour qu'elles comprennent qu'on aime une nation pour en être un dirigeant, un vrai ?

Chapitre Quatorze



Il est des projets honnis parce que fondés sur du sable mouvant. Moi, Œil, je le savais. Je le voyais venir avec Ngo Nkedeck. Elle avait su jouer sa carte. Le hasard avait fait qu'elle naisse à Ligombi. Elle n'avait pas choisi ce lieu de naissance. Dieu fait selon sa volonté. Ligombi était un petit village non loin de Boumnyebel, le lieu qui avait happé le cordon ombilical du Maquisard Ruben Um Nyobe. Si Ngo Nkedeck n'avait pas choisi le Maquis, celui-ci l'avait choisi. Car Ligombi comme Boumnyebel avait été un Maquis. Ligombi avait eu ses Maquis. On ne choisit pas son lieu de naissance. Ngo Nkedeck, née à Ligombi, était donc maquisard, comme l'était Ngueu'nda et Shemdjang, nés à Fu'nda, village rebelle en pays Bamiléké. Elle était le rejeton de la Pacification comme ils étaient ceux de l'Expédition. La seule différence était que, dans les Hauts plateaux, l'Expédition punitive était en fait un plan secret de génocide.

Mais il faut dire que Ngo Nkedeck n'était pas la victime du déterminisme. Elle avait l'âge de la raison quand Um Nyobe déclara, en plein jour à Ligombi, que la France était la malédiction du Kamerun. Ngo Nkedeck avait alors, comme toute âme à Ligombi, cru Um, le Mpodol. Il ne disait que la vérité. Car à qui appartenait le Kamerun ? Etait-ce acceptable qu'on vous

transforme en esclave sur vos propres terres ? Que n'avait-elle pas vu sous le ciel de Ligombi ? Que de fois avait-elle vu son chef de Canton fouetté par le Commandant ? Que de personnes avait-elle vu traîner, la chaîne au cou, vers les chantiers du chemin de fer et autres plantations du blanc. Ngo Nkedeck avait alors choisi, de tout cœur, d'être maquisard. Elle faisait partie alors de cette jeunesse qui transportait le courrier de maquis en maquis. Elle avait alors vu de ses yeux, vu le grand camarade Um, Yebga Leba et bien d'autres maquisards qui avaient donné de la sueur froide aux français.

Bien sûr, quand on va en guerre, il faut s'attendre à la défaite ou à une illusoire victoire. On dit comme cela, et Ngo Nkedeck n'est sûre de rien, on dit comme cela que Mbobock, le bras droit d'Um Nyobe avait trahi. Oui, policier de profession, Mbobock avait choisi le maquis avec pour intention de livrer le Mpodol. N'était-il pas agent français ? Alors, Mbobock avait fait son travail. Il avait livré le Mpodol et les français l'avaient alors zigouillé, un matin de 1958. Mbobock avait livré le Mpodol pour une place à l'Assemblée. Il y est mort d'ailleurs sans aveu. Aujourd'hui, on lui demandait à elle, Ngo Nkedeck, d'être pure. Mais qui le pouvait. Etre en guerre, c'est se mettre en situation. C'est accepter l'éventualité d'ajuster son arme comme sa position. Et Ngo Nkedeck l'avait fait en toute conscience. Ne voilà t-il pas que ces maquisards Bamilékés, ces inconditionnels radicaux, lui torturaient la conscience. Etre en guerre, c'est être en situation, c'est savoir réajuster son arme. Et elle l'avait fait comme Mbobock. Elle avait su changer de camp. Comme beaucoup, elle l'avait fait pour avoir sa part du gâteau national.

Mais toute inconstance a son prix. Elle exige la contrepartie. Ngo Nkedeck avait toujours su par où soufflait le vent. Elle l'avait su dès les premières années du maquis. Le Kaakunde, la lutte pour la liberté, n'avait de sens que si Um prenait la tête du

pays. Le Kaakunde, la marée ensanglantée des misères coloniales n'avait de sens que s'il vous conduisait à la table de la nation. Le Kaakunde n'avait de sens que s'il vous apportait votre part de gâteau national. Et si le contraire se présentait, alors il valait mieux tout oublier. Le sang versé, les corps mutilés. Oublier tous les sacrifices, et ne penser qu'à soi et à soi-même, comme l'avait si bien fait Mbobock.

Oui, que lui importait qu'on la traitât de hikonkon, de vendeuse de la nation ? N'avait-elle pas assez payé? Etait-elle au-dessus de Mbobock ? N'avait-il pas été traité de tous les noms d'oiseau ? Et puis, de quel droit les autres pouvaient égoïstement jouir des fruits de Kaakunde ? Biwondo avait-il vu la misère des maquis ? Savait-il ce que c'est que l'humiliation coloniale ? Qu'avait-il donné, sacrifié pour être à la tête de la nation ? Fils de catéchiste, serveur de pain et de vain à l'église, qu'avait-il su des misères du peuple ? De quel droit les autres étaient seuls à jouir des fruits de Kaakunde ?

N'avait-elle pas porté dans sa chair cette folie qu'Um et les autres avaient introduite dans la Sanaga Maritime ? N'avait-elle pas reçu, plaqué au corps, l'injure des frères du Nord ? « Indépendance bibabo, Um Nyobe beshege » ? Car telle était l'injure qu'elle avait portée jusqu'à la fatale trahison ; jusqu'à ce que la mort mette fin au rêve. N'avait-elle pas payé de sa chair ? Et voici que cette moins que rien de 'Grafi' lui crachait au visage. Elle avait espéré en faire quelque chose.

Moi, Œil, j'écoutai les pulsions du cœur de Ngo Nkedeck. Elle refoulait dans les profondeurs de sa pensée les effluves de la vérité qui, tel un plan d'igname surgissant d'un sol fertile, fendait le billon pour tutoyer la vie. Elle avait la couleur de toutes ces horreurs tapies au cœur de ceux qui prirent part au Kaakunde. Elle avait la couleur de tous les faits que chacun essayait de couvrir comme un fou fait de sa nudité. Elle avait, mais que n'avait-elle pas, la vérité ? Ngo Nkedeck montait et

descendait dans son salon comme un serpent attaqué en plein midi.

- Ouiyèjob ! La moins que rien qui ose cracher sur le plat que je lui tends. Ah, la traîtresse. J'ai pensé que nous pouvions faire route ensemble. J'ai pensé que nous pouvions effacer l'injustice à notre manière.

Elle s'empara du téléphone et composa un numéro. A peine avait-on décroché qu'elle se mit à jacter de toutes ses forces. Elle ponctuait son discours de coup de poing sur la table. Elle s'arrachait les cheveux. Elle se battait avec le vide. Elle écumait de rage. Sa fille fit irruption dans le living. A dix-neuf aus, Ngo Um avait l'air d'une vieille fille de trente ans, tant elle était bouffie. Lasse de parler à sa mère dont la colère augmentait à mesure qu'elle persistait à convaincre son interlocuteur, Ngo Um s'affala dans un fauteuil. Jambes écartées, le robe relevée jusqu'à la mi-cuisse, Ngo Um semblait si loin de la plupart de jeunes filles élevées selon les usages de nos terroirs. Poupée des films pornographiques et autres romans-photos, Ngo Um participait de cette race que la sous-culture occidentale avait réussi à fabriquer dans la plupart des anciennes colonies françaises. Elle était grossièrement fardée, Brigitte Bardot des tropiques. Tout aussi grossière, la voix qui se dégagea du fond de sa bouche abîmée par du chocolat, des bonbons et autres friandises que seuls les enfants des familles arrivées pouvaient s'offrir.

- Mman, je ne bouge pas sans les sous que je demande.

Ngo Nkedeck couvrit le téléphone et s'adressa à sa fille le ton un rien haut. Elle était verte de colère.

- Tu ne peux pas apprendre à être patiente ?

- Nnon et non. Patric m'attend.

- Pa quoi ? Je t'ai di...

- Tu n m'as rien dis. J'suis libre de voir qui J'veux. J'veux pas ton mec de Bam. J'veux Patric. I'm'veux, voilà. Et puis, tu'm

donnes les sous ou J...

- Bien, va voir ce qu'il y a dans mon sac à main. Quant à Pa machin, nous en reparlerons ce soir.

- Nous n'parlerons de rien. Faut que ce soit clair. J'aime Patric un point un trait. Je veux pas de commerçant. J'veux un gars cool. J'aime pas le vieux Bam que tu me proposes. I est pas mon genre. Patric est cool.

Ngo Nkedeck la renvoya du revers de la main et revint à son interlocuteur.

- Camarade, t'ai-je jamais fourni un faux renseignement depuis que nous sommes ensemble ? La nation a besoin de paix pour être consolidée. Nous ne devons pas avoir de scrupule pour ceux dont la raison d'être est de saper les fondements de la nation. Um et beaucoup de ses compagnons sont morts, mais ils ont laissé plein d'illuminés. Et celui dont je parle est de l'espèce la plus dangereuse. Il s'agit d'un de ces bandits de grands chemins qui pillent, violent et brûlent l'Ouest du pays. Ils regagnent la capitale le jour pour jouir tranquillement du fruit de leur rapine. Son nom c'est Ngueu'nda, un maquisard qui se cache sous la peau d'un mécanicien. Un radical du SDF. Il doit être au frais, surtout en ce moment où nous nous préparons à réélire notre père de la nation. J'ai traversé la ligne pour aider la nation. J'ai renoncé à mon intégrité pour la nation. Sais-tu ce que cela coûte que de devenir un hikokon ? Je le suis depuis que je suis dans vos rangs. Alors, que quelque part respire une lèpre telle que Ngueu'nda m'enlève le sommeil. Le radicalisme met l'Ouest et la République en sang et feu. La République doit faire son travail. Elle doit extraire le caillou. En attendant, je fais le mien. Au revoir, camarade et bon boulot.

Ainsi se forgeait la nation ogre. Ngueu'nda était ainsi inscrit sur la liste. Son exécution était une question de temps. Tôt ou tard, les services spéciaux lui mettraient la main dessus. Tôt ou tard il connaîtra le silence comme bien d'autres qui avaient osé

lever la tête dans cette chienne de République. Ainsi fonctionnait la nation ogre. Combien avait-elle mangé de ses fils et filles ? Saura-t-on jamais la taille du charnier de cette bâtarde née des baïonnettes des repris de justices et autres casseurs d'Algérie et d'Indochine ? Notre bâtarde avait les allures d'une constitution dictée par un militaire à un coq en robe noire. Notre nation, notre bâtarde de nation...Moi, Œil, je ne cesse de me poser des questions depuis que j'avais pris vocation de voir et de dire.

Chapitre Quinze

Marta et Shemdjang s'arrêtèrent devant l'énorme portail de Jamot. Tout était vétuste. Les bâtiments dataient de l'époque coloniale. Le soleil de l'Indépendance, aurait écrit Kourouma, n'avait brillé que pour quelques-uns, sur quelques espaces. Il avait implanté l'envie et l'orgueil dans les cœurs. Ainsi en allait-il des structures sanitaires qui étaient aussi enviées que la marée des culs-terreux qui peuplaient la République. Mais tout cela n'était que futilité, vanité des vanités. Ainsi courait la sagesse de la gent des Dieunedort. Celui-ci faisait partie des nombreux fous de la capitale. Il s'était construit un jardin en face de Jamot. Dieunedort prenait un soin méticuleux à garder son jardin fleuri, bien tracé et très propre. Le jardin de Dieunedort contrastait avec Jamot qui offrait le visage tordu de la nation grippée. Dieunedort prenait sa revanche contre les fonctionnaires de la TV nationale, véritable bijou que les Belges avaient érigé en face de Jamot. La TV nationale ! Cette TV était la voix du président et de son parti. C'était son savon 'Qui lave'. Cette TV était du venez voir dans la République. Mais Dieunedort s'en fichait comme de sa culotte. Dieunedort voulait que les locataires de la TV fussent au courant de ce que lui savait ; de ce que lui voyait comme l'œil d'Abel verrait Caïn. En permanence ! Oui, Dieunedort

était de ceux qui se fichaient de ces messieurs qui en Pajero, qui en Mercedes, qui en Jaguar bourraient les crânes tous les jours. Dieunedort ne dormait jamais quand il était question de la République, ce mot qu'il murmurait entre deux jets de mucus au passage des gros cylindrés des locataires de la TV nationale. Ils étaient à l'image du 'Katchika' qui avait les clefs d'Etoudi.

Ouaie ! Murmura Dieunedort. Comment peut-on oser dire qu'on vous a fait du bien quand on a donné la clef de votre grenier à un brigand ? Il n'y a que des gardiens de bœufs comme celui planté à Dakar, qui peut vous faire gober pareille fable.

Sans interrompre son jardinage, Dieunedort admira la scène qui se passait de l'autre côté de la route. Cela faisait une demi-heure que deux femmes subissaient les humeurs du gardien de Jamot. Dieunedort enregistra la scène, un sourire narquois aux lèvres.

Ah le maudit du cimetière musulman de Dakar ! Il avait joliment prostitué la République. Et avec cela, on vous demande de verser des larmes pour lui. On crie à longueur d'années de lui donner une tombe, alors qu'il en avait refusé à bon nombre. Des corps sans têtes. Des corps sans sépultures jonchent son parcours de 1958 à 1982. Moi, Dieunedort, je dis que nous ferions mieux de sortir son cadavre, de le placer sur la place publique et de...

Le gardien du portail ignorait superbement Marta et Shemdjang. Tout fonctionnait ici à l'envers. Le portail, largement ouvert, était infranchissable. Les deux femmes ne pouvaient au grand jamais le traverser. Ce portail grand ouvert était pourtant hermétiquement verrouillé. Les femmes n'osaient pas le franchir. Elles ne pouvaient pas le franchir. Marta et Shemdjang se devaient de l'ouvrir si elles voulaient accéder à l'intérieur de Jamot. Ouvrir un portail ouvert, il fallait être de ce pays pour comprendre. Marta quant à elle

comprenait et s'était préparée en conséquence. Elle avança une main timide. Le regard du gardien fut si brûlant que la main de la femme se mit à trembler comme une feuille en plein vent.

- Bonjour, patron !

On était chef, patron où la République vous plaçait. On commandait une fois que la République vous cooptait. En veste de Mokolo ou en trois pièces Pierre Cardin, on commandait quand on tombait sur la République.

- Et alors ! Attaqua l'homme agressif. On mange ton bonjour ?

- Je veux voir ma sœur.

- Et tu penses que tu es la première personne à venir voir sa sœur ?

- Dieu, se mit à se lamenter Marta.

Le gardien la fusilla de plus belle.

- Dieu, Dieu... Il est là haut et s'occupe de ses affaires. Qui dans la République est aussi consciencieux que moi, assis ici, 24 heures sur 24 ? Et tu oses appeler Dieu ! Qu'il descende t'ouvrir le portail !

- Patron, ne te fâche pas. Tu connais les difficultés de la vie... La famille à élever...

- Qui n'a pas de bouches à nourrir dans cette misère de République ? La vie est difficile pour tous, sauf pour Toudou, ramassée dans la boue mais qui roule sur l'or. Ouaie ! Seigneur, Dieu ! As-tu seulement vu ses perruques qui s'allongent jusqu'à Ebolva ? As-tu vu ses chaussures...

Il cracha de dégoût et continua plus hargneux. Il était vert de colère. Ses lèvres tremblaient. Ses tempes battaient comme il se fut des soufflets d'une forge. Il leva les yeux vers Dieu et l'apostropha...

- Qu'est-ce que tu peux être injuste, perché là-haut dans ta demeure ! Cette chienne de vie est comme de la loterie qui

ne profite qu'aux âmes bien nées. Voilà la Toudou qui joue les généreuses aujourd'hui. Elle sème au vent. Des enfants éprouvettes à l'hôpital Général ; et depuis quelques semaines des maisons à la Cité verte ! Dieu, Dieu ! Qu'il descende t'ouvrir ce portail !

Il finit son apostrophe en fusillant la femme du regard. Il le finit en fixant Dieunedort, celui qui pouvait l'entendre. Il fixa un regard complice sur le fou, comme pour lui dire : toi seul me comprends. Dieu était trop occupé là-haut lança le gardien au visage de Marta, la bouche tordue par le dégoût. Il était vert de colère. Il se dit qu'il était proprement inouï que cette femme ne comprît pas la règle de jeu dans la République. Comme le chantait Lapiro, la chèvre broute là où elle est attachée. Et le Katchika d'Etoudi avait mille fois envoyé le message à sa tribu de bouffeurs. L'homme envoya un regard torve vers la femme qui baissa les yeux comme un chien battu. Il n'y a que des toqués comme cette femme pour ne pas comprendre le langage du père de la nation. Il reprit ses invectives de plus belle, mais cette fois-ci contre la nation...

Ah, le brouteur de fils de catéchiste ! Le voilà qui fabrique des enfants à 70 ans. Il se fait des héritiers à 70 ans. Que les rêveurs rêvent, et les philosophes philosophent ! Lui, Biwondo broute, rumine, broute, rumine depuis que le gardien de bœufs l'avait placé à la tête du pays. Vous n'aviez qu'à entendre parler des chiffres à lui collés. Et les châteaux oo ? Mansion à la rue de ceci à Paris ooo, somptueux palais à Baden Baden ooo, fréquents courts et longs séjours en Suisse ooo. Terrain de golf à neuf trous ooo, aéroport en pleine forêt ooo. Il broute, il broute, il broute notre papa national ! Si cela vous dérange, eh bien prenez la corde !

Et c'était vrai tout cela. Si vrai que moi, Œil, je me rappelle le qualificatif à notre Suisse national collé par le *Canard* parisien : 'Enzyme glouton !' Ouaie, vous avez dit malédiction ? Un fils de

catéchiste milliardaire du jour au lendemain, on ne voyait cela que dans nos tropiques.

Le gardien brûla Marta Mefokou d'un de ces regards que seuls l'envie et le désespoir pouvaient faire naître dans les cœurs. Et c'était cela la République, une marée d'envies et de colères. Il n'y avait que des toqués comme cette femme pour jouer aux saints. La poitrine du gardien montait et descendait telle une marmite chauffée à block.

- Je comprends... Voici pour votre bière.

- Mais qu'est-ce donc que tu peux comprendre ? Hein ? Qu'y a-t-il à comprendre à ce boulot de chien que je fais depuis des années ?

Mefokou fit briller la pièce et le ton baissa. A la vue d'une pièce, le gardien envoya tour à tour aux deux femmes un doux regard. Plus il les regardait, plus le regard prenait d'en train et allait en profondeur. Il n'y a aucun doute qu'à ce rythme-là, il demanderait plus que la pièce. Mefokou tournoya la pièce dans sa main comme s'il se fut d'un morceau de viande à un chien. La pièce avait un diamètre raisonnable. Ce qui augurait une coquette somme. Quand il devint clair que la pièce avait la taille de 500 CFA, un sourire accompagna le doux regard. Car l'homme se savait maître d'une tranche de Beauregard qu'il ferait descendre avec une bouteille de Jova-Javo. Alors pensa-t-il heureux en une fraction de seconde : «La République n'est pas si mal en point. Ils peuvent s'envoyer du caviar et autre champagne à Etoudi, nous, nous avons notre revanche. Qui se débrouille à avoir 500 CFA en fin de journée assure sa tranche de Beauregard, du bon porc accompagné d'un morceau de plantin. Et lorsqu'on lave le tout avec une bouteille de Jovajo, la rue respire plus de joie qu'Etoudi. Oui, je me taperai ma bière après mon Beauregard. Et il en resterait encore pour Mbezele, ma femme chérie. Et puis, il est encore 10 heures du matin. La moisson s'annonce bonne. Pour sûr que la fortune me sourira

à tel point que je fermerai la bouche de Monema en rentrant. Elle ne cesse de ronchonner depuis que tout était dévalué. Je lui balancerai un 100 CFA ce soir, comme un vrai homme, quoi !» Hypocrite, l'homme philosopha, noircissant à souhait notre Suisse national.

- Il faut bien baisser la chaleur, ma sœur ! Ils ne font que cela à Etoudi, avec l'argent du pays. Boire, manger, et... Faire des enfants à 70 ans !

Le gardien tâta le devant de son pantalon comme pour signifier qu'il pouvait faire mieux que notre Suisse National. Il avait encore la force d'en faire baver à toutes, même aux plus jeunes que la Maman nationale sacrée par la providence et qui se croyait maintenant tout permis. Hé, oui, tout ! Elle partage déjà des enfants éprouvette. Ouaie ! Quel sadisme ! Depuis que cette Toudou est à Etoudi, elle fait garder des enfants dans des tubes. Elle en fait distribuer à qui le veut bien. Pourquoi fait-elle cela ? Que veut-elle prouver ? Tient-elle tant à effacer Irène de toutes les mémoires ? Pauvre 'ventre plat' ! Jusque dans le tombeau, Irène continue à payer. Vous avez dit malchance ! Nous n'arrivons pas à nourrir ceux que nous faisons, à présent on nous en impose qui sortent des tubes. Et avec cela, ils nous demandent de vivre à la sueur de notre front. Vous avez dit cynisme ?

Moi, Œil, je vous dis que ce pays nôtre est au bord de l'explosion. C'est un volcan en ébullition et il n'y que des cyniques pour ne pas voir. Shemdjang qui avait gardé le silence jusqu'alors éclata, oui elle éclata comme l'harmattan en pleine saison sèche. Moi, Œil, je le voyais venir. Forcément !

Chapitre Seize

- Tous des sangsues !

Le gardien fit la sourde oreille. Il prit son temps pour faire disparaître la pièce. Il fallait la ranger en un lieu sûr. Shemdjang de nouveau attaque.

- Vieux ou jeunes, ils sont tous des sangsues. Ce qui me chiffonne c'est qu'on trouve toujours un proverbe pour justifier le vol. Car, faut-il voler sous prétexte que le voleur nous incite à faire autant ?

Shemdjang lança au visage du gardien. Elle avait la commissure des lèvres tordues par le dégoût. Le gardien la détailla et du tic au tac philosopha sans colère.

- Qui joue donc au saint quand la République valse du diable ? Je rappelle que c'est notre 'Katchika' national qui vit au rythme de « La chèvre broute là où elle est attachée ». C'est Lapiro qui a su le dire dans sa chanson. Ne me pointe pas du doigt. Je n'ai rien inventé. Je ne ramasse que des miettes avec honnêteté. Le soleil me brûle pour ces miettes. Oui, je travaille tandis que lui, le vacancier, quand travaille-t-il donc ? Et ne dites pas que c'est moi seul qui parle. Nos braves chanteurs le disent de plus en plus. Longe Longe nous pleure tous les jours. 'Ils ont tout vendu aux Français' pleurent nos chanteurs. Croyez-vous

que cela fait ciller notre père de la nation ? Il broute, rumine, broute, rumine et fait des enfants à 70 ans. Que Ceux qui ont la bouche bavardent ! La sienne fait le bon travail. Son bas-ventre aussi. Junior et Brenda, des comptes fournis en Suisse. Allez donc chanter ailleurs. Merci pour ma bière. Je ne l'ai pas volée.

Il cracha de dégoût. Et soudain, comme si cela ne suffisait pas, il choléra de bon. Ses narines fumaient comme le derrière d'un cheval. Sa poitrine montait et descendait. Tout de colère, il lança à l'adresse des femmes.

- Malchance ! Va donc voir d'où viennent les sommes qu'un fils de catéchiste enterre dans des trous de golf, des cliniques à Baden Baden, des courts et longs séjours en Suisse, et que sais-je encore ? Des liasses de billets, qu'une ancienne prostituée distribue à tout venant. Maintenant ce sont des maisons qu'elle balance à ceux qui ont gagné sa loterie. Dieu de mes pères, je ne la jouerai jamais ! Pourquoi ne reconnais-tu pas que je brûle mes fesses ici toutes les semaines pour rien ? Pourquoi est-ce toujours les gens de notre espèce qui rendent compte de tous leurs faits et gestes ? Ils se paient du bon temps, toutes sortes de voyage à longueur de l'année tandis que moi... Va donc dire que je fais payer mes services. Malchance ! J'ai comme envie de vous demander de...

Le ton fit redresser Dieunedort qui sortit de son château et s'approcha du groupe. Son pendant balaya l'air comme un roseau en plein vent. Les femmes détournèrent les yeux et le gardien sourit. C'était cela la République. Des fous tout partout ; les bas instincts maître de tous ; la générosité au bout des butins amassés sur le cadavre de la nation !

- Non, patron ! Ce n'est qu'une enfant.

- Une femme ! Oui, une femme qui dans mon village aurait déjà fait 10 enfants. Pourquoi la gardes-tu donc sous ton toit, hein ? Pour qu'elle nargue des citoyens honnêtes comme moi ? Passez avec votre malchance !

Dieunedort s'infiltra à l'intérieur de Jamot par le trou qu'il s'était fabriqué. Il lui porterait un bout de pain qu'il s'était offert avec la pièce à lui laissée par un touriste. Il s'en servirait pour acheter un bout de pain pour lui-même et Nguepon, sa bien-aimée. Il n'avait pu se faire qu'une pièce. Celle-ci ne lui permettra pas d'ajouter au pain, un plat de haricot mais qu'importe. Il porterait son bout de pain à Nguepon, sa bien-aimée. Il y avait des Toudou et Suisse, comme il y avait des Nguepon et Dieunedort. Lui avait le devoir, comme tout homme, de pourvoir aux nécessités de celle pour qui battait son cœur. Il offrirait tout… mais que n'offrirait-il pas pour la voir hors de là. Il n'y avait pas que des Toudou à être heureuses et généreuses.

Chapitre Dix-Sept

Marta et Shemdjang s'enfoncèrent dans l'enceinte de Jamot. Ici aussi tout respirait la déliquescence. Au milieu de la cour, une statue du Blanc, massif. La tête et le cou ne faisaient qu'un. Son tronc était énorme, massif. Le tronc du guérisseur du sommeil était couvert d'images de noirs, squelettes vomissant, déféquant, toussant. Ils se mourraient ou étaient déjà morts. Ils couvraient tout le tronc de Jamot et faisaient disparaître son beau costume de la colonie. On disait comme cela pour se venger, que Jamot n'était, tout compte fait qu'une espèce de vampire. On jasait, et ça ne pouvait qu'être cela, on jasait que Jamot avait sucé les Noirs pour asseoir son confort physique, moral et spirituel. Shemdjang jeta un coup d'œil moqueur à la statue. Ah ces cadavres français qui peuplaient nos rues, nos mémoires ! Il n'y avait de place que pour eux. Partout en ville, le maire avait laissé pousser ces vestiges de la malédiction qui pesait sur nous. Ici, Jamot, là-bas la Croix de Lorraine, plus loin le Général Leclerc. Il ne manquait que Mitterand, Giscard et autres Le pen, Pasqua, mais en étions-nous délivrés ? Il suffisait d'ouvrir les registres d'état civil pour s'en rendre compte. Abate De Gaulle par-ci, Moussa Carrington par-là, plus loin Dassi Falone.

Shemdjang se rappela une scène à laquelle elle avait assisté.

Elle s'était retrouvée à la mairie avec une fille-mère. Celle-ci voulait établir l'acte de naissance de son bâtard de fils. Car il faut dire que depuis la condamnation à mort de l'Haussa par son Biwondo de fils, il ne naissait plus que des bâtards dans la République. On jasait que c'était à cause de notre enzyme glouton national qui avait tué son père à peine à Etoudi. On disait qu'en prenant Toudou et sa horde de bâtards à Etoudi, il indiquait pour ainsi dire, la voie à suivre. Dieu, et que de bâtards ! On jasait, et ce n'était que ragots, on jasait qu'elle en avait eu 7 avant d'entrer à Etoudi. On disait aussi qu'avec Toudou, c'était l'officialisation de la pratique. La république des bâtards vous avez dit ? On disait que sa première dame lui avait permis quatre bâtards. Elle s'était achetée l'utérus de ses cousines pour satisfaire son homme et la tribu. On disait, mais que ne disait-on pas dans cette République bâtarde ? Car en fait à quoi s'attend-on lorsque les fils tuent les pères ? On jasait, que ne jasait-on pas ? La fille-mère était donc là avec son bâtard de fils et un bout de papier. On y avait inscrit Falone, nom de la fille du richissime américain Carrington dans *Dynasty.*

- Quel nom donnes-tu à cette Camerounaise ?

La mère écarquilla les yeux. Pour sûr qu'elle ne pigeait aucun mot de ce que disait l'officier. Depuis qu'Enzyme glouton avait pris son fauteuil, il n'y avait plus d'école. L'officier hasarda une phrase en Ewondo, langue nationale dans la Capitale. Alors la fille-mère lui tendit un bout de papier tout en scandant

- « Falone, Falone.» En lisant et en entendant ces consonances trop américaines à son goût, l'officier éclata d'une grosse colère

- Comment ça ? Tu oses donner à nos citoyens des noms américains ? Malédiction! Mais ce sont ces Yankees qui voulaient renverser le père de la nation en 1992 ! Tu es patriote et loyale. Alors change-moi ce nom. Il est porte malheur.

La fille se contenta de dire et à haute voix.

- Falone, mone wam ane Falone !

- Non et non ! Tu ne peux pas faire ça. Tu ne dois pas trahir le père de la nation. Tu ne dois pas supporter les Yankees en donnant ce nom à ce 'fer de la nation'

- Mone wam ane Falone

- Non et non ! Tu ne vendras pas la nation aux Yankees. Jamais ! Ouaie, comment n'ouvres-tu pas les yeux pour voir au tour de toi. Notre Guide éclairé a botté le cul des Yankees alors faisons comme lui.

- Mone wam ane Falone

- Non et non, je lui donne Vartan, comme Sylvie Vartan. Je veux que cette belle fille devienne comme Sylvie, celle qui a auréolé le ciel de notre amie, la France. Oui, je lui donne Sylvie comme cela elle deviendra une star demain et défendra nos couleurs nationales ! Oui, elle s'en ira en France pour nous représenter non pas comme ces radicaux de l'opposition qui choisissent aujourd'hui le pays de l'Oncle Sam. Ils veulent que nous tournions le dos à la France, notre allié naturel. Moi je dis non ! On doit être fidèle en amitié. Alors, je lui donne Vartan pour sceller notre amitié.

- Non, mais ! Ca ne va pas ? Cria Shemdjang. Elle veut Falone et non Vartan. Et puis quel crime commet-elle ? Chantou n'a-t-elle pas dit à la TV que sa fille s'appelait Brenda ? Et Junior alors, n'est-ce pas Yankee de bout en bout ? D'où a-t-elle tiré ce prénom très américain ? Le père de la nation comme vous le dites nomme aussi Yankee !

- Je n'ai rien entendu. Non ! Je n'ai rien entendu ; car cela sent de la subversion ici. Cela pue l'opposition radicale.

- Et puis quoi encore. Cette jeune dame veut Falone et non...

- Garde ! Va-t-on me laisser travailler ?

Le policier n'attendait que ce signe. Il conduisit Shemdjang aussitôt hors du bâtiment. Elle était la fausse note à éliminer. Le Mbere s'exécuta illico car c'est ainsi qu'on traitait les fausses

notes dans cette bâtarde République. La fille-mère avala Vartan, cette fois-ci colorée par Sylvie.

- Sylvie Vartan Mbeuzeuleu ! Voilà un vrai nom, un nom bien de chez nous et qui convient parfaitement à ce fer de lance du Renouveau, le ciment de la philosophie de notre père de la nation. Es-tu contente ?

- Elan ! Mone wan ane Falone !

L'homme se gratta le lobe de l'oreille comme piqué par un moustique. Il garda le silence pendant un instant, puis lentement, leva les yeux vers la jeune femme et planta un regard teinté de colère masculine dans ses yeux. La femme soutint le regard un sourire moqueur aux lèvres.

- Bien ! Comme tu sembles rongée par le radicalisme, je te donne rendez-vous dans un an. Tu reviendras pour chercher le nom du prochain, alors, je lui donnerai Chirac Monayong. Sois témoin, Je dresse déjà l'acte. Je dis bien Chirac Monayong. Et si tu ouvres encore ton sale trou, j'y ajoute Jacques. Allez, disparaît, et à l'année prochaine.

- Elan lewazout !

L'homme sauta de sa chaise comme piqué aux fesses. Il pointa un énorme doigt comme un boulet de canon sur la jeune femme.

- Tu oses vomir les ordures sur les parties intimes de ma mère ? Si ce mur ne nous séparait pas, je t'aurai tenu le langage qu'un Boulou tient à une écervelée comme toi. Voilà pour ton obstination : ton nouveau sera Jacques Chirac Monayong. Et si une ordure sort encore de ton sale trou, je te fais coffrer, pour en être moi-même le père. Car je suis un homme, moi. Je ne fais que des garçons. Et puis ici, il ne nous manque pas de place. Notre prison ici à la mairie est plus dorée que Nkondengui. A tous ceux qui croient que je blague, voici l'acte dressé bien avant l'arrivée de l'enfant. Il le promena devant les visages ahuris. Il était la loi. Il était la force. On était, en république, pour ou contre le président.

Comme les monuments dans la ville, le registre d'état civil fut pour la enième fois noirci en l'honneur des français. Vous avez dit malédiction ?

Shemdjang racla sa gorge et envoya un jet de mucus au pied de Jamot, seul monument entretenu dans cet hôpital vétuste. Partout, elle était présente, envahissante, cette France mille fois assassinée en cette terre maudite ! Les Um, Ouandie et consort avaient versé leur sang pour qu'on célèbre leurs assassins. Par la main du maire la France des libertés était encore là qui narguait la misère tropicale. Et comme pour mieux signifier notre inexistence, le maire donnait à nos rues des noms d'arbres. Ainsi, couraient dans la banlieue de Biyem-Assi la Rue d'Acajou, la Rue d'Ananas, la Rue d'Arachide. Et quand l'imagination se pointait à notre patriote de maire, il nous balançait des chiffres. Ainsi couraient la Rue 12333, la Rue 4332, la Rue 3333. Vous avez dit malédiction !

Les deux femmes tournèrent le talon à Jamot et avancèrent au milieu des détritus. Ils étaient tout partout. Ils narguaient le Ciel qui nous avait définitivement tourné le dos. Elles pénétrèrent dans un grand bâtiment toute décrépitude. Après un temps qui parut interminable, une secrétaire les introduisit dans le bureau du médecin psychiatre. La salle était vaste et meublée dernier cri. La climatisation tournait à fond car il sentait une fraîcheur qu'on ne trouvait qu'en pleine forêt. Les meubles luisaient comme de l'acajou poncé pendant des ans. Les deux femmes semblèrent complètement dépaysées. De temps en temps des hurlements venaient interrompre la quiétude qui régnait dans cet univers clos. Tout le monde était toqué ici ; à commencer par les médecins.

Le psychiatre lança un regard plein de froideur à Marta puis ses yeux se posèrent sur Shemdjang. Sentant la chaleur brûlante de ce regard, la jeune fille baissa la tête et se tordit les doigts à les rompre. Le médecin psychiatre se rendit compte du gêne

de la fille et un sourire cruel plia les commissures de ses lèvres. Il accentua le geste et ses lèvres laissèrent voir une rangée de dents carnacières. Il devait aimer croquer la vie, notre médecin. Il sourit et ses dents parurent plus carnassières qu'avant. Ses narines se mirent à fumer comme celles d'un cheval qui flaire une jument en chaleur. Ses yeux tels de puissants projecteurs fouillèrent Shemdjang de fond en comble. Il était maître d'un jeu cruel. Il savait qu'il contrôlait la jeune fille. Il pouvait en faire ce qu'il voulait. Il pouvait jouer à n'en pas finir. Soudain, comme une bête repue qui repousse le reste de sa proie, il déclencha une sonnerie. Aussitôt une vieille naine apparut, perchée sur de grosses chausses qui augmentaient sa taille.

- Le docteur m'a appelée ?

- Conduit madame auprès de sa sœur.

- Si madame veut bien me suivre.

Marta s'engagea sur le pas de la porte mais soudain Shemdjang paniqua et se mit à sortir à reculons.

- Mais que fais-tu donc ? Viens, nous allons voir ma sœur.

Shemdjang secoua la tête de refus. Elle était crispée. Sa lèvre inférieure se mit à trembler. Marta revint sur ses pas et prit la main de Shemdjang d'autorité. Celle-ci la retira si brusquement que Marta trébucha. Elle se retint et voulut de nouveau se saisir de Shemdjang. Presque aussitôt un cri inhumain s'échappa de la jeune fille et elle s'effondra. Le docteur courut à elle tout en indiquant à la nurse de conduire Marta hors de la salle. La naine s'exécuta aussitôt.

- Allons, madame ! Ne vous inquiétez pas. Le docteur s'occupera de votre nièce.

- Ma nièce...oui ma nièce. Nous sommes ici pour sa mère.

Elle ne peut pas vous accompagner dans cet état.

- Ce sont les caprices d'un enfant. Elle m'accompagnera. Shemdjang, viens avec moi. Viens mon sel. Allons voir ma sœur. Elle nous attend. Elle a besoin de nous. Une seule fois, rien

qu'une seule fois l'an. Viens !

- Nooonn, hurla Shemdjang. Je ne veux pas, je ne peux pas.

Elle pleurait à chaudes larmes. Elle sortit comme un coup de vent tandis que Marta suivait l'infirmière naine le cœur serré. Sa douleur était si intense qu'elle perdit soudain la parole. Ou si Marta parlait, elle parlait dans son cœur. Elle chantait dans son cœur. Elle se retourna et aperçut la silhouette de Shemdjang qui traversait le portail. C'était cela sa part de 'lapa', sa part de l'Indépendance. Une corbeille de douleurs. Elle suivit l'infirmière naine, un fleuve de larmes aux yeux. Les deux femmes traversèrent la cour et se dirigèrent vers la cellule de Nguepon.

Chapitre Dix-Huit

L'état de Nguepon chaque jour se détériorait. A présent, elle ne supportait aucune étoffe sur elle. Elle était aussi nue qu'un ver de terre. Prostrée dans un coin en position de fétus, elle ne fit pas attention aux bruits ni aux appels de l'infirmière. Comme pour narguer un œil imaginaire collé au trou de la porte de sa cellule, Nguepon avait démesurément ouvert les jambes et s'offrait une séance de voyeurisme à couper le souffle. C'est dans cette posture que Marta et l'infirmière la trouvèrent. L'infirmière mit la clef au cadenas et la tourna le cœur en chamaille. Elle pénétra dans la cellule d'un pas hésitant tandis que Marta, elle, resta au seuil, minée par la douleur. Lorsque la porte s'ouvrit et que Marta découvrit sa sœur, une loque dans ce trou de rat dont le médecin semblait si fier, ses jambes l'abandonnèrent. Elle s'écroula comme un vieux sac.

Ce n'était pas les larmes qui suintaient le long de ses joues mais un fleuve de dépit. La cellule devint une cour de deuil. Mefokou chantait en pleurant ou pleurait en chantant. Elle interpella sa mère ; elle invoqua les ancêtres pour finalement faire appel à la mort. Mieux valait en finir avec cette misère, y mettre fin. Dormir, dormir pour toujours. Elle avait les yeux fermés et rythmait sa chanson d'un mouvement de buste d'avant en arrière.

Lorsque l'infirmière fut à quelques pas d'elle, Nguepon se redressa de toute sa taille. Comme l'ombre d'une menace, elle marcha sur l'infirmière. Instantanément, la naine sortit un gourdin qui immobilisa Nguepon. La folle mesura l'ampleur du désastre au cas où elle faisait encore un pas. Un rire dément fendit l'air et fit reculer la naine de frayeur et d'indignation. Dehors, Dieunedort serra les poings à les rompre. Il ferma les yeux pendant un instant et ses dents jaillirent de ses lèvres entrouvertes. D'une blancheur à couper le souffle, les dents de Dieunedort projetèrent l'image des carnassiers qui avaient envahi la République. De l'intérieur de la prison, les non, non, non... de désespoir pleuvaient de la bouche de Nguepon. Ils agissaient sur Dieunedort comme une véritable drogue. Chaque non faisait sursauter le fou comme un grondement de tonnerre sortirait le dormeur de sa mort momentanée.

En finir, se dit Dieunedort. Oui, la sortir de là !

Voilà ce qu'il avait fourbi comme plan depuis des années. Il avait aménagé un trou dans les feuillages qui avaient envahi les murs de la prison. C'est à partir de ce trou qu'il accédait à l'intérieur de la prison. Que de fois avait-il violé cet espace pour se rapprocher de Nguepon ? Que de fois avait-il assisté, impuissant, au viol de la folle par la naine ? Que de fois ? Non, se mit-il à protester comme la folle. La naine monta sur sa proie, brandissant le gourdin. Plus elle avançait, plus prostrée Nguepon devint. Elle connaissait ce gourdin. Elle s'écroula dans un coin totalement brisée. Elle n'en voulait plus. Elle en avait assez.

- Pour l'amour de Dieu s'entendit-elle dire.

Le cœur de Dieunedort battait la chamaille. Nguepon semblait avoir recouvert la raison.

- Il faut toujours que tu me pousses à bout.

Se plaignit la naine.

- Oui, pour ce boulot de chienne, il faut que tu me pousses à bout. Qu'est-ce que je gagne, hein ! Dis-moi qu'est ce que je

gagne, dévaluée comme je suis. Je m'amène ici tous les jours, je mange tes crottins parce que forcée par mon lunatique de chef. Un fou, oui, qui n'a d'yeux que pour toi. Il gagne gros et tire son plein plaisir de toi tandis que moi, qu'est-ce donc que je tire de ce boulot, hein ? Qu'est-ce que j'en tire ? Pas même la chance d'être violée quotidiennement comme toi par mon médecin de chef. J'ai beau me faire belle, j'ai beau mettre de moi même pour me faire violer, mais il m'ignore superbement.

Un silence pesant suivit pendant quelques instants. La naine était maintenant sur sa proie, littéralement folle. Elle caressait les cheveux crépus de Nguepon avec son gourdin. Soudain, elle glissa l'énorme bâton entre les jambes de la folle. Par réflexe, Nguepon referma les jambes. Alors la naine se mit à jouer de son gourdin. De la main droite, elle faisait monter et descendre le terrible instrument entre les jambes de la folle et de la gauche se caressait avec un soin méticuleux. Nguepon sanglotait vaincue.

- Pitié, pitié, pitié !

- Pitié ? Ce n'est pas ce qui sort de ta bouche quand il te viole. Il préfère le déchet que tu es à moi. Même si je lui paie mon maigre salaire pour qu'il me monte, il ne le voudra jamais. Qu'est-ce que je gagne, hein, à venir ramasser tes crottins ! Dévaluée...Je ne suis qu'une dévaluée qui vient chaque jour dans ce trou pour...Ni argent, ni beauté. Aucun homme ne me regarde alors que toi, toi...Je fais tout pour me donner à mon docteur, mais il ne voit que toi, toi, toi...Dévaluée et laide, je...

Son plaisir montait et sa voix passa de la menace à la caresse. Dieunedort ne fit qu'un pas pour se retrouver, on dirait un chat, à l'intérieur de la prison. Il y fit irruption au moment où Mefokou sortait des profondeurs des vapeurs. Le spectacle qui s'offrait à elle lui coupa le souffle. La naine semblait à présent littéralement emportée par le plaisir. Dieunedort fit signe du doigt à Mefokou dont la colère allait éclater. Il avança au pas

de chat. Lorsqu'il fut à la hauteur de la naine, il s'empara avec dextérité du gourdin, tout en se gardant de faire mal à Nguepon. Puis, d'un coup sec, il envoya la naine dans un coin.

- Dévaluée, bien sûr que tu l'es. Vous tous vous l'êtes. Mais ce n'est pas elle qui a dévalué. Non, ce n'est pas elle.

Nguepon se redressa et se plaça aux côtés de Dieunedort et la folie se mit alors en raison.

- Hein, ce n'est pas moi !

- Bien sûr que ce n'est pas toi le malheur. Dis-le-lui. Oui, dis-lui qui a dévalué le CFA et nous avec. Dis-lui qui est notre malheur. Celui qui dévalue, c'est la France. Notre malheur c'est la France.

- Obéit, infirmière minable !

Nguepon jubilait. Elle dansait comme une jeune gamine aux côtés de l'homme, de son héro.

- Tu entends ? Dévaluer c'est la France ! Piller nos biens, c'est la France ! Torpiller nos systèmes, c'est la France ! Toi, pauvre conne, tu oses dire que ce n'est pas vrai ? Non, non, la malédiction, ce n'est pas moi ! Ce n'est pas elle !

Mefokou avait le souffle coupé. Le discours ambiant avait quelque chose de surréel. Etait-ce Nguepon qui discourait ainsi ? Ainsi, sa sœur n'était pas folle. Et que dire du dément libérateur ? N'était-ce pas là, devant elle, Dieunedort, le fou de Jamot, le constructeur des châteaux sur papier ? N'était-il pas toqué comme tous les autres déments qui couraient les rues de la Capitale ? Ne sont-ils pas tous à poils comme tous les autres fous de la Capitale ? A les entendre, qui donc était fou ? Où se situait la démence, l'irraison ? Et si tous les fous de la Capitale étaient comme Dieunedort et Nguepon ?

- Alors, répète pour ne jamais oublier. Le malheur c'est la France !

Nguepon monta vers la femme, belle dans sa colère. Elle bomba le torse et ses seins bondirent comme des missiles à

l'assaut de l'espace violé par l'infirmière. Nguepon était là, devant Mefokou, toute cohérence, toute lucidité.

- He répète, violeuse. Répète, laideur incarnée.

- L...Le ma malheur c'est... c'est la la Fr...

- France ! Lâchèrent en colère Dieunedort et Nguepon, dans un français filtré. Ils roulaient des yeux avec un soupçon de plaisir. Nguepon dansait sur place, tandis que Dieunedort se serrait les poings à rompre.

- France ! Reprit la naine. Sur quoi, Dieunedort l'assomma puis la mit dans les chaînes de Nguepon. Quand il eut achevé, il se tourna vers Nguepon. Les deux se regardèrent pendant un temps, puis tombèrent dans les bras, l'un de l'autre. La tendresse envahit la cellule. Elle s'imposa à Mefokou qui fixa le couple sidérée. Ils se tinrent ainsi pendant longtemps joue contre joue ; cœur contre cœur. Mefokou toussota pour les sortir de leur rêve. Ils revinrent sur terre, se regardèrent puis éclatèrent d'un rire dément. Les cheveux de Mefokou se tinrent sur sa tête. Comme s'il se fut d'un rituel que les fous exécutaient régulièrement, ils tombèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Ils se serrèrent et se desserrèrent avec un profond respect. Aucun soupçon de trouble physique. C'était deux corps, deux marbres, la beauté parfaite dans un trou de rat. Puis, ils entonnèrent un chant de maquisards qui avait mille fois nourri leur imaginaire.

«*Mbo pe wola fini ngi fin Cameloum*
Bi fii neli bii fi neli ngui fin Cameloum
Sidjoum mama fini ngui fin Cameloum
Bi fii neli ! Bii fii neli
Ngui fin Cameloum
Pe Biwondo fini ngi fin Cameloum
Bi fii neli ! Bii fin neli !
Ngui fin Cameloun ! »
[Coryphee : Untel s'est vendu
Croyant trahir le Cameroun

Chœur : C'est lui-même qu'il vend
Croyant vendre le Cameroun
Coryphee : Les Biwondo se sont vendus
Croyant trahir le Cameroun
Chœur : C'est eux-mêmes qu'ils livrent
Croyant trahir le Cameroun]

Comme par enchantement, les années 1950 resurgirent avec leur cortège d'espoir. La folie chanta comme elle le fit nation. Soudain il se mit à pleuvoir. De nouveau, un cri de démence fendit l'air. C'était Mefokou. Dieunedort se tourna vers elle et lui ordonna.

- Va chercher ta fille. Dis au médecin que la naine s'occupe de ta sœur.

- Shemdjang s'est échappée du bureau du médecin

- Dans ce cas, passe par ce trou et disparaît. Et surtout ne souffle aucun mot de tout ce que tu viens de voir et d'entendre. Bouche cousue, sinon tu verras Dieunedort avec tes propres yeux !

Ses yeux étaient injectés de sang. Il prit Nguepon dans ses bras et poussa Mefokou par le trou de rat qu'il s'était fait. Il attendit qu'elle fût loin et prit Nguepon par la main et les deux suivirent les traces de Mefokou. Il fallait abandonner les lieux avant que la garde ne s'en aperçoive. Il fallait fondre dans Ngola comme on fond dans la nature. Deux jours plus tard, la presse locale titrait que les fous avaient transformé Jamot en prison pour le personnel. Elle se gaussa de la liaison entre deux déments, Dieunedort et Nguepon.

Moi, Œil, j'avais tout vu. Forcément !

Chapitre Dix-Neuf



Comme un rat qui s'assure de la sécurité avant de s'élancer dans la nature, Dieunedort sortit la tête des branchages. Il tenait Nguepon par la main. En cette période de campagnes électorales les haut-parleurs étaient tout partout. Ils emplissaient l'air des louanges au père de la nation. Biwondo pour l'éternité, s'éleva l'hymne qui bientôt s'imposa à tous. Il était dans les oreilles. Il était tout partout. Biwondo pour l'éternité. L'hymne continua. Il était dans tous les haut-parleurs. Ceux-ci imposaient la sagesse de Biwondo à Tous. Ils disaient à qui ne voulaient pas entendre le devoir de paix qui incombait, à Biwondo, père pour l'éternité. N'avait-il pas tout fait, tout réussi ? N'avait-il pas apporté la liberté et la prospérité ? Que réservait la horde de jaloux et d'assoiffés de pouvoir à la nation ? Quel projet de société proposaient ces vendeurs d'illusion ? Alors Biwondo pour l'éternité était l'ordre du jour. Le père avait tout donné : la paix, la prospérité, la démocratie, l'air, le SIDA, la pauvreté, les saletés, les nouveautés, la TV, les ministres, la paix, le mariage, l'amour, le HIV, la corruption et tout et tout et tout. Par conséquent, les haut-parleurs exhortaient le peuple à donner un nouveau mandat au Guide suprême. Des posters géants portant l'inscription : Biwondo pour l'éternité étaient tout partout. On

s'en servait pour emballer, les beignets, les haricots, pour se torcher à la Briqueterie comme à Biyem-Assi. Les posters priaient d'écouter le père, la voix du peuple. Ne pas le faire était contraire à la raison. Le peuple était tout, le peuple était dieu et le peuple était le père, le père le peuple. Quinze ans de fidélité avaient scellé ce pacte. Le peuple était le père et le père le peuple. On ne défiait pas Dieu. Le peuple était Dieu et le peuple avait choisi. On se devait de lui obéir. La nation parlait. La nation voulait son guide pour la vie. La nation avait droit à la prospérité or le guide était prospérité. En quinze de pouvoir, il avait fait ses preuves. Il avait servi la nation. Il n'y avait que des aigris pour ne pas voir. En 1997, la nation était prospère. La paix régnait. Si les aigris enviaient la République Démocratique du Congo, le Liberia, le Soudan, eh bien ils n'avaient qu'à changer de nationalité. C'est Ahidjo qui avait fermé les frontières pendant son règne. C'est Ahidjo qui empêchait l'exil. Lui Biwondo avait ouvert les frontières. Il avait libéré le pays. Que celui qui n'est pas content s'en aille.

Des posters gigantesques du père de la nation, comme les hymnes étaient tout partout. Les zélateurs du père en offraient à qui ne les voulaient pas. Ils en offraient aux hommes et femmes, aux chiens et chiennes, aux porcs et truies, aux arbres. Les zélateurs voulaient en dire aux envieux. Les zélateurs voulaient foutre tout dans la gueule des envieux.

Dieunedort sortit enfin des feuillages au trot. Il traînait Nguepon après lui, laissant derrière lui Jamot. Ils passèrent du trot à une véritable course. C'était un étrange couple en cette période d'effervescence électorale. En tenue d'Adam et Eve, Dieunedort et Nguepon faisaient le spectacle. Et il y en avait de tous les genres ; de la tragédie à la tragi-comédie en passant par la comédie. Un fou traînant sa folle en pleine campagne était plus spectacle qu'hymnes et autres posters du père de la nation. C'est pour cela que les zélateurs soudain oublièrent

leur idole et se concentrèrent sur l'étrange couple. Des rires fusaient de partout. Des applaudissements aussi. Et comme par enchantement, les posters se retrouvèrent tous par terre. Tout le monde applaudissait le couple. Tout le monde chantait Dieunedort et Nguepon. Le couple accéléra la vitesse. Dieunedort ne courait plus, il volait. Il traînait Nguepon après lui. Nguepon haletait après lui. Les zélateurs du père de la nation se mirent à improviser une chanson au rythme des pas du couple. Tout aussi soudainement une marche fut improvisée. Quelques zélateurs se mirent à courir après le couple. D'autres, plantés bien au sol, se mirent qui à célébrer les coureurs, qui à s'en moquer.

- Man no run ! Man no run ! Man no run !

Vociféraient des zélateurs enragés qui tiraient la langue à l'étrange couple. Crier cette phrase, on le savait voulait dire que l'autre était lâche. Il n'y a que des lâches qui abandonnaient le combat. Tant que les canons tonnent, on doit rester sur le champ de bataille. Mais un ancien de Ngoa qui connaissait bien Dieunedort rétorqua

- Lâche, Dieunedort ?

Le couple approchait maintenant le carrefour où avaient été implantés les médias officiels. La presse écrite officielle, la radio nationale, et la TV nationale étaient naturellement là pour dire au monde entier la volonté du peuple : Biwondo était l'élu éternel de la nation. Dieunedort ralentit quelque peu le rythme pour permettre à Nguepon de reprendre son souffle. Les 'man no run' lui montaient dans le système, lui rappelant Ngoa aux temps chauds de la révolte. En ces temps de sacrifice suprême, ces temps de 'Fait quoi fait quoi nous vaincrons !', c'est Dieunedort et les combattants de la liberté qui utilisaient cette formule pour ridiculiser la gent soldatesque, les zélateurs du tueur d'Etoudi.

- Man no run ! Man no run ! Man no run !

Un zélateur monta vers Dieunedort qui maintenant avait passé du trot à la marche car il savait Nguepon épuisée. Il fallait

qu'elle reprenne du souffle. Il fallait qu'elle reprenne des forces Une voix singulière s'éleva et improvisa. 'Man no run' devint « Dieunedort ! Dieunedort ! Dieunedort ! »

La mémoire semblait revenir aux spectateurs. L'identification se fit aussitôt, doublée de conviction refoulée. Des années de désespoir, des dictons de défaitisme tel que 'On va faire comment' fondirent comme beurre au soleil. L'espoir renaissait comme par enchantement. La voix s'éleva, provocante, déterminante. Elle s'éleva comme un dormeur qui sortait de ses vapeurs. Elle s'éleva pour se muer en :

- Nguoogang ! Nguoogang ! Nguoogang !

En un tour de main, la poignée de spectateurs remonta l'horloge. Le discours aussi mua. On parlait alors comme aux temps des espoirs, aux temps où tout était possible. Le fou n'était plus fou. La nudité mua tout aussi. L'identité revint au rythme de 'Nguoogang ! Nguoogang ! Nguoogang !'

- C'est Dieunedort Nguogang. L'espoir ne meurt jamais !

Moi, Œil, je revis ces moments avec eux. Mon cœur se mit à palpiter. Je fis le bon en arrière comme eux. On dit comme ça que le fou de Ngoa, Nguogang, je veux dire, avait lu tellement les classiques français, qu'il avait fini par y laisser la raison. Tu sais, on dit chez nous que trop de livres dans la tête rend fou. C'était le cas des fous comme Nguogang. Ah, Nguogang, ce fou des morts français ! Dieu de mes pères ! Il les aimait tellement qu'il ne s'en séparait jamais. Il allait souvent avec Molière, Racine et je ne sais plus quoi, collés à lui comme un vêtement. Les morts qu'on fréquente trop souvent, finissent toujours par vous prendre par la main. Ah, Nguogang, ce fou des cadavres gaulois ! Il dialoguait si quotidiennement avec eux qu'ils avaient fini par lui monter à la tête.

- Dieunedort, était inclassable et intraitable. Je l'ai bien connu.

Martela l'ancien de Ngoa. Son voisin le Zélateur de notre

Suisse écoutait à la fois crédule et dubitatif. L'ancien de Ngoa poursuivit, un rien critique.

- Il m'a enseigné. Non, le bon vent ne souffle jamais du côté des gens comme lui. Son Département lui imposait ces Racine, Lafayette, Hugo, Molière. Il s'amenait en cours le sac plein de ces écrits d'ailleurs, mais une fois avec nous, il nous faisait découvrir les Africains. Dieu de nos pères, il nous remplissait la tête de tous les écrits proscrits, de tous les Africains honnis par le régime : Beti, Philombe, Achebe, Ngugi, Were et j'en passe ! Il nous enseignait la littérature des africains, auréolant ses cours par les chansons des maquisards.

- Sans blague ?

- Comme je te dis ! Mais ses collègues, spécialistes de Jean La Fontaine, Victor Hugo et autres Ronsard, Maupassant se refusaient à placer nos animaux aux côtés de ceux de l'Hexagone. Nos Voltaires et autres Racine, Hugo étaient zéro, eh rond comme ça. Pourtant quand nos pro gaulois traversaient la Méditerranée pour les conférences, ils devenaient les spécialistes de la littérature négro-africaine. Tu parles d'imposture ! Là-bas, ils se rabattaient sur ce qu'ils haïssaient ici. Tu as dit hypocrisie ? Mais Dieunedort, lui était inclassable et intraitable ! Il s'amenait chaque jour les bras chargés des textes français qu'il n'ouvrait jamais. La nouvelle tomba aux oreilles des adeptes de l'Hexagone qui formèrent aussitôt un tribunal. Un jour, au conseil du Département, juges et partis, les Hexagonaux lui dirent son crime en toute lettre et réaffirmèrent la ligne d'action du Département de français : Ici, c'est la littérature de l'Hexagone que nous enseignons. Mais Dieunedort persista dans sa voie, indomptable marge !

- Et alors ?

- Et alors, un beau jour de l'année 1987, ce qui allait arriver arriva. Notre Suisse National déclara qu'on était vraiment libre. Qu'on pouvait parler. Alors notre inclassable se joignit à un groupe d'illuminés, un certain Kom, Ndatchi, Bassek et bien

sûr l'espion Mono qui avaient organisé une table ronde sur la littérature politique. Qui pouvait battre Dieunedort sur le terrain de la littérature polique ? Alors l'homme parla, il parla et parla. Un véritable crime ! A la 'Vallée de la mort » les Kom, Ndatchi seront chauffés pendant des nuits puis relâchés. Mono est récompensé au sein du parti. Il en devient l'idéologue ; quant à Dieunedort, rien. Il disparaît comme ça, psss ! Mais il se dit qu'on avait viré, puis livré Dieunedort et les indociles. Qui « On » ? Ça, frère je ne sais rien. Mais la réalité était là. « On » avait livré notre Dieunedort, notre héro. On connaissait qui l'avait trahi, mais personne n'osa lever un doigt. Dieunedort disparut comme tant d'autres. « On » le fit disparaître. Je dis bien «On», parce qu'à notre époque, tout le monde était alors «Indique », espion quoi. Tout le monde était « On », l'innommable, le vent qui soufflait et l'on ne voyait que des dégâts. Oui, «Oon » a fait pire que le virer. Comme j'ai dit, un jour, les agents de père Foch, une manière de Jacques Foccart, sont descendus sur le campus et Dieunedort a disparu. Les rumeurs ont parlé de la vallée de la mort. La 'Vallée de la mort', la fosse aux morts que laissèrent les Allemands à notre pauvre Kamerun.

- Ouaie! Kom et Ndatchi en sont sortis, désabusés, mais déterminés à construire. Le premier s'est investi dans le domaine de l'éducation, tandis que le second fait dans la presse et l'édition. Le premier parcourt le monde, fait des alliances pour fonder une institution véritablement libérée et libératrice. Le second s'est enraciné, œil d'Abel fixant Caïn. Aux dernières nouvelles, il s'en s'en est allé faisant son travail. Paix a son âme.

- L'éducation et l'édition, des champs investis par les Français dans notre néocolonie.

- Ouaie, frère, 4 milliards de manuels scolaires et autres par an ! Voilà comment nos Gaulois nous tondent à travers Edicef, Nathan, Harmattan, et autres structures de pillage. Si seulement, ces vautours nous laissaient les miettes ! 4 milliards, il faut dire

que nos gaulois sont vraiment gourmands. Moi, je te le jure, le jour où je deviendrai un écrivain, je ne publierai qu'ici. Oui, j'obligerai nos tondeurs à venir chercher mon texte ici. Mon frère, une maison d'édition vaut un plantation cacao..

- Et Dieunedort alors ?

- Ouaie, la matière humaine est la même, faite de chair mais le psycho est différent. Dieunedort en est sorti toqué, complètement 'déglingué' comme la nation d'ailleurs, dirait grand-père Césaire. Et le voici aujourd'hui qui fait le spectacle. Un parfait revenant ! Ah, Dieunedort, l'inclassable jusqu'au dernier souffle !

- C'est les autres qui devaient être à sa place, je veux dire tes longs crayons signataires des motions de soutien à un vieux cadavre. Ah, ces adeptes de Sophocle et autres Hugo, et tuti canti. Ces minables zélateurs des morts d'autres cieux. Dieux de nos pères ! Jurer nuit et jour par les morts des autres monte forcément à la tête ! Je préfère mon champ de cacao à tous ces cadavres d'ailleurs.

- Et comment ? Anonner Hugo et autres, De Gobineau, Sartre à longueur d'années sans se lasser tient de l'exploit. Dieux de nos pères ! Un autre de nos intellos, un spécialiste des animaux de La Fontaine, avait en fait un vieux cahier qui remontait à son recrutement à Ngoa, c'est-à-dire à l'année de ma naissance. Il y avait couché de sa main de séminariste les passages de Lagarde et Michard. Il prenait quelques Ronsard auxquels il appliquait une belle frise faite des éléments de *Défense et Illustration de la langue Françoise*, le tour était joué. Il venait nous arroser de ce salmigondis et finissait toujours par se peindre devant nous, pince sans rire, comme un brillant intello déçu à cause de notre paresse. Moi, Man Eton, paresseux ! Quand nous essayons d'exploiter nos contes dans nos devoirs, il devenait dingue à force de nous crier dessus. Sacrilège ! En minable frondeur, il considérait comme un attelage mal assorti

la comparaison entre 'Le Corbeau et le renard' et 'Le Singe et la panthère' de nos contes. Il trouvait cela inconvenant. Oui c'était allier les ténèbres aux lumières. Alors, un jour je n'en pouvais plus. Moi, pure produit de la littératrice qu'était ma grand-mère, j'ai gueulé aussi. Il m'a taxé de rebelle mais je suis quand même sorti de Ngola avec mon parchemin pour être un chômeur. Ou, si tu veux, j'ai regagné le village pour cultiver les champs de cacao paternel. Eux, à Ngola continuent à pomper le contenu de leurs cahiers aux feuilles jaunies à nos frangins. Katchika d'Etoudi le paie grassement. Oui, notre Suisse National paie de vieux cahiers aux feuilles jaunies mille fois mieux que nos sacs de cacao. Et voici que pour remercier et en demander encore plus au violeur de la nation, tous nos intellos viennent de faire devant la postérité le bon choix. Mon chef du village m'a appelé : « Oyonn ! » J'ai dit massa ! « Prends la tête du groupe de soutien pour aller à Etoudi représenter notre village ». Me voici mon frère. Je suis parti du village en compagnie de tous ces moutons ethnocentriques. Nous suivons sans nous poser des questions. Le chef avait parlé, nos intellos ethnocentriques avaient aussi parlé. Alors nous les moutons, nous suivons. Des fois je me demande ce qui me pousse à faire ce que je fais.

- Ah, ces violeurs de notre jeunesse ! Ces corbeaux qui dans leurs bureaux feutrés troquent des peaux d'âne contre des pairs de jambes en l'air...Ces...

Un silence ponctua ces paroles chargées de colère. Ils en voulaient certainement à nos sophistes. Mais que vaut un sophiste réduit à la mendicité sous nos cieux ? Notre Suisse National payait nos penseurs, c'est vrai. Mais il reprenait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. La dévaluation et la baisse de salaire avaient paupérisé le petit monde de Ngoa. Beaucoup trottaient chaque matin pour regagner la colline du savoir où commérages et autres malédictions sous cape régnaient.

- J'ai été aussi à Ngoa. J'y ai grillé deux mandats et en suis

sorti sans papier. Un disciple de Ronsard s'était couché sur mon chemin. J'étais entré à Ngoa avec une amie d'enfance. Le disciple de Ronsard y avait jeté son désir. J'étais devenu l'ennemi. Mais Mado est une fille très intelligente.

- N'empêche qu'elle a trahi votre amitié !

- On ne mange pas les amitiés dans une jungle comme la nôtre. Mado a compris qu'elle n'aura jamais de parchemin à Ngola si elle s'opposait à notre Ronsardien, l'un des rares à rouler Merco en ces années de misère. Comment s'y prend-il ? Me demanderas-tu son salaire ayant connu la même coupe. Alors frère sache que notre discipline de Ronsard fait partie des commerçants de l'Ecole Normale.

- Je comprends.

- Eh, ouie, est sot celui qui ne veut pas comprendre. Mado, elle a compris qu'elle pouvait tirer mieux de son 'champ de cacao'. Alors, elle a dit. Tu veux bêcher mon champ, alors licence + diplôme de l'Ecole Normale dans ma poche et tu bêcheras autant que tu voudras. Mado est aujourd'hui Professeur des Lycées. Je suis devenu Sauveteur. Au moins, je mange, librement. Je n'attends pas un hypothétique salaire. Qui s'emploie est roi. Rien qu'à penser à Ngoa, j'ai la nausée. Eh, oui, j'en ai plein jusque-là...

Après un temps, il continua, plus philosophe, en homme sage qui s'adresse à la postérité.

- Vois-tu, j'avais le choix entre passer l'éponge sur la trahison de Mado ou de faire comme Tsalefack qui, ayant eu la preuve que sa belle l'abandonnait pour un de nos minables intellos, est rentré un midi, s'est enfermé dans l'unique chambre qu'il partageait avec sa Marie. Il avait un bidon d'essence en main. Il a tout arrosé et a mis le feu à tout. Les cris de Marie ne l'ont pas attendri. Les deux ont fini comme deux méchouis.

Les deux revernirent sur terre. Dieunedort était au centre du spectacle. Les médias étaient tout partout. Dieunedort s'immobilisa soudain, l'air hébété. Le fou jeta un rapide coup

d'œil à Nguepon, sa folle de femme et grimaça. Il sentit la tension monter. Il grimaça et Nguepon détala. Elle devint le centre du spectacle. Dieunedort en profita pour s'emparer d'un poster du Suisse.

Soudain, Dieudonné étala le poster sur le sol et se mit à le caresser. Il ponçait le visage du président comme on le dirait d'un sol. Il le fit au début avec une délicatesse qui glaça plus d'un. Ses caresses avaient pris l'allure d'une extrême sensualité. La caméra poursuivit les gestes de la main tout en cherchant à capter le message que Dieunedort semblait transmettre. Il respirait une totale ambiguïté. Rictus et sourire y étaient gravés comme une image sur un roc. Le visage du fou était tordu par ce qui pouvait être la douleur ou la colère. Soudain, Dieunedort se redressa et fit face à la camera. Il y eut un frémissement comme s'il se fut d'une conférence de presse d'un Kofi Annan ou d'un Collins Powell. Dieunedort psalmodia quelques mots devant la caméra pendant un temps, puis éclata d'un rire dément. Tout se figea le temps d'un éclair. Certain qu'il était le centre de toute l'attention, qu'il avait le pouvoir qui méduse, Dieunedort s'accroupit soudain sur le visage du père de la nation et y déposa un jet de crottin visqueux. L'odeur rance agressa les narines avec la même ampleur que le zom de la camera qui offrait à la nation, au monde entier le joli scandale. Des exclamations de colère et d'admiration jaillirent de partout. La foule bigarrée semblait partagée. Des 'bravos' rivalisèrent avec des 'fils de chien'. Mais les 'bravos' comme un Te Dieum emplirent l'air. Même le policier qui accompagnait l'équipe de la TV se surprit à dire 'bravo'. L'hymne monta comme pour apostropher un Dieu voyeur qui, perché là haut jouait le rôle du spectateur indifférent. Non, on n'était pas neutre dans une telle situation. On prenait position ; Dieu aussi, forcément. Les 'bravo' du policier montèrent pour soudain tout dominer. D'un cynisme à n'en pas douter, le cameraman concentra son art sur

la policier. Il devint, comme le visage au crottin, un spectacle car tout était spectacle dans ce pays, c'est-à-dire changeant et divers. On ne savait qui était de l'opposition ou du régime. La misère et la peur aidant, le passage d'un camp à l'autre était fréquent. Notre policier, gardien de l'ordre était vert de colère. Les crottins étaient bien-là, revanche de toutes les victimes. Il pensait à la misère de salaire, au dur labeur contre un médiocre salaire. Même la corruption ne lui permettait pas de vivre dans ce merdier qu'avait façonné le Suisse en 22 ans de règne. Et quand il pensa aux trous de golf dans un village tropical, à un aéroport pour quelques individus, aux agapes, aux multiples séjours en Suisse, sa colère monta comme le soleil qui le brûlait à chaque annonce du cortège présidentiel.

Mais lorsque son voisin, fervent supporteur du Suisse, le détailla de haut en bas, le policier changea soudain de camp et devint un impitoyable zélateur. Il monta vers Dieunedort encore accroupi et son fouet siffla deux fois. Dieunedort caressa son crâne puis brossa son postérieur. La brûlure du fouet était intenable. Le policier devint, en une fraction de seconde, un justicier impitoyable. Le postérieur de Dieunedort en prit un terrible coup. Du sang y suintait comme l'eau jaillit d'une source. L'ancien fou de Ngoa-ekele tordit les lèvres et martyrisa le lobe de son oreille. Mais implacable, le policier y alla de plus belle. C'était comme s'il voulait que sa colère lavât de la mémoire du voisin l'inconstance dont lui le policier était coupable. La douleur était si vive qu'elle catapulta Dieunedort bien au-delà de la foule. Le fou se mit alors à courir comme un bœuf qui avait humé l'odeur de l'abattoir. Il courait une main sur la tête et l'autre au postérieur. Il courait. Non, Dieunedort ne courait plus ; il volait plus léger qu'une feuille morte en plein vent. Il volait en laissant derrière lui, l'odeur rance des crottins sur le poster du père de la nation. Il volait en laissant le poster souillé, voilé, violé mais en fin de compte ceinturé par un cordon de policiers !

On ne montrait jamais le postérieur souillé du royaume ! Non, il y a des vérités qu'on ne dit pas, qu'on ne montre pas!

On annonça un camion de gendarmes, puis un autre, puis un autre encore. La rage était en l'air. Puis ce fut un camion de militaires, puis un autre, puis un autre encore ! La nation était en danger...Elle était déculottée...Elle était mise à nue. Un autre cordon de gendarmes se fit autour du poster, puis un autre encore. Un cordon de militaires suivit, puis un autre puis un autre encore. Il fallait cacher la honte, couvrir la honte. Mais comme pour narguer l'armée en branle, les crottins prirent d'assaut le visage du chaud gars de la République. Il y eut d'abord un filet qui s'infiltra dans la commissure de sa bouche tordue par un sourire narquois. Quand on est chaud gars et reçoit une puissante République sur un plateau, on ne pouvait que narguer les autres. Mais à présent, les crottins montaient telle une armée impitoyable sur le visage de Biwondo pour enfin l'inonder complètement. Plus les crottins envahissaient le visage, plus dense se fit la ceinture humaine.

Voiler le visage souillé ! N'était-ce pas là le rituel dans la République ? Il y avait des calamités qu'on ne montrait pas au monde. Il y avait des faits qu'on se devait de cacher pour la survie du régime. Il y avait...mais que n'y avait-il pas en vérités voilées?! Une des missions de l'armée républicaine était de voiler les faits et actes obscurs dans la nation. Ainsi en allait-il du visage souillé par les crottins de Dieunedort.

Mais on a beau couvrir, la vérité surgit comme un filet d'eau d'une roche. Ainsi en allait-il du relent corrosif des crottins de Dieunedort ! Il prit d'assaut les narines des gardes. Il fouilla leur intérieur, retourna leurs boyaux. Comme l'eau qui trouve son chemin même dans une pierre, l'odeur rance monta à l'assaut d'autres narines. Elle empesta d'abord l'entourage immédiat de la garde prétorienne, puis tout le quartier. Elle avait la puissance corrosive des vers, des contes et légendes de nos terroirs. Elle

imposait à tous la part honnie de la République. Il fallait être du côté des Dieunedort pour lire entre les lignes.

Etrange Ngoa, mélange de posture et d'imposture !

Se contenta de commenter l'ancien de Ngoa.

Chapitre Vingt

Les cris qui accompagnaient Dieunedort s'estompèrent au fur et à mesure que celui-ci s'éloignait. Il approchait maintenant le Rond-point Longkack. Au loin il pouvait voir la silhouette de Nguepon engagée dans une marche-course des plus engageantes. Des sifflets fusaient à son passage, d'admiration mais aussi de crainte. Vendeuses et vendeurs s'offrirent, pendant le temps du passage de la folle, un spectacle gratuit. Quand Nguepon atteint le carrefour du poisson à la braise, les sifflets redoublèrent d'intensité. De jour comme de nuit, ce carrefour, comme le Ministère de 'soya' était toujours bondé de monde. Ah le Ministère de 'soya', symbole du système « D » dans une néocolonie française !

Ces deux carrefours étaient aussi bien des centres commerciaux que des stations de Radios-trottoirs. Ici on cuisait la nation au sens propre du terme. Ici était la véritable nation, industrieuse, hardie et courageuse. Ici était ce sans quoi la nation était rien. Ces deux carrefours étaient le lieu où se façonnait l'idéologie nationale, la vraie. Ils accueillaient tout le petit monde de la Capitale. Des ministres et hauts fonctionnaires de la République, de l'ambassadeur, au sauveteur. Chacun y allait selon le poids de sa poche. On s'y moquait vertement de la Pajero acquise au

détriment du bien public et louait le milliardaire qui se faisait à travers la vente d'arachide ou du poisson braisé. On y honnissait les fortunes volées et louait celles acquises à la sueur du front.

Aux carrefours du poisson et de la viande braisés, ils y couraient plus gourmands les uns les autres. Plus gourmands, on s'offrait les « bars » les plus en vue. Et les « bars », c'était de la qualité. On parlait « bars » comme on parlait des pépites d'or. Il fallait avoir les poches solides pour lorgner du côté des « bars ». Il fallait être ministre, haut fonctionnaire de la République ou diplomate, pour s'offrir du « bar ». Les « bars » n'avaient rien de la sardine, bourrée d'arrêtes et qu'on n'en mangeait qu'après avoir envoyé les enfants au lit. Ah, la sardine, la trouvaille des agents impériaux pour tromper le petit peuple. On disait en ces temps de prospérité par le vol, des dures fins de mois pour les pauvres, on disait dans le langage coloré du terroir «Tsu'u mee lii » : 'Laisse-l'enfant-s'endormir-avant-que-d'en-manger !' Oui il fallait être prudent quand les poches n'offraient que des sardines. Mais il y avait aussi variété plus peuple, plus démocratique parce qu'à la portée de tous : les maquereaux.

Ah, l'appétissant maquereau ! Le monde est fait d'un peu de tout et Dieu n'est pas injuste ! Il n'oublie jamais ses créatures. Qu'on soit lion, panthère ou agneau, on a une place au soleil du bon Dieu. Il en allait des boissons et du poisson au carrefour du poisson braisé. Les benskineurs, et autres sauveteurs, les gnamagnama quoi, avaient «du maquereau». Dieu n'oubliait jamais personne ! Il fallait bien que notre Asso, la servante du peuple, la femme-fait-tout, la gagne-petit-des bords-des trottoirs, apprenne cette leçon. Ou pour mieux dire, Asso avait tendance à oublier cette leçon et qu'on allait en grand nombre pour du maquereau et non pour les « bars ». Car en fait combien roulaient carrosse dans cet enfer de misère ? Combien de Pajeros comptait la République ? Combien de cet argent volé revenait à la nation ? Nos poux allaient enrichir les blancs dans leur Suisse

et France pour revenir jeter les miettes à nos Assos. Ah, ces ministrions et autres gouffres à finance publique qui faisaient oublier la réalité à nos Assos. L'Asso du carrefour du poisson braisé semblait oublier que c'est le 'maquereau' qui lui permettait de faire la recette comme on le disait au marché Mokolo.

- Hé bonjour Asso !

- Bonjour 'patron'. J'ai réservé du « bar » spécial pour toi.

L'homme baissa la vitre de la voiture et réajusta ses grosses lunettes noires au bout de son nez. Il respirait le mystère total. Il voyait tout. Ses yeux percèrent de part en part toutes les fourmis qui grouillaient autour de son Associée. Une sourde colère monta en lui et ses boyaux semblèrent le lâcher. Il soupira, vaincu. Il fallait un peu de tout sous le ciel du bon Dieu, trop démocratique à son goût, lui digne fils de la nation roulant Pajero flambant neuve.

- Ouaie ! Jura-t-il entre les dents. Dieu est si juste qu'il permet à tout le monde de fouler le même sol. Il laisse ses pluies arroser tous les champs. On va faire comment alors ? S'interrogea l'homme à la Pajero, d'un profond dépit.

Il balaya du regard la foule et fouilla un peu le lointain. La Cathédrale accrocha son regard et plein de dégoût il cracha. Puis il revint aux gnamagnamas qui osaient prendre place à la même table que lui. Il baissa légèrement la tête pour embrasser le petit monde d'en bas à la fois à travers et par-dessus ses verres. Perché dans sa Pajero, il dominait le monde. Dieu a beau être démocrate, nous sommes sur terre, pensa-t-il, un rien victorieux. Il jeta un coup d'œil circulaire comme pour jauger la gent trotte-menu qui avait tous les pieds dans la gadoue et sentit monter en lui la chaleur de la vengeance. Car il faut le dire, le 'carrefour du poisson braisé, le carrefour de la joie » était aussi le site de maints petits métiers : des garages improvisés, Vente des pièces détachées, Brouettes-boutiques, Bayam-sélam. Le système « D » avait élu cité-ci. Depuis que le Suisse avait hypothéqué la nation,

celle-ci était devenue un immense marché informel.

- Asso, fais vite car j'attends un coup de fil.

- Tu n'as pas ton cellulaire aujourd'hui ?

- Non, je l'ai laissé à madame.

- Mais je croyais que madame en avait ?

- Bien sûr, bien sûr...Le sien est...

- Asso, j'attends depuis. Je ne tiens pas à finir mon Jovajo avant mon maquereau.

- Tout de suite, tout de suite. Il faut que...

- Tu serves la Pajero avant moi ? Il n'en est pas question.

- De quoi je me mêle ? Ça pue de la jalousie ici.

L'homme à la Pajero avait parlé avec un souverain mépris. Il se voulait juge non du pauvre gueux à la Jovajo, mais de tous ces misérables. Il était au-dessus d'eux. La République leur appartenait et non à ces misères qui empestaient la Capitale. Il eut envie de dégueuler. Il balança un jet de mucus qui faillit atterrir sur le visage d'un Blanc en jogging. C'était le diplomate-conseiller-spécial-du père-de-la-nation. L'homme à la Pajero esquissa un sourire puis leva la main. Le blanc lui répondit de la même façon. Alors l'homme à la Pajero se gaussa vraiment. Comment penser que ces moins que rien lui rendent la vie difficile quand lui était connu de la plupart des Blancs de la ville ? Et pas n'importe quel Blanc. Celui-ci était spécial parce qu'il était de l'entourage du père. Il darda sur le vilain ouvrier un regard plus que moqueur et réitéra :

- Ça pue les jaloux ici.

- Moi, jaloux ? Mais écoutez-moi ça. Jaloux de ce congelé que les Gaulois vous fourrent dans la bouche en échange de notre pétrole et bois ?

- Ça pue du SDF ici ? Ça pue du radicalisme.

- Et puis quoi encore ? SDF, SDF. Il existe. Il vous donne de la diarrhée depuis mai 1990. Et qu'est-ce que vous avez vu ? Il y a du SDF partout, ici comme dans les villages. Les rongeurs de

la nation de votre espèce rendront compte de leurs pillages un jour ou l'autre. SDF, SDF ! Et puis quoi encore ? Les élections viennent et nous verrons qui est qui.

Le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation attrapa SDF au passage et fit du sur place. Il fallait toujours faire attention en ces temps d'élection. Le SDF avait toujours la nation. Le SDF gagnait de plus en plus de sympathisants et son discours était anti-gaulois à choquer toute diplomatie française.

- Les élections, hein ! Nous verrons bien. Tu ne perds rien à attendre. Asso compte sans moi aujourd'hui. Et puis laisse moi te dire que si tu ne filtres pas tes clients…

- Va-t-en avec ton congelé. Vous tricherez à ces élections comme d'habitude. Va bourrer les urnes. Eh, voici mon postérieur, viens le lécher comme vous le faites de ceux des Français.

Avisant le Blanc, l'homme hurla plus fort, mais cette fois à l'adresse de l'espion Français car en cette période, dans ce pays, il n'y avait que des Français pour oser s'aventurer dans les quartiers populaires.

- Va te faire enculer par ta France tricheuse. Qu'a-t-elle jamais fait dans l'histoire sans la triche ? En 1918, Anglais et Américains et nos arrière-grand-pères, je dis bien nos arrière-grand-pères ont gagné la guerre, elle en a récolté les fruits que nous sommes. En 1945, Anglais et Américains et nos grand-pères, oui je dis nos grand-pères, ont encore libéré leur Paris, ils se sont contentés de danser. Vous avez dit peuple de triche ? Mais laisse-moi te dire que vous nous respirerez, comme tu me respires maintenant. Tu n'as encore rien vu. Nous ferons monter notre Chairman ici même à Ngola. Nous allons le déloger de Ntarikon. Il n'est plus question qu'il réside loin d'Etoudi. Nous envahirons ce palais qui nous appartient. Nous défranciserons ce palais. Etoudi est à nous. Nous en ferons une chefferie. Une

vraie, comme au pays. Et alors vous verrez comment on gère une nation. Va, cours, vole, mais j'aurai mon poisson avant toi. Dieu n'est pas injuste.

Sentant la colère monter, le Blanc joggeur reprit sa course. La Pajero démarra en trombe, éclaboussant tout le monde. Des jurons montèrent. Des points vengeurs s'élevèrent mais la Pajero était loin, laissant la vendeuse tout en larmes, ses clients souillés.

- Vous voyez ce que vous avez fait. Mais ton poisson est encore en train de...

- Non, il est prêt depuis.

- Je sais, je sais... Je vais te servir. Je vais servir tout le monde.

- D'accord, mais je ne viendrai pas après le pilleur de la nation, ce vaurien de profiteur. Où était-il quand nous bottions le cul des Français, hein ? Dis-moi, Asso, où était-il quand nous étions au maquis ? Il servait du pain et du vin à l'église. Ouaie, donner une nation comme celle-ci à un fils de catéchiste, c'est nous enterrer vivants. Il servait du pain et du vin à l'église...

...et se faisait botter les fesses par les Graffins et autre monsignor français, lâcha quelqu'un et un gros rire fendit l'air. Le peuple avait sa manière à lui de se faire justice, de prendre la revanche sur le destin. N'allez surtout pas vérifier les sources de leurs informations. Il en fabrique pour se faire justice. Et puis la nature a horreur du vide, n'est-ce pas ? L'Eglise, comme la politique, était coupable. Elle était complice de la misère qui rongeait la nation.

Dieunedort avait assisté comme tout le monde à la scène. Il avait reçu, plaqué au visage, la boue qu'avait projetée la roue de la Pajero. Et pour avaler sa colère, il ponça son visage comme on le ferait d'un sol en bois d'Ebène. Dieunedort se ponça le visage, un rictus au coin des lèvres. Il le ponça en fixant le 'bar' qui luisait chaque fois que la vendeuse y passait une couche

d'huile. Il le ponça en fixant le poisson comme s'il eût remplacé le nargueur de la Pajero. Il le ponça en fixant le 'bar' comme s'il en voulait au poisson. Puis soudain, son regard passa du poisson à Nguepon. La folle comprit le message et s'éloigna au trot. Quand Dieunedort s'assura que sa bien-aimée de folle était loin, il s'approcha soudain de la grille et s'empara du poisson. Les cris de la vendeuse fendirent l'air tandis que Dieunedort accélérait sa course. La vive brûlure du poisson, les cris de désespoir de la vendeuse, les sifflements des badauds et autres spectateurs occasionnels mirent le feu au postérieur de Dieunedort qui fonça comme un bolide dans les rues de Mokolo. Il fallait un peu de tout pour faire la République et Dieu n'était pas injuste qui emplissait les eaux de poissons de tout genre.

Chapitre Vingt-Un

La nation était en ébullition. Nous étions de nouveau au front pour une bataille perdue d'avance car, le Suisse allait comme d'habitude, tricher. Pour les patriotes, c'était un devoir. Tout enfant du terroir n'abandonne jamais le combat. Pour les zélateurs de notre tripatouilleur, les carottes étaient cuites. L'enjeu des élections pour eux était se faire les sous. On y allait de toutes ses forces pour tirer du Comité Central du parti, l'enveloppe la plus costaude. Plus on donnait assurance qu'on avait gagné chez soi, mieux on était considéré au Comité. Alors l'enveloppe prenait de proportion. On avait alors de quoi se faire une villa loin de la gadoue, de la boue qu'étaient la Briqueterie et Mokolo. En ce temps de chasse aux enveloppes, des groupes de danse traditionnelle rivalisaient. Et au fur et à mesure qu'on allait vers le jour 'J', on devait faire impression. Il fallait faire impression. II fallait donner à baver à ceux qui détenaient la bourse. Il fallait, mais que ne fallait-il pas ? Dans les quartiers populaires comme dans ceux abritant les Bintou, la fête battait son plein, la guerre était sur pied. Il fallait faire un tour à Tais-toi bar et à Sans-souci bar pour s'en rendre compte. Tais-toi était le rival de Sans-souci. Ils se faisaient face comme radicaux et réactionnaires. Du côté de Sans-souci, les rongeurs de la nation

faisaient bombance avec l'argent du pays que le Suisse avait distribué pour assurer sa réélection. Sans-souci était le domaine de Ngo Nkedeck, sa base on eût dit. Elle y avait réuni tous ses clients pour faire bombance. Qui voulait boire gratis n'avait qu'à aller à Sans-souci. Qui voulait boire Brasserie, n'avait qu'à aller à Sans-souci. A Sans-souci, l'argent de la nation coulait comme de l'eau du fleuve. A Sans-souci on n'avait pas de soucis. A Sans-souci, Ngo Nkedeck se voulait en première ligne. Elle voulait que tout le quartier célébra, de gré ou de force, le père de la nation. Elle voulait le soutien inconditionnel au Suisse de la nation. Elle voulait plier les genoux des radicaux au père de la nation. Elle voulait ; mais que ne voulait-elle pas ? Elle voulait encore plus de villas au sortir de cette enième fourberie d'élection. Il fallait se mettre à l'abri.

Mais plus que tout, elle en voulait à Mefokou. Elle en voulait à Ngueu'nda. Elle en voulait à Shemdjang. Et Um Ndjock alors ? Que trouvait-il en Shemdjang que sa fille n'avait pas ? Ngo Nkedeck était en campagne, mais elle savait que sa campagne visait ces quatre-là. Elle ne pouvait supporter l'affront de ces moins que rien-là. Elle tenait à leur dire que la nation c'était eux, les Ngo Nkedeck.

En dehors de Sans-souci bar, Ngo Nkedeck avait transformé sa superbe villa en quartier général pour les élections. Elle avait réussi à y installer un bureau de vote. Mais avant le jour J, elle voulait nourrir le quartier. Elle voulait que tout le quartier reconnaisse sa place auprès du Suisse de la nation. Elle faisait partie de l'entourage du Suisse. N'avait-elle pas dans son lit le conseiller-spécial-du-père-de-la-nation ? Un ancien ambassadeur conseiller du président et amant de Ngo Nkedeck, cela ne courait pas les rues. C'était une liaison solide. Celle qui ouvrait toutes les portes. Ngo Nkedeck était quelqu'un même jusqu'à Paris. Car l'ancien ambassadeur était toujours ambassadeur. Il était son homme, sa chose à elle. Elle était aussi

tout Paris. Son ambassadeur d'amant était toujours l'œil de Paris car on était ambassadeur à vie. Il communiquait toujours et directement avec Paris.

Ngo Nkedeck avait donc transformé le derrière de sa somptueuse villa en cuisine tandis que la cour devenait une gigantesque salle à manger. Dans l'étrange cuisine, les femmes s'activaient tandis que les hommes faisaient l'essentiel : ils buvaient et chantaient la victoire du grand camarade tout en maudissant le Chairman. Ils chantaient et buvaient tout en maudissant les radicaux. Ils chantaient et buvaient tout en vouant aux hégémonies, les troubles fêtes de la nation. Mais ils pouvaient chanter et maudire autant qu'ils pouvaient, cela ne changeait en rien la réalité. Car dans les sous-quartiers de Mokolo et de la Briqueterie, il y avait aussi fête. Ici, on chantait « Pouvoir au peuple ».

Contrairement à ce qui se passait chez Ngo Nkedeck la fête avait tout autre signification pour le petit peuple qui se saoulait, depuis des années, non pas de bières seulement, mais aussi des discours et meetings du Chairman et son parti SDF. Pour eux, ce sigle tenait pour « Suffer Don Finish ! » Les discours du Chairman de 1992, ramenaient la nation en 1958. C'est en ces années 1992 que se menait de nouveau le maquis de 1958. C'est en ces années de 1992 que 1958 avait de nouveau un sens. Les discours du Chairman et les meetings du SDF rappelaient les chauds moments du maquis, le temps où, pour une fois, le peuple avait botté le cul du Français. Lors de ses meetings, on chantait la nation comme on l'avait fait sous la France coloniale.

Moi, Œil, j'en étais témoin, hier comme aujourd'hui. Forcément.

Car ces discours et meetings avaient, mais que n'avaient-ils pas ? Le peuple s'en abreuvait tant et si bien qu'il les transformait en chant-poème dans les bars et autres gargots. Des zélateurs comme Ngueu'nda et Um Ndjock étaient devenus de véritables

poètes qui chantaient ces discours chaque soir devant la 'King' et un plat de Beauregard. Chaque soir à Tais-toi bar on se retrouvait comme dans le maquis de 1958. Chaque fois à Tai-toi bar le chant avait les accents de la revanche des faibles sur les forts. Mais plus que d'habitude, en cette veille d'élection, Tais-toi était en fête. Um Ndjock l'était aussi, forcément.

Il avait enfin ce qu'il convoitait. Marta Mefokou avait accepté son cube de CCC. Marta Mefokou avait accepté son paquet de sel. Marta Mefokou avait accepté sa bouteille de pétrole. L'image souriante de Shemdjang s'imposa à lui. Il avala une gorgée de sa 'King'. Il pouvait fonder une famille. De nouveau, il souleva sa 'King' et se mit à chanter. Il chanta pour lui-même et pour le pays ruiné. Il chantait pour ne pas pleurer. He oui, chanter le pays était une forme de combat. Lapiro, Longue Longue chantaient le pays avec le peuple :

« *Vous avez dit taxes ?*
Vous avez dit impôts ?
Allez leur dire
Ce que Chairman m'a dit »

Le discours de l'homme politique était chanté dans les chaumières. Le slogan du parti devenu refrain d'une marche. Chanter est forme de combat. Chanter est forme de liberté. On peut nous briser mais pas nos pensées. On peut tout changer, mais pas nos chansons. Chanter est forme de combat. Il est mot d'ordre de rassemblement, impulsion à l'action :

« *'Ne fournissez pas au pyromane*
Non au grand jamais
Ne donnez jamais l'allumette
Ni du bois à votre pyromane.
Il s'en servira
Pour incendier nos cases,
Pour raser nos greniers
Il s'en servira

Pour brûler la nation.
Ainsi en va-t-il pour nos impôts
Ils s'en servent pour armer la police,
Ils s'en servent pour équiper l'armée
C'est avec nos impôts
Qu'il achète à la France
Lance eau et autres mami wagons
Où ils fourrent nos enfants
Pour Nkondengui, Moutoum, Cholire.
C'est avec nos impôts
Qu'il achète armes et munitions.
Payez vos impôts
Pour des routes pour tous
Payez vos impôts
Pour une école utile
Payez vos impôts
Pour une économie pour tous
Quand le pouvoir sera au peuple.
Payez vos impôts
Quand le gouvernement
Tombera entre les mains du peuple
Payez vos impôts quand les décisions
Seront du ressort du peuple.
Payez vos impôts quand le gouvernement
Acceptera de rendre compte de sa gestion.
Payez vos impôts quand tout gouvernant
Déclarera ses avoirs
Avant de prendre son fauteuil.
Payez les impôts quand tout gouvernement
Vous apportera la vie au lieu de la mort
Et si par malheur
Un gouvernant corrupteur vous accoste
S'il vous offre quelques kilos de viandes

S'il vous miroite quelques billets de banque
Prenez tout sans honte.
Après tout c'est notre argent volé
Qui nous revient sous forme d'appât.
Mais dans l'isoloir
N'oubliez, au grand jamais
N'oubliez pas pour quoi battent vos cœurs
N'oubliez jamais
Que votre vote est un boulet de canon
Destiné au corrupteur.
Dans l'isoloir
Ne confondez jamais la cible.
Utilisez votre canon pour abattre les traîtres
En votant le seul parti qui vous représente
Ce parti qui vous a remis le pouvoir
Car le pouvoir, c'est le peuple
Tout pouvoir populaire
C'est la nation sans souffrance
Tout pouvoir du peuple
C'est une économie du peuple
Tout pouvoir du peuple
C'est justice et prospérité pour tous.
Quand tout gouvernant corrupteur
Tentera d'acheter votre canon
J'ai dit prenez ce qu'il vous tend
Mais votez SDF
Pour remettre la nation à la nation.
Prenez tout sans honte, j'ai dit.
Mais lorsque vous serez dans l'isoloir
N'oubliez pas pourquoi bat votre cœur.
Quand vous serez dans l'isoloir
N'oubliez pas le bulletin de la justice.
Il est comme vous le dites si bien SDF :

Pouvoir au peuple ou encore
Suffer Don Finish.
Tel est le projet de société
Que notre parti offre à la nation'
Voilà ce que me dit mon Chairman
Mariez-moi à lui ou laissez-moi mourir
Dans le célibat total»

Tel était le visage de Tais-toi un terrain d'éducation idéologique. Tel était le Tais-toi qui affrontait Sans-Souci depuis des années. Comme un lutteur affronterait un rival, Tais-toi y allait sans complexe quand bien même il savait que la loi était truquée. Tais-toi bar et Sans-souci, c'était Ntarikon et Etoudi ; le fetkeng contre la flèche ; le rameau d'olivier contre les canons. Tais-toi bar et Sans-souci bar étaient comme Bamenda et Ngola, deux nations en guerre. Tais-toi bar et Sans-souci bar, mais que n'étaient-ils pas ? Ils figuraient deux pachydermes en combat de mort. Ils figuraient le face à face constamment manqué entre le Chairman et Biwondo. Tais-toi et Sans-souci représentaient le véritable combat que voulait le peuple depuis mai 1990. Mais sur la scène nationale il y avait mauvais jeu. Un des combattants constamment se dérobait. Un des combattants constamment se cachait, prenait les allures du faucon planant très au-dessus de sa proie. Et l'autre, impatient, tournait en rond comme une chienne en rue. Il tournait en rond comme un bœuf qu'on menait à l'abattoir. Comme il n'en pouvait plus, il avait décidé de monter à l'assaut de l'artisan du mauvais jeu. Pourquoi l'autre se dérobait-il ? Il n'avait jamais accepté un face à face avec le Chairman. Etait-ce parce qu'il zézayait au lieu de parler ? Sa voix était si enrouillée qu'il semblait vous frotter comme du papier à poncer. Pour sûr qu'il aurait avalé sa langue devant le petit commerçant, le tribun à la voix de stentor, notre Samalikio des temps modernes. Comment alors s'étonner qu'à chaque élection gagnée d'avance, il faisait faire sa campagne par ses courtisans ?

Comment alors s'étonner qu'il soudoie des corrupteurs qui s'en allaient acheter des bulletins dans les villages et autres villes du pays ? Toute politique est combat d'idées. Notre Suisse national fuit le débat depuis qu'il avait ramassé le pouvoir. Il était en vacances quand on était en campagne. Il se dérobait chaque fois que notre Chairman l'invitait au débat.

Sans-souci figurait ces boîtes privées qui fonctionnaient grâce à l'argent du contribuable. N'était-ce pas le cas avec les plantations de notre Biwondo ? Il y avait alors des femmes d'affaires à la Ngo Nkedeck comme il y avait des planteurs du type Biwondo. Dans ces affaires, le capital était l'impôt du contribuable. Il ne tarissait jamais. Il n'avait pas besoin de comptabilité. Dans ces affaires-là, on se contentait de gérer, c'est-à-dire de signer des chèques d'entrée et de sortie. Dans ces affaires, on fermait les portes quand en avait mare.

Chapitre Vingt Deux

Ngo Nkedeck avait décidé de faire le dernier tour à Sans-souci. On allait voir ce qu'on allait voir. Elle avait l'intention de fermer Tais-toi bar. Elle ferait couler tellement de la Jovajo que Tais-toi bar n'y verrait que du feu. A Sans-souci bar, on allait voir ce qu'on allait voir mais en attendant Ngo Nkedeck faisait une campagne de proximité. Une bière dans la main, elle parcourait encore quelques maisons, tandis que les préparatifs battaient son plein chez elle. Elle visait les quelques résistants qui penchaient encore pour les radicaux. Une bière dans la main, elle allait de maison en maison.

He cousine, tu viendras au meeting, n'est-ce pas ? Il y a à boire et à manger pour tout le monde.

- Bien sûr, notre sœur. Pour sûr que je viendrai.

- J'en étais persuadée. Car ces chansons ne sont que de creux slogans qui ne vous mettront rien dans la bouche. Ne nous laissons pas tromper

- Tu prêches une convertie, ma sœur. Je sais pour quoi bat mon cœur. Comment va donc mon beau-frère à la peau blanche ?

- Il va bien grâce à Dieu. Et je ne me plains pas. Il n'y a de plaintes que pour les aigris, les radicaux...

- Où irez-vous en vacances cette fois ?

- Paris me manque. L'année dernière c'était la Californie. Mais ces Yankees nous ont trahis. Ils soutiennent dans l'ombre les radicaux d'Anglo-Bami. Alors j'ai dit à Yves, plus jamais l'Amérique. Nous restons dans nos quartiers.

- Laisse-moi la politique. Pense à moi quand tu seras à Paris.

Et puis sans transition Ngo Nkedeck passa au sujet qui lui tenait à cœur, non sans avoir avalé une bonne gorgée de sa bière. L'eau monta à la bouche de la voisine. Mais comme elle était celui de l'envie, la femme se détourna et cracha. De nouveau Ngo Nkedeck attaqua.

- He, ma sœur, as-tu lu la presse ?

- Ai-je de l'argent pour en acheter, Mme La Prési ? Les 200 CFA que j'ai me permettront de faire manger les enfants. La presse, c'est pour des gens comme vous Madame la Président.

- Je comprends. Celle d'hier disait que les fous ont transformé Jamot en une prison pour infirmier. On dit que notre voisine, celle que je prenais pour une amie, y avait une sœur. La folle avait aussi une fille. C'est cette...

- Il en va de Jamot comme il en va de la nation, notre immense prison !

Coupa la voisine.

Ces cancaneuses étaient aussi espionnes. Ces cancaneuses vous tiraient dans le piège par ces on dit que... Jamo... Moi, Œil, je lis le cœur de la femme. Forcément !

- Oublions tout ma sœur. Viens ce soir nous rejoindre. Il y aura à manger et à boire pour tous.

- Pour sûr que je viendrai.

Au moment où Ngo Nkedeck passait à la case suivante, la femme visa l'empreinte de son pied et y déposa un jet de mucus. C'était tout dire.

A Mokolo comme à la Briqueterie, les fous de la capitale étaient aussi de la partie. Il fallait compter avec eux. Dieunedort

avait réussi à rassembler les plus spectaculaires : David, Jolicoeur, la folle au panier troué ; Samson, le bulldozer du marché Mokolo ; Scariote, le fou au transistor ; le traître non repentant. Nguepon était au milieu de tous ces fous, comme l'étoile dans un ciel enténébré. Femme du chef, elle était l'unique dans le marché de charbon qui était leur territoire.

Il ne fallait qu'un pas pour passer du marché de charbon aux comptoirs de Mokolo. Dieunedort fit signe à David de s'approcher. Le fidèle disciple s'exécuta et les deux montèrent vers un vendeur à la sauvette. Au passage, David s'empara du poste de radio de Scariote. En voyant les fous s'avancer vers lui, le vendeur flaira la menace et s'empara d'un bâton. Dieunedort ne bougea pas. Il reçu au postérieur un magistral coup mais ne broncha pas. Au contraire, il fixa David comme un boa ferait de sa proie. Alors David se concentra sur le transistor, faisant monter et descendre le volume. Il fallait faire diversion. Il fallait décentraliser l'attention des vendeurs. Le jeune sauveteur allait réitérer son agression quand une jeune femme vola à la défense des fous. Le vendeur contre attaqua, venimeux dans ses propos.

- Qu'est-ce que tu leur trouves à ces bêtes ?

- Ce que tu n'as pas, rétorqua la femme. Elle enchaîna ensuite en langue locale. Vous autres commerçants Bams n'avez de cœur que pour vos marchandises.

- Eh, ma sœur ! Ne me confonds pas. Me ne man wondo. Je suis un enfant Ewondo ! Tu entends ? Man wondo à cent pour cent. Je vois que tes amis te tiennent là où j'imagine. Attaqua vicieux, le jeune commerçant en fixant tour à tour le bas de la robe de la femme et les pendants des fous.

- Elan ! C'est bien ce que je me disais, mon frère de tribu, la nullité même. La pire espèce, je dirai même. Au moins les Bams savent économiser, mais toi ? Pauvre gueux. Tu te chauffes chaque jour au soleil et le soir...

Elle cracha de dégoût. Le jeune homme avait l'air plus femme qu'homme. Elle attaqua avec plus de vigueur. Fouillant du regard le plat devant de l'homme, elle lança, vindicative.

- Elan ! A te voir, quelle femme peut te désirer ? Elan le wazut ! Qu'es-tu hein, sinon un de ces pauvres bougres qui, chaque soir vont donner leurs anus aux Français ? Elan !

Pointant Dieunedort et David du doigt, la femme continua d'humilier le jeune vendeur.

- Je les préférerai mille fois aux femmelettes de ton espèce. Et dire que j'allais donner mon argent à un vaut-rien-de-cul-français comme toi !

Elle cracha encore de dégoût et pendant une seconde, fixa du regard le pendant de Dieunedort qui était le plus volumineux. Comme pour asseoir les pensées de la femme, le fou fit un balancement du corps et son pendant balaya l'air de gauche à droite. Un sourire narquois naquit au bord des lèvres de la femme qui se tourna vers le vendeur et une fois de plus mordit à pleine dents. Elle avait abandonné le français et querellait l'homme en Ewondo. Plus elle s'excitait, plus l'homme colérait. Ils étaient ainsi à se chamailler lorsque soudain Dieunedort fondit sur un morceau de savon, le plus volumineux. Un CCC de 800 francs. Des cris s'élevèrent mais le fou était déjà loin. Il avait filé comme un lapin. Le vendeur à la sauvette était toute colère. Il monta sur la femme à la fois menaçant et lamentable.

- Tu vois ce que tu as fait.
- Qu'ai-je fait ? Espèce de paquet de malheurs !
- Mais ce cube de CCC vaut 800 cfa
- Rien que ça ?
- 800 cfa, 800 cfa !!!

Martela l'homme en portant les mains sur la tête comme si le monde s'était effondré. Il pensa à tout le mal qu'il s'était donné pour amasser sa maigre fortune qui ne passait jamais le cap de 3000 cfa. 800 cfa fondus, il avait perdu non seulement tous

les bénéfices escomptés, mais une partie de son capital. Il pensa aux jours à venir, misérable. Qu'allait-il faire pour retrouver son capital initial. Il fixa la femme, perdu. Pendant une fraction de seconde, il pensa au suicide.

Mais, là-bas à Etoudi, on mangeait et dormait à défaut de vacancer à Baden Baden. On mangeait le pays en attente de 7 autres années. Tout était bien ficelé. L'étranger d'Etoudi avait tout prévu. Il avait tout tissé. Que les moutons bêlent et les chiens aboient. Il n'avait pas échappé belle pour laisser la place aux autres. Quand on avait traversé Avril 1984 on devenait autre. Et puis pour un homme comme lui, un homme qui venait de se marier, qui découvrait à moins de 70 ans les honneurs de la paternité, il n'était pas question de tout lâcher. Non jamais, pas à un moment où le pouvoir était sucré !

Moi, Œil, je le savais. Forcément !

Chapitre Vingt Trois



« *Mariez-moi à lui*
Ou laissez-moi mourir
Dans le célibat total »

Ainsi pleurait Um Ndjock de joie et de bonheur. Il était sur le point de commander sa troisième 'King' quand Ngo Nkedeck vint en inspection à Sans-souci. Elle avait passé le monde grouillant de Tais-toi bar comme un vent traverse les feuillages. Elle savait Ngueu'nda et Um Ndjock là. Elle les voyait sans les voir. Elle monta autoritaire vers son bar. Elle ne daigna aucune réponse à plusieurs 'Madame La présidente' qui avaient empli l'air comme un hymne à son approche. Elle les passa comme le vent et fit face à Mbarga, le barman de Sans-souci.

- Ah Mbarga, que vient chercher Lapiro dans ce bar.

- Mais madame, c'est de la musique…

- …de ces radicaux de SDF qui en veulent au père de la nation.

- Madame, Lapiro a trahi il y a une éternité.

- Trahir ou pas, je ne veux pas de musique d'opposants dans mon bar. Et puis, comment peux-tu vendre de la 'King' en ce temps d'élection ? Je ne te paie pas pour que tu fasses de la pub aux radicaux. Tu vends de la 'King' dans mon bar ? Tu oses

trahir ton frère de sang ?

- Je sais pour qui bat mon cœur, madame la présidente.

- Pour les radicaux, hein ?

- Je n'ai rien entendu.

- Soutenir la 'King', c'est prendre le parti des fraudeurs, de ceux qui ne payent pas les taxes à la nation.

- Madame la présidente, je suis la loi du marché. Je sers le client. Il est roi. Quand il demande la 'King', je ne peux quand même pas lui servir la Beaufort.

- Vendre de la 'King' en ce temps d'élection, c'est indiquer qui nous voulons choisir. C'est dire haut et fort que nous sommes des opposants ! C'est dire que nous sommes du côté des casseurs ! C'est dire que nous mettons les vandales au-dessus des patriotes. Or à Sans-souci, nous sommes des patriotes. Nous ne sommes pas des radicaux.

- « Madame la Présidente », protesta une femme. « Je suis outrée ».

- Mbarga, qui donc es-tu, mon employé ou Judas Iscariote ?

Continua Ngo Nkedeck ignorant complètement la femme. Comme d'habitude, elle ne pouvait souffrir la contradiction. On ne contredit pas la 'Présidente', on lui obéit.

- Qui est-ce que je paie, hein ? Les Judas de ton genre finissent toujours au bout de la corde. Vendre de la 'King' à Sans-souci bar c'est me déclarer traître.

- Moi, Judas Iscariote ? Attaqua Mbarga. Femme, il faut bien que la misère me réduise à rien. Moi, Judas des temps modernes ? Le sang de Um Nyobe te monte à la tête, car il faut que ce soit bien cela pour que tu viennes me narguer, moi qui te rentre des milliards pour un salaire de misère. Qu'est-ce que je gagne, hein ? Qu'est-ce que je gagne ici? Tu considères les maigres 3000 cfa/mois, l'équivalent des trente pièces de Judas? Est-ce un salaire que de jeter 3000 cfa aux yeux d'un père de famille comme moi. Je suis ici avant 6 heures du matin, et ne

rentre qu'après minuit. Depuis des années que je te rentre des milliards, je ne vois plus le visage de mes enfants et tu me gratifies le titre de Judas Iscariote ?

Il posa cette dernière question en fixant sa voisine de droite, une femme d'un certain âge qui dodelinait de la tête à cause plus de bière que de sommeil. Celle-ci sentit le regard brûlant de Mbarga, mais elle n'osa pas prendre parti. Elle n'osa pas remettre en question sa ration quotidienne car Sans-souci était devenu pour elle comme un lieu de refuge. Si ce n'était pas le premier venu des hommes qui lui offrait sa bière gratis, c'était toujours Madame la présidente. Alors à quoi bon prendre des risques. Et puis Mbarga lui était toujours hostile. Il traînait des pieds quand on lui donnait l'ordre de servir les 'poches vides', les ' amateurs du Joo' comme elle. A la fin, elle ne put se retenir :

- Ne me fixe pas. Ne m'introduis pas dans ton ménage.

- Judas, elle a dit. Moi, Mbarga, Judas Iscariote, parce que je rentre de l'argent pour elle. Moi, Judas parce que je respecte mes clients.

- Je m'en fous des clients. Ici c'est la Brasserie ou rien. Les clients, je m'en fous éperdument ! A Sans-souci, vendre de la 'King' équivaut à trahir.

Mbarga se tourna vers une autre femme et l'apostropha la rage au cœur. Il lui parla comme il se confiait à un proche. Il lui parla les larmes au cœur. Il lui parla aussi comme à l'autre femme qui avait pris la neutralité. Il lui parla comme à tous ceux qui choisissaient le silence pour ne pas mettre en jeu la bière gratuite.

- Judas Iscariote des temps modernes, écoute-la donc, ma sœur. Toi qui me laisse en travers du chemin. Je suis Iscariote, mais toi, tu n'es rien. Elle s'en fout de ton argent que tu lui as donné ce soir. Oui, elle s'en fout de toi et de moi. Mais qu'est-ce que je gagne, hein ? Qu'est-ce que je gagne ? Tu n'es rien. Moi je ne suis rien. Et pourtant je lui donne ma vie, toi ton argent

et nous ne sommes rien. Madame la Présidente, voilà ton bar. Mange-le si tu veux. Il y a longtemps que je voulais te le dire. Voici les clés de ton bar. Je m'en vais. Garde le salaire de ce mois si tu veux. J'en ai marre. J'ai ma dignité. Je te sers et tu me pisses dans la bouche. Je suis Eton, toi Bassa. Passe donc ton chemin. Voici les clés de ton bar.

Il lui jeta les clés dessus et décapsula une 'King' pour se donner une rasade. Et comme par enchantement, son écharpe SDF sortit on dirait un lapin du fond d'un chapeau. Il promena un regard circulaire à la cantonade et ponctua.

- Judas, elle a dit ? Il vaut mieux l'être quand on est tondu comme moi. Savez-vous ce qu'elle me paie ? Avez-vous une idée de ce que cette femme me fait subir ? Iscariote parce que je vous respecte, vous clients ? Parce que je sers la bière d'une entreprise nationale ? Iscariote parce que je pense comme tout le monde que ce pays peut faire mieux que torcher le cul des Français ? Iscariote parce que je veux être moi-même ? Si c'est cela, alors, je lui rends ses clés. Je m'en vais à Tais-toi bar être comme tout le monde : Oui, être moi-même, Mbarga, fils de Mbarga Metouga. « Power !» lâcha-t-il et Tais-toi lui répondit :

« SDF ! » C'était comme un tonnerre. Il ébranla le sol des deux bars. Il fit monter l'alcool dans les têtes. On était homme pour défendre sa dignité.

Comme pour enfoncer le clou, il changea de langue et s'adressa à Ngo Nkedeck en son Eton natal : Me Mbarga Metouga, man Eton. Et sur ce, il se leva et changea de camp. Il se leva et regagna le camp joyeux de Tais-toi bar. Il tourna le dos à Sans-souci bar et comme pour lui donner raison, la majorité des consommateurs laissèrent tomber leurs bouteilles. Tous se levèrent et rajustèrent leurs écharpes SDF. Tous se levèrent et firent le pas nécessaire. Tous se levèrent et regagnèrent Tais-toi bar et la 'King' se fit roi, le Beauregard aussi. Etre Eton, c'est être dissident, c'est être, comme on disait Bamiléké et Bassa, du côté

de la justice. Etre Eton, c'est lancer à la face du monde qu'on est Français comme on est Eton. Ainsi en allait-il de Tais-toi bar. On y était Camerounais, c'est-à-dire le pays vrai. Comme il allait finalement franchir la limite des deux bars, Mbarga s'arrêta soudain. Une idée lui trottait dans la tête. Il la laissa monter comme on laisse le vin de palme fermenter en pays Eton. Se servant de sa bouteille, il traça une ligne de démarcation entre lui et Ngo Nkedeck, entre Sans-souci et Tais-toi. Il le fit et se mit à interpeller tout le monde. Il avait besoin de témoins. Il voulait laver la malédiction, couper le pont à la manière de chez lui. Quand on brisait un lien il fallait le faire avec spectacle.

Non loin de là, Dieunedort et David rejoignirent les autres fous qui entouraient Nguepon. Comme un chef qui commande à son monde, Dieunedort fendit la foule et avança vers sa bien-aimée de folle, centre d'attraction. Scariote était le plus spectaculaire personnage de ce monde. Il avait un vêtement confectionné avec minutie. Il était composé des morceaux des 54 drapeaux des états africains. Son chapeau était aux couleurs d'Haïti. Ce costume était complété par un vieux poste de radio que Scariote collait constamment à son oreille. Pour compléter cet accoutrement, une énorme croix lui pendait au cou. Scariote parlait constamment. Il remuait la bouche constamment, lorgnant de temps en temps Nguepon. Il s'arrangeait toujours à se trouver au dos de Dieunedort, jamais en face. Scariote était de la catégorie des fous lucides de la Capitale. Mais à quoi pensait-il donc ? Etait-ce l'envie qui le tiraillait et qui avait finalement fait de lui le traître du genre humain ?

David, lui se contentait d'écouter son chef. Il était tout yeux pour lui. Dieunedort était l'homme pour lui. Il lui obéissait en silence. Il pouvait tout faire pourvu que cela lui attire les faveurs de Dieunedort. Il voulait lui plaire tant et si bien qu'il était capable de donner son âme pour lui. Dieunedort indiqua à David qu'il devait veiller sur Nguepon. Il lui indiqua son poste

de garde. Alors David grimpa l'arbre comme il avait fait au temps du maquis. Il monta au haut de l'arbre et se cacha dans les feuillages. Ainsi posté, il pouvait tout voir et entendre.

Dieunedort remit le cube de CCC à Nguepon et lui indiqua la sente qui menait au petit fleuve. Il voulait sa bien-aimée lavée de toutes les souillures que Jamot lui avait plaquées au corps. Nguepon s'exécuta illico. Le monde de fous la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparut dans les feuillages.

En cet endroit de la Briqueterie, le Mfoundi coulait lentement, comme s'il voulait prendre sa revanche sur la mairie. Il sortait du sol bitumé comme un serpent jaillit de son trou. Il sortait et se montrait généreux au tapis de verdure qui le bordait. Aux humains, il était plus que généreux. Son lit de pierre offrait à la gente trotte menue, un lieu idéal pour la lessive et le bain. Légèrement en contrebas, le Mfoundi était guéable. Quelques rares piétons raccourcissaient le parcours entre Bastos et la Briqueterie par ce gué. Le diplomate-conseiller-spécial-du–père de la nation était de ceux-là.

Il arrivait que le Mfoundi livre au sortir de son trou un cadavre de chien, de chat ou de fétus abandonné. Alors le petit peuple vivait dans l'indifférence totale la puanteur jusqu'à ce qu'elle fondit avec les jours, comme la chair pour ne laisser que les os. Mais il arrivait que quelques hardis poussèrent le cadavre dans l'eau qui emportait alors sa puanteur bien au-delà. Mais c'était là un cas exceptionnel. Ce qui prévalait, c'était l'indifférence.

Quand Nguepon dis parut, Dieunedort s'engage dans la rue vers Sans-souci et Tais-toi. Il fallait arroser les événements du jour. Libérer Nguepon de Jamot était un exploit. Quand Dieunedort tourna l'angle menant aux deux bars, Mbarga et les dissidents de Sans-souci étaient sur leurs pieds. Dieunedort se frotta les mains.

Chapitre vingt Quatre



Mbarga avait le visage tordu par la colère et l'humiliation. Il fallait se séparer de cette femme comme on le faisait en pays Eton. Il fallait que tout le monde vit qu'il avait lavé la malédiction.

- Femme, on a beau être pauvre, on a sa dignité. Ton bar ? Voici ce que j'en fais. Il défit sa braguette et descendit son pantalon. Puis, un sourire aux lèvres, il montra son postérieur à Ngo Nkedeck, à tout Sans-souci. Les femmes laissèrent tomber leurs bouteilles et se couvrirent le visage. Les hommes gloussèrent de contentement. Il se retourna et cracha sur les empreintes de ses pieds. Il y avait des limites à tout. Tais-toi applaudit à rompre les mains. Satisfait, Mbarga remonta sa braguette et marcha, le pas fier vers Tais-toi. Toujours fier, il psalmodia le refrain d'une de nos marches des années 1990s :

« *Mariez-moi à lui*
Ou laissez-moi mourir
Dans le célibat total »

- Bienvenue, Camarade !

Lui lança Ngueu'nda, une 'King' en l'air. Um Ndjock donna le la en lançant à la cantonade la rituelle phrase des années de braises. Le monde de Tais-toi lui répondit avec un égal et vibrant enthousiasme.

Um : Qu'il vive
Tous : SDF
UM : Fais quoi fait quoi !
Tous : Nous gagnerons
Um : SDF !
Tous : Pouvoir au peuple
UM : SDF !
Tous : Justice et prospérité
SDF : Suffer Don Finish »

Soudain, Tais-toi bar eut l'atmosphère des années 1990. L'image du Chairman plana pendant un instant on dirait Mila dansant au coin du corner en Italie. L'espoir se peignit sur les visages. Un peuple doit pouvoir rêver. Il doit pouvoir se donner des rêves à sa taille. Il fallait à toute nation des dirigeants pour les conduire au bon port. La Camerounaise en avait besoin. Le petit monde de Tais-toi bar se transforma soudain en esplanade de Bependa, où en 90, des foules burent les paroles du Chairman. Ah, notre Samalikio des temps modernes. En 1990 on disait Chairman comme on disait Um Nyobe ; on disait Chairman comme on disait superman. Il avait fait mordre la poussière à Biwondo, fidèle tortionnaire et digne successeur du Nordiste. Il avait enterré le parti unique en lançant le SDF. Celui-ci avait vu le chemin du cœur du peuple comme le but de Mila qui passe d'abord entre les jambes du gardien Chilien et file vers le but. Il faut à tout peuple des hommes qui franchissent à un moment, le pas nécessaire. Il faut à tout peuple, les briseurs de chaînes. En 90, cela voulait dire 30 ans de dictature, trente de la malédiction plantée sur la tête de la nation par Aujoulat et le colonat local. En 90 comme en cet instant à Tais-toi bar, il se dégageait une seule et même leçon : il fallait des Chairmans pour susciter des Mbarga.

- Bienvenue, Camarade. Tu as fait le geste nécessaire. Tu as fait le geste indispensable. Car la question d'aujourd'hui, la

question qui mérite de la considération c'est 'Sommes-nous encore des hommes ?'

Juste à cet instant-là, Dieunedort et son armée firent irruption à Sans-souci. Ils s'invitèrent sans ménagement. Les bancs vides les accueillirent généreusement. Dieunedort et ses amis s'emparèrent des restes de bière que la clientèle avait jetés par dépit. La révolte profitait toujours à quelqu'un. Scariote n'attendit pas le geste de Dieunedort. Il allait se donner une bonne rasade quand la voix de la propriétaire s'éleva :

- Allez-vous me ficher la paix, bande de morts vivants ! Vous empestez mon bar.

Dieunedort se redressa comme piqué par une guêpe. Son petit monde fit autant. Le regard fixé dans le lointain, il laissa tomber la bouteille. Son petit monde fit autant, qui délibérément qui mécaniquement. Et comme pour ramener tout le monde sur terre, la question vint de nouveau de Tais-toi bar.

- La question que je vous ai posée, la question fondamentale est : 'Sommes nous encore des hommes' ? Ou bien, notre victoire volée nous a-t-elle enterrés ?

Poursuivit Um Ndjock en se mettant sur son séant. Il redressa son écharpe et fit signe à Dieunedort et à son petit monde. On leur fit place. On leur servit de la 'King' et pendant un temps, la question fut posée à la nation tout entière, la vraie, s'entend.

- Ils nous ont déculottés en 1992. Ils nous ont baisés en 1992. Nous avons raflé toutes les mairies en 1996 et de nouveau ils nous ont baissé la culotte. Ils ont....hmmm ! Ta question, je la pose ainsi : 'Nous baiseront-ils toujours ?'

- Camarades, laisser le Suisse arracher 7 autres années, c'est passer de l'état végétatif à la mort totale. Je dormirai, s'il le faut, aux portes de l'isoloir. Je verrai comment le bureau de vote au domicile de Ngo Nkedeck donnera 7 ans à notre Suisse. J'y dormirai jour et nuit jusqu'à la fin des élections, juisqer' au décompte.

- Et puisse-t-il être de même partout dans la république ! Il faudra qu'il passe sur notre cadavre pour avoir ses 7 ans. Notre vote c'est notre canon de guerre. Notre vote...

- Camarade, Mbarga nous a indiqué la voie à suivre. Le geste nécessaire, voilà ce qu'il nous suggère de faire. Barman, servez-lui une 'King', celle de Tais-toi bar.

Et pour mieux enfoncer son idée, il monta vers Mbarga et lui retira la bouteille qu'il avait en mains. C'était de la King certes, mais celle qu'on ne buvait pas. Elle venait de Sans-souci. Elle était le gain facile. Elle disait le fruit cueilli sans peine. On ne savoure avec joie que ce qu'on a produit soi-même. Sans un regard vers Sans-souci, il y balança le reste de bière. Celle-là appartenait à Sans-souci. Celle-là puait du Sans-souci. Um Ndjock l'y balança sans regarder le derrière car on n'épie pas le trou où sont destinés ses crottins. Il sortit un billet de mille francs et l'agita en l'air. Des applaudissements s'élevèrent et sans être hélé, le barman lui apporta une 'King'. Ah, la 'King !' C'était le symbole de la réussite. Le fruit des années de vente d'arachide. On se fait une fortune, on ne la cueille pas.

Et Moi, Œil, de penser qu'il faut à notre terroir, il faut à ce pays un nationalisme, non pas politique mais économique. Qui a la clé du grenier commande le royaume. Forcément !

Chapitre Vingt Cinq

Il y avait de cela des jours que les urnes avaient tonné. En décibels, les radios et autres kiosques enflammaient les masses assemblées. Sans-souci et Tais-toi étaient en effervescence. La nation avait guerroyé. Elle avait voté en toute confiance. Bien que, comme en 1992, en 1996, les résultats sortiraient des sous-préfectures, des préfectures, de l'Administration Territoriale, de la TV nationale, la nation, en 1997, espérait-on avait changé. Elle avait trop payé en mensonges, tricheries et corruption pour continuer. La fièvre des résultats avait gagné tout le pays. On était collé qui au transistor qui à un poste de TV. Il n'y avait pas moment plus approprié pour dire cette fièvre que le quart de finale entre le Cameroun et l'Angleterre ; l'Afrique contre l'Occident : David contre Goliath en 1990. Mais avec les sous-préfectures, les préfectures, l'Administration Territoriale il fallait s'attendre à tout. Les résultats qui en sortaient n'auguraient rien. On assistait médusé, au même théâtre. Avait-on cru au miracle ? Avait-on songé un seul instant que les sous-préfectures, les préfectures, l'Administration Territoriale, la Radio et la TV nationales changeraient leurs méthodes ? Avait-on cru un seul instant.

- Ils nous ont encore baisés. Vint la voix de Ngueu'nda, prémonitoire.

C'était comme si tout était lié à cette élection ; comme si une défaite allait anéantir la nation. Déjà 15 ans au pouvoir, le bouffeur de Mvo'omeka pouvait-il encore oser truquer les élections. Il avait certes manipulé la constitution comme d'habitude, mais on espérait qu'il allait en fin se fatiguer. Etre pour une fois du coté de la vérité, de l'histoire.

Sans-souci était en pleine jubilation. La Présidente montait et descendait plus prolixe que d'habitude, plus généreuse que jamais. N'avait-elle pas assez engrangé ? N'avait-elle pas vu son compte gonflé encore de quelques millions ? Car c'était bien cela nos élections : une source d'enrichissement pour les uns, une perpétuelle frustration pour les autres.

La Radio et la TV continuaient à vomir la victoire de notre Suisse national. Il raflait tout. Il était devenu le consensus national. Il était devenu la figure incontournable. La nation revenait au temps du gardien des bœufs. La nation revenait au temps du Parti unique. La nation revenait à 99% de voix.

Soudain, Yvon, le conseiller-spécial-du-père-de-la-nation vint à passer. Il y eut alors comme l'image d'une France derrière l'Angleterre. Mila comme le Chairman prit de l'âge. Yvon le conseiller spécial vint à passer comme si tout cela ne lui disait rien. Il vint à passer et Sans-souci jubila alors que Tais-toi bar était saisi de doute. Il vint à passer tout espion qu'il était, un rien indifférent, un rien provocateur aussi. Yvon vint à passer, et s'arrêta devant sa Ngo Nkedeck de noire. Et là, en plein jour, devant le millier d'yeux de Sans-souci et de Tais-toi, l'homme osa. Yvon monta vers Ngo Nkedeck et lui planta un baiser sur la bouche. Verres et bouteilles s'écrasèrent au sol. De la pornographie ! La France nous servait en plein jour de la pornographie. Vrai de vrai, sur la bouche. Depuis 1982, la nation était dans la boue. La colère contre Ahidjo devint plus vive que jamais. La France nous servait des ordures en plein jour ! A Tais-toi, ce baiser piqua au cœur comme le but de victoire

de l'Angleterre en 1990. Il provoqua une clameur générale à Sans-souci tandis qu'à Tais-toi bar, le chant du deuil s'éleva à travers la voix de Longe Longe, le chantre de la vérité, le vengeur du faible :

« *Ayoo Africa*
Nelson Mandela o
Kunta Kinte, Nkwame Nkrumah... »

La lamentation monta en Douala, poignante. Les larmes ruisselèrent sur les joues. Il n'y eu jusqu'à Sans-souci qui se joignit à Tais-toi. La douleur piqua maints cœurs, monta comme en 1990 quand vint le but de l'Angleterre. Mais comme je l'ai dit, dans la cour du deuil, nous pleurons en chantant ou chantons en pleurant. Longe Longe devint le coryphée. Sa voix interpellait, narrait, comparait, jurait, suppliait. Elle convoquait les hauts faits du passé, citait les héros du passé, convoquait ceux qui avaient bravé le destin. Sa voix devint alors rappel de la vérité qu'on se refusait d'entendre, l'appel à l'action. Car que fallait-il encore pour que le Cameroun s'indigne ? La France nous pissait dans la bouche. Et Longue Longue pleura avec Sans-Souci et Tais-toi :

« *Ne dormez pas.*
Morts ou vivants ne dormez pas
La tâche est encore lourde
Les chaînes sont encore là.
Le pays est encore en deuil.
En France il fait bon vivre
En Amérique le bonheur court les rues
Mais ici ce sont les chaînes
Encore de lourdes chaînes
Là-bas on vote et le vote compte
Là-bas on choisit qui on veut
Mais chez-nous voter
Equivaut à s'attirer les malheurs

Les Français nous ont menti
Ils nous ont dit qu'ils ont quitté le pays
Mais en réalité Etoudi leur appartient
Ils y mettent qui ils veulent
On y est pour défendre les intérêts français
On y est pour vendre le Cameroun
Pendant que la France
Nous ferme ses frontières
Et quand par malheur nous nous y trouvons
Elle nous traite de voleurs de pain
Moi, Longe Longe
Je suis votre libérateur, je suis votre sauveur
La France m'a déclaré persona no gratta
En France je suis un 'Sans papiers'
Je suis candidat des avions charter
En France ce sont les menottes qui m'attendent
Mais dans notre pays, c'est encore le colonialisme
Nkrumah disait néocolonialisme
Mais moi Longue Longue
Je vous parle de l'esclavage
Je vous parle de notre pays livré aux vautours
Ils prennent tout
Ils prennent notre précieux bois
Ils cueillent les fruits de notre sous-sol
Ils prennent notre pétrole
Et nous laisse gérer la pollution
Allez donc à Limbe voir ce que je chante
Allez donc à l'Est voir ce que je chante
Mais comble de malheur
Ils prennent nos femmes »

Le chanteur fut repris par Sans-Souci et Tais-toi. Il fut repris par la nation une fois de plus perdante. Il fut repris car personne n'était gagnant. C'est nous qui perdions. Yvon ? Il

combattait pour son pays. Il luttait pour les siens. Il n'y avait que des imbéciles pour ne comprendre.

« *Venez donc à Sans-souci voir ce que je chante.*
Venez à Tais-toi mesurer ma douleur
Une fois de plus ils nous baisent
Comme en 1990, 1992.
Vous avez dit malédiction ? »

Sans-Souci et Tais-toi avaient pris la voix de Longue Longue et à ce moment-là aussi, la silhouette d'Yvon disparaissait dans les feuillages. Et comme pour effacer l'ombre de l'homme blanc, la voix de nouveau s'éleva :

- Une fois de plus, ils nous baisent.

- Pas ici, lança Um Ndjock.

- Mais oui, tu as bien entendu. Ils ont gagné même ici où nous avons monté la garde.

La voix du journaliste venait d'annoncer la victoire du Suisse même chez la Présidente. Un silence de mort se fit. Les mains restèrent pendues. On revenait à 1990. C'était comme au moment même du but de l'Angleterre. La victoire du Suisse piqua au cœur comme ce but de 1990, comme le baiser d'Yvon sur la bouche de Nkedeck. Soudain tout le petit monde de Tais-toi bar se mit comme un, les mains sur la tête. Des torrents de larmes coulèrent. Pendant un temps, tous se tinrent ainsi comme sur la cour du deuil. Les sous-préfectures, les préfectures, l'Administration Territoriale avaient une fois de plus voté.

Du côté de Sans-souci une voix s'éleva, provocatrice. C'était celle d'un militaire qui dodelinait de la tête, pleine d'alcool gratuit que Ngo Nkedeck servait elle-même.

- Vous n'avez pas encore pleuré. Nous sommes encore là pour 7 autres années, voire 14 et pourquoi pas la présidence à vie.

La vérité pinça au cœur. 14 autres années !

- Pauvre sans galons ! Vous y êtes dis-tu ? T'es-tu regardé ?

As-tu un miroir chez-toi ? Qu'es-tu dans tout cela ? Hein, qu'es-tu ? Sans galons ! Tu mourras dans ce tableau vert, tu peux me croire. Tu mourras à Sans-souci et moi à Tais-toi bar.

- Pauvre sans galons.

Poursuivit Ngueu'nda tout aussi dépité. Torche-cul de nos oppresseurs. Tais-toi bar retrouvait la vie. L'instant de surprise était passé. La douleur qui tétanise était passée. Les langues se déliaient. Les colères sourdaient comme des pets longtemps retenus. Ngueu'nda poursuivit, le fiel dans la bouche.

- Tu exécutes stupidement leur volonté. Sais-tu combien gagne le dernier des galonnés ? Hein, je dis le dernier de ceux-là même qui t'envoient faire le sale boulot ? Sais-tu ce qu'ils gagnent ? As-tu idée de ce qu'ils mettent en poche ? Comprends-tu ce que Sans-souci veut dire ? La pute à blanc que voilà ne se soucie guère de la gestion. Elle ne se soucie guère de ce qu'elle vous donne en liquide intoxicateur.

- Les élections qu'ils viennent de voler lui ont rempli les caisses. Pauvre sans galons, vous lui avez une fois de plus assuré un costaud compte en banque.

- Et toi pauvre gueux, tu viens nous narguer, nous qui patiemment te payons les vieilles chaussures qu'ils te donnent, ce vieux camouflet qu'ils te balancent à la face ?

Une femme pacifiste crut devoir interpeller le policier qui cueillait aussi les retombées du vote en bière gratuite. L'armée et la police se retrouvaient toujours du même côté. L'armée et la police jouaient le même rôle. Quant à la gendarmerie, son rôle était bizarre. Elle ne s'alignait que dans la nuit profonde. Elle ne prenait le parti de l'injustice que dans la nuit profonde. En plein jour, elle observait une neutralité douteuse. On comprend alors pourquoi le seul béret rouge qui se trouvait dans un coin de Tais-toi bar, sirotait sa bière, absent. Il avait payé sa bière comme tout le monde. Il avait payé de sa poche comme tout le monde. Et c'était de la bière, la vraie quoi. C'était Saint Poli

girl. Il était assis là et sirotait sa bière absent du jouxte verbal qui mettait Tais-toi bar et Sans-souci dos à dos. Comme si cela ne le concernait pas, il se leva et s'en fut. La femme gueula longtemps après lui pour se retourner vers le policier. Celui-ci reprit à lui la chanson du gendarme.

- Femme, je bois ma bière, voilà tout. Je bois ma bière.

- Mais je te demande d'assurer ma sécurité. Je te demande d'arrêter tout ceci. Je bois aussi ma bière, tu le vois. Je veux la boire en paix...

- Ah, ah ! La paix de mes fesses. Comment peut-on boire en paix quand les pleurs s'élevèrent de nos cases et autres pissés ? Comment peut-on parler de paix quand nos enfants crient de faim dans nos pissés ? Comment peut-on oublier pourquoi nous sommes tous ici ?

Toutes ces interrogations venaient de Sans-souci bar. L'alcool semblait délier les langues. Le doute sourdait même du ventre de l'insouciance. On a beau dire, on ne peut pas jouer éternellement. On a beau défendre l'indéfendable, la vérité finit toujours par s'imposer.

- Femme, je suis ici pour boire ma bière, voilà.

- Ah, ah ! Voisin, tu as des façons de parler. Tu viens ici pour fuir les pleurs, voilà la vérité. Tu viens ici pour ne pas entendre tes enfants pleurer, pour ne pas voir la faim peinte sur leur visage. Tu viens ici et pour rentrer en pleine nuit. Nous sommes devenus tous des agents de l'ombre. Je fais comme toi. Mes pleurs sont tes pleurs. Nos enfants en ce moment mangent leurs pleurs comme nos femmes se contentent de leurs plaintes.

- J'ai dis que je suis venu boire ma bière.

- Pour oublier les soucis. Il n'y a pas mieux que Sans-souci pour nous enlever les soucis.

- Assez !

Hurla le policier. Il était hors de lui. Il était vert de colère. Mais sa colère était due à la honte que son voisin lui déversait

dessus. La vérité brûle plus que les feux de l'enfer. Son voisin lui était un appui incomparable. Que de fois il l'avait tiré de l'embarras ! Que de fois il avait fait bouillir la marmite jusque dans son toit ! Mais le chant du coq s'élève toujours quelle que soit sa taille. Comme d'habitude, comme cela se passait partout dans la chienne de République, le policier humilié porta la main à son arme.

- Si tu ne fermes pas ta gueule, je t'abats comme un chien. J'oublie que tu es mon voisin et je t'abats comme un chien car voilà ce que tu es : un chien.

- Moi, un chien ? Mais c'est moi qui nourris ta femme. Tes enfants raclent mes marmites plus souvent que tu ne veux Pe reconnaître. Il y a longtemps que ta femme a rangé les marmites. Je nourris ton village et tu oses me traiter de chien ?

- Et comment peux-tu donc nourrir mes enfants, toi le compressé. Un pauvre banquier compressé. Dévalué en plus.

- J'ai investi mes économies. J'ai bien géré les miettes qu'ils m'ont jetées à la figure. Voisin, je suis un homme d'affaires, tu le sais bien. Mes affaires prospèrent. Peux-tu parler mieux que moi, toi qui tires le diable par la queue à toutes les fins de mois ? Que valent-elles d'ailleurs puisque tu dépenses tout avant la quinzaine ? Un sans galons Mbere peut-il péter haut ?

- Oui, et voici comment !

Il sortit son arme et abattit son voisin comme on le ferait d'une mouche qui vous a piqué. L'air plus que méchant, il cloua sur place tout le monde de Sans-souci. Mais courageux, il se mit debout au même moment que Tais-toi bar. Un corps est un corps. Un meurtre est un meurtre. Celui-ci était un de trop. Comme une véritable forêt Sans-souci et Tais-toi bars se mirent en marche contre l'arbitraire, contre le meurtre.

- Le premier qui bouge subit le même sort.

Il se mit à marcher à reculons ; mais il avait derrière lui Tais-toi bar.

Chapitre Vingt Six



Yvon, le conseiller-spécial-du-père-la-nation s'arrêta soudain médusé. Il se frotta les yeux plusieurs fois pour se rassurer qu'il ne rêvait pas. Etait-ce une nymphe, une Mamiwata comme on le disait dans ce pays en bon parler national ? Quelle beauté pouvait narguer ainsi les passants ? Etait-ce le fait hystérique qui de nouveau se produisait ? La pudeur avait-elle disparu dans ce pays ?

Depuis quelques jours les radios nationales et provinciales fonctionnaient en pleins décibels. Les disquettes et autres bars des sous-quartiers étaient en effervescent. L'annonce des résultats des élections n'était plus qu'une question d'heure. On avait assimilé ces élections au duel footballistique des années 1990 entre le Cameroun et l'Angleterre. Les passions étaient au comble car tout au long des élections on avait rappelé à plusieurs reprises, le complot mondial contre le Cameroun. Le quart de finale de la coupe du monde devenait une version moderne du combat entre Goliath et David. Et bien sûr dans ce vilain jeu de traîtrise, de couteau dans le dos, la France était en tête. Elle se positionnait, comme d'habitude, en ennemi numéro un. Et comble de malheur, elle jouait le même rôle, le même jeu lors de ces élections qui opposait le Suisse national au Chairman.

Elle reprenait toute honte bue le même mauvais jeu que celui du mondial de 1990. Elle avait comploté comme tout le monde pour que l'Angleterre écarte le Cameroun. Ah, la France cette traitresse amie ! He, oui, le serpent qui vous mord sort du dessous de votre lit. Il n'y avait que nos niais Bintou de Paris et de *Mamadou et Bineta* pour considérer la France comme une nation amie. A ses yeux, nous n'étions pas plus qu'une province de l'empire. Même pas la plus en vue, comme le Sénégal ! Moi, Œil, j'eus comme une soudaine diarrhée, un mal cuisant à l'estomac. Nous lui donnions tout et elle nous le rendait par un souverain mépris.

La fièvre des élections avait subitement gagné tout le monde. L'histoire se répétait. Goliath et David, c'était Biwondo et le Chairman. C'était encore la France, l'Europe contre le Cameroun, le véritable car qui était donc Biwondo ? N'était-il pas le Suisse ? N'était-il pas l'étranger occupant notre Etoudi national ? Combien de temps y passait-il chaque année ? Dans quel coin du pays passait-il ses vacances ? Il crachait jusque sur nos belles plages de Kribi, Ah, le vulgaire passant, le noceur commun ! La France de nouveau allait y maintenir ce vulgaire passant qu'elle nous a imposé en 1982. Nous y voulions un occupant, un vrai, comme il y en avait dans nos palais. Un qui nous imposerait aux quatre coins du monde comme notre Roger en 1990.

Comme un soir des années 1990 où le pays avait pris le chemin des quarts de finale de la coupe du monde, ce jour des résultats s'acheminait vers l'inédit. Mais, comme en 90, les carottes étaient cuites. Comme en 90, le vainqueur était connu. Comme en 90 la France était la main mystérieuse derrière le combat. Elle avait alors manipulé l'Europe pour que l'Angleterre gagne. Elle avait baisé le Cameroun à travers l'Angleterre. Oui, avec la France derrière la marmite, les carottes étaient cuites. Alors, pourquoi pleurer ? A quoi bon verser des larmes de désespoir ? Tant pis pour nos Bintou ! Nous autres gens du

peuple, on connaissait notre ennemi. Il y avait jusques aux David, Scariote, Dieunedort et j'en passe. Nous connaissons la couleur de notre ennemi.

Le monde avait vu la vérité comme David voyait Yvon avancer vers sa proie. Le monde avait dansé la danse de Mila. Le monde avait vu ce dont le petit David pouvait faire à Goliath. Alors pleurer équivalait à donner de l'importance aux Judas de l'espèce de la France. Car qui de l'Angleterre et notre Cameroun avait le mieux aider la France occupée ? N'était-ce pas de l'Afrique que De Gaulle avait déclaré la France libre. Juda va !

N'empêche, on avait fait la fête après la défaite de 1990. Ce jour-là Yvon, frais diplomate, avait vu des femmes toutes nues parcourir les rues et se proposer au premier vu. Il avait alors vu l'hystérie générale pendant laquelle bars, voire boutiques avaient ouvert leurs portes à tous. Et tout le monde s'était alors servi, lui Yvon y compris car c'est lors de cette folie nationale qu'il avait rencontré sa noire de Ngo Nkedeck. On ne passe pas la fortune qui s'offre à soi. Oui, il avait alors eu sa noire de Ngo Nkedeck, la première depuis qu'il avait rêvé faire carrière en Afrique. Quand on avait goûté du Ngo Nkedeck, on ne s'en départait jamais. Voici qu'en plus de sa noire de Ngo Nkedeck, Yvon était devenu, en moins de trente ans de tropique, un puissant actionnaire dans des entreprises de bois. Voici que trente ans après, il s'offrait une Ngo Nkedeck et ramassait avec une cuillère la fonction de conseiller-spécial-du-père-de-la-nation.

L'Afrique, ah, l'Afrique ! Elle avait beau se donner des noms, exister 60 ans après la décolonisation, elle ne s'était pas défaite de l'empire. Il était encore là. On avait beau être ambassadeur au sein des nations libres, les liens de l'empire rappelaient les privilèges d'antan. La fortune était là, à portée de la main. Il fallait la ramasser.

Pauvre fils d'ouvrier toléré par l'aristocratie intellectuelle de Paris, Yvon était entré et sorti de l'ENAM [Ecole Nationale

d'Administration] le cœur gonflé de courage et de haine. Il en voulait à tous ces aristocrates qui vous rappelaient à tout moment que l'Administration, la haute, était chasse gardée. Alors pour faire carrière à sa manière, il avait choisi la diplomatie, mais surtout la sous-région Afrique. Et service rendu à la nation, à quoi bon y retourner ? Pour regretter à tout bout de champ le bon ordre colonial ? Ah, l'Afrique, cette noire aux jambes fuselées, d'un marron à fendre le cœur.

En 1990, on y était comme au temps de l'empire. On était ambassadeur de France en Afrique au sud du Sahara comme on était Haut-commissaire. Car on y avait beau être président de la République, on demeurait l'Evolué, le tampon entre le Citoyen et les indigènes. Les lois des républiques n'y étaient que des versions modernes de la loi de l'indigénat. Elles étaient faites pour maintenir la hiérarchisation du temps de l'empire. Elles étaient faites pour contrôler les indociles. Etre ambassadeur ou conseiller-spécial c'était veiller à la permanence de l'ordre impérial. On ne crache pas sur la fortune qui s'offre à vous.

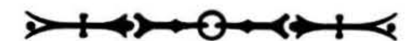
Yvon le conseiller-spécial était médusé par la beauté du corps qui s'offrait à lui. Cette femme devint l'Afrique, ah, l'Afrique, la chair pulpeuse et tentante ! L'Afrique, le plaisir sans pudeur ! Après trente ans de loyaux services à la nation ; après avoir fait le tour des provinces de l'empire, il était revenu au Cameroun finir sa carrière. Au soir de la fin de carrière, il avait pris la nationalité camerounaise. Il estimait qu'il avait bien et loyalement servi l'empire. Alors la nation lui fut reconnaissante en facilitant sa nationalisation. Elle lui permit de prendre l'Afrique comme il le voulait, comme il le souhaitait. Il était devenu citoyen de ce pays, pour vivre l'Afrique en entier, se l'offrir à tout moment.

Et voici que l'histoire se répétait. Du haut de l'arbre, comme L'œil, David voyait. Yvon le conseiller-spécial-du-père-de-la-nation avait devant lui cette Mamiwata qui l'attirait

comme de l'aimant. Il devint littéralement fou. Il se mit alors à danser sur place en examinant les environs. Il ne pensait plus. Il était tétanisé. Il n'y avait aucune âme vivante de ce côté-ci du Mfoundi, s'imaginait-il. Alors pourquoi laisser passer un si bon plat ? Pourquoi ne pas prendre ce qui s'offrait à lui. Il monta sur Nguepon comme un ouragan. Les tropiques l'avaient gagné jusque dans le sang. Depuis qu'il était avec Ngo Nkedeck, le désir le prenait comme un feu de brousse en pleine saison sèche. Il monta sur Nguepon le corps en fourmis. En un clin d'œil, Yvon fut aussi nu qu'un vers de terre et son pendant tout aussi nerveux. La surprise était telle que la folle n'offrit aucune résistance. Elle se contenta d'obéir les larmes aux yeux.

Moi, Œil, j'étais témoin. Forcément !

Chapitre Vingt Sept



- Ils nous baisent de nouveau comme en 1992 !

- Comme toujours !

Renchérit une voix, comme en réponse à Ngueu'nda qui avait parlé. Le policier tenait toujours le monde de Tais-toi bar en joue en marchant à reculons. Tout le contraire d'Yvon qui, au même moment monta sur sa proie, une main sur sa braguette. Il ne pouvait s'imaginer sous les regards perçants de David, l'ange gardien de Nguepon. Celui-ci avait glissé de l'arbre comme un singe. Coincé entre le fou et la folle, Yvon avait son canon pointé comme un missile vers sa proie. Son pantalon était aux trois-quarts sur ses jambes. Il monta sur Nguepon les yeux pétillant de désir.

Le policier était, lui aussi coincé entre Sans-souci et Tais-toi. Comme Yvon, l'agent dominait tout. Quand on avait l'arme au poing, on était la loi. L'agent tenait tout ce monde, le canon pointé sur Tais-toi. David comme Ngueu'nda et Um Ndjock veillait. Mais plus que ces deux, David veillait. Il avait reçu l'ordre de Dieunedort. Il avait devoir de protéger Nguepon. On ne lâchait jamais Dieunedort. David dansait sur un pied derrière Yvon. A le voir ainsi, on pouvait deviner ce qui se passait dans sa tête. Ici comme là-bas la température monta d'un cran.

Soudain, le policier butta sur le mur humain et fit un saut en l'air. Yvon fit autant mais comme un lion qui jouait avec sa proie. Il voulait jauger la résistance de la folle. Il jouait avec sa proie. Il bondissait sur place ; sautillait ici et là comme un enfant devant une trouvaille. Il donnait du temps à son plaisir. Il s'amusait à faire peur à la folle. David comme Ngueu'nda et Um Ndjock avait l'œil sur la menace. Le policier allait se retourner au contact du mur en chair humaine quand Um Ndjock le prit au collet et l'envoya sur son dos. Mais l'agent tenait son arme d'une poigne de fer. Il la tenait pointé vers les deux, le visage tordu de colère.

De son côté, Yvon attaqua. Il se saisit soudain de la folle et la força au sol. Elle se laissa aller vaincue. Yvon était sur sa proie, le visage luisant de sueurs. La chaleur du plaisir à venir montait comme les vapeurs d'une marmite chauffée à bloc. Les gouttes de sueurs perlaient son visage rougi. Et soudain, comme d'une voix anonyme mais dominante, l'imprécation emplit l'air :

« Ils vont encore nous baiser comme en 1992 ! »

C'était Ngueu'nda. Sa voix s'éleva se joignit à celle d'Um Ndjock, s'amplifia et parvint au diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la nation. Elle transmit comme un frisson de joie à Yvon car 1992 était aussi sa victoire. Elle n'aurait jamais eu lieu sans l'intervention de la France. Elle n'aurait jamais eu lieu sans les armes et un arsenal anti-émeute négociés par Yvon. Elle n'aurait jamais eu lieu...Yvon frissonna de plaisir car Nguepon était là, devant lui, toute ouverte comme le Cameroun des années 1990s. Un tremblement s'empara d'Yvon qui soudain fondit sur Nguepon braguette complètement en bas. Il fondit sur sa proie transpirant à grosses gouttes. Nguepon eut un frisson de bête traquée. Elle parvint à murmurer, vaincue :

- Non, non. Pas ça ; plus ça.

A Tais-toi comme au bord du fleuve la menace était en marche. Aveugle elle poursuivit sa course. Elle avait les pas et

la respiration d'Yvon. A Tais-Toi comme au bord du fleuve elle gronda, terrifiante :

- Si tu fais encore un pas, je t'abats.

Les deux voix avaient retenti au même moment. Elles dominèrent ; contrastèrent avec celle suppliante de Nguepon. A Sans-Souci la voix était suffisante car l'agent avait l'arme en main. Il était le pouvoir, il avait le pouvoir ? Le monde de Tai-toi et de Sans-souci regardait pétrifié. Mais au bord du fleuve, la voix suppliante de Nguepon eut comme un effet électrique sur David qui dansait sur place en se tordant les doigts. Au même moment, Ngueu'nda et Um étaient visages contre visage avec le policier tandis que Nguepon sentit le souffle chaud de l'homme, le contact froid de son sexe pointu, nerveux la glaça. Le Diplomate tenait la folle coincée au sol tandis que Ngueu'nda et Um écrasaient de leurs masses, l'agent cloué au sol. Mais l'homme de l'ordre avait l'arme. Et qui avait l'arme était la force, le pouvoir. Il faisait danser son arme sous le nez de Ngueu'nda et de Ndjock.

- Nous baiserez-vous toujours ?

- Non, non. Je... je... Non, pas ça. Plus ça. Je...Je...

Se lamenta Nguepon plaquée au sol. Elle sentit le souffle de l'homme qui l'envahit on dirait une poussée fulgurante des larves d'un volcan. Au même moment, coincé entre au sol le policier avait le doigt sur la gâchette, pointée sur Ngueu'nda et Um Ndjock.

- Encore un pas et je t'abats. Comme un chien. Oui, je t'abats comme je l'ai fait de l'autre imbécile.

Un rictus s'empara des lèvres de Ngueu'nda qui fit un brusque mouvement vers l'avant. Il avait les yeux injectés de sang. Toutes les années de misère fondirent sur lui comme un essaim d'abeilles. Ses muscles de mécaniciens se mirent à frémir.

- Tu t'en orgueillis, hein ?

C'était Ngueu'nda qui soudain resserra la distance entre son visage et celui du policier. Le Mbere était vert de peur. En cet instant-là, David avait comme par enchantement une énorme pierre entre les mains. Il la souleva mais eut comme une force invisible qui arrêtait le geste fatal. Ngueu'nda et Um avancèrent leurs puissantes mains de mécaniciens vers la cible, aveugles, sourds. Les mains avancèrent, les doigts écartés. C'était comme une myriade de pinces qui avançaient vers l'homme coincé au sol. Aveugles et sourds, les mains tendues, ils firent un dernier mouvement, sourds, aveugles. Ils n'entendaient plus rien. Ils avaient le cerveau en feu. Quand ils furent proche, très proche de l'homme en uniforme ; quand ils sentirent le souffle du tueur traqué ; quand ils virent ses mains qui tremblaient comme des feuilles en plein harmattan, ils lancèrent comme un.

- Plus jamais vous ne nous baiserez !

Ils accompagnèrent leurs paroles d'un énorme mucus qui s'abattit sur le visage du policier. Soudain, le coup partit comme un éclair de tonnerre en même temps que David laissait s'abattre la pierre sur le crâne d'Yvon. Le violeur s'affaissa sur Nguepon la tête en bouillie au moment où Ngueu'nda embrassait le policier le visage en morceaux. Um Ndjock s'empara de l'arme en lâchant un hurlement de désespoir. Il tint l'arme du bout des doigts l'air hébété. Sans-souci et Tais-toi de nouveau étaient transis. Personne ne parlait. Personne ne bougeait. Avançant comme une bête traquée, l'arme aux bouts des doigts, Um tira son écharpe SDF et s'en servit pour pendre l'arme. Alors la foule se mit en marche. En un clin d'œil, l'arbre devant Sans-souci devint un poteau de pendaison. En un clin d'œil, le policier y pendait au bout d'une corde comme son arme. Alors comme sortis d'un profond sommeil, Sans-souci et Tais-toi se mirent en deuil tandis qu'au même moment Dieunedort et ses fous fondirent sur le diplomate violeur. Ils prirent le chemin de la Poste Centrale en traînant le cadavre comme celui d'Um Nyobe qui fut traîné de

Boumnyebel à Eseka.

Comme un feu en pleine saison sèche, la nouvelle se répandit. Sans-souci et Tais-toi étaient en guerre. Mefokou heurta son orteil gauche en sortant de son pissé. Elle eut comme une poussée de diarrhée quand elle vit la marée des casquettes et écharpes vertes monter vers sa demeure on eut dit une forêt en marche. Um Ndjock était en tête. Entre lui et la forêt en marche, quatre jeunes gens portaient le corps de Ngueu'nda. Mefokou s'affaissa soudain, anéantie.

Chapitre Vingt Huit



Dieunedort conduisait son armée en chef avisé. Les fous traînaient le corps du diplomate on aurait dit le peloton qui profana le corps de Ruben Um Nyobe. Car on dit comme cela, et je pense que cela est vrai, on dit que lorsque le grand penseur, le maquisard à la valise fut abattu par le sans galon, le sergent français qui conduisait le peloton ordonna que le corps fut traîné de Boumnyebel jusqu'à Eséka. Il fit mieux. Il ordonna que le corps du combattant à la valise soit exposé, comme de nombreuses têtes en pays bamiléké, sur la place publique. Sciemment, la France avait profané le corps de Um Nyobe, notre héro, notre libérateur. Sciemment la France avait fermé les yeux comme elle le fit du génocide allemand. Sciemment la France avait... mais que ne faisait-elle pas cette tricheuse ? Il fallait ce rituel pour que le petit peuple comprenne que même les mythes mouraient. Mpodol déculotté riait comme les têtes fumeuses des hauts Plateaux de l'Ouest.

On gagne les guerres quand on tue les mythes.

On avait donc traîné le corps de Mpodol comme une voiture traîne une remorque. On dit comme cela, et je sais que cela est vrai, on dit que le peloton s'arrêtait à chaque carrefour et exposait le corps du Mpodol, le messie pour que tout le monde le vît. On le fit comme on le fera des têtes disjonctées des corps

dans les Hauts-plateaux de l'ouest. Profaner les corps est de l'ordre du discours français, de l'agir français. Interrogez donc l'histoire d'Algérie, ouvrez donc les pages du nazisme en France, du gouvernement Vichy et vous comprendrez mes remarques. Piétiner le vaincu est propre à la France. Moi, Œil, j'ai le devoir de dire, car on est œil pour voir et dire. Forcément !

Dieunedort et ses fous se soucièrent peu des cris de la foule d'enfants qui grandissaient au fur et à mesure qu'ils progressaient vers le carrefour de la Poste Centrale. Quand ils atteignirent le cimetière de la vallée consacrée aux conquérants français tombés au Cameroun, les fous observèrent une pose. Les tombes étaient marquées par des croix peintes en blanc. On dit comme ça et cela se voyait, on dit comme ça que l'ambassadeur des Français en prenait soin avec un point d'honneur. Un soldat tombé en terre étrangère devait être doublement honoré. La nation lui devait être plus que reconnaissante. Un soldat planté en terre ennemie valait plus qu'un corps exposé au Panthéon.

Dieunedort et ses fous regardèrent et soudain, les croix se transformèrent en d'innombrables têtes sans corps. Car en fait que pouvait évoquer une tombe à ces hommes et femmes dont les parents, les amis avaient été disjonctés sans façon ? Que pouvait dire une tombe à ceux qui n'avaient pour se souvenir des frères, sœurs et amis immolés que des têtes exposées sur la place publique ? Et la Croix de Lorraine alors ? Etait-ce justice que la France qui avait immolé plus d'un enfant du terroir se souvint de ses morts en notre terre ? Il fallait être aveugle comme notre Suisse national pour ne pas voir la réalité. Où était donc en France un monument en mémoire des nègres morts pour la République ? Où était à Bordeaux et à Nantes un monument en mémoire de l'esclave qui avait enrichi la France ?

La marée de fous allait s'ébranler vers la Poste Centrale quand Nguepon sauta au cou de Dieunedort et lui donna un passionnant baiser. Les fous applaudirent en liesse. Un mort vaut bien un autre et en Francophonie, on doit dire Paris comme Yaoundé.

Chapitre Vingt Neuf



Shemdjang passa une corde à travers le trou béant dans sa cuisse et monta vers la Croix de Lorraine. Morguement plantée en plein centre du carrefour de la Poste, la Croix était la négation de notre Cameroun moderne, la négation de nos sacrifices suprêmes. Fallait-il souffrir au quotidien ces traces qui narguaient jusques à nos morts ? Comment ne pas voir qu'implantée en plein cœur de notre Capitale, la Croix nous muselait ? N'était-ce pas le vœu de Muselier ? Le brave amiral derrière la Croix n'avait que l'Afrique pour libérer sa France anéantie par Hitler. Libéré, l'hypocrite prit racine chez nous et comme une sangsue, il nous vidait de notre sang, chaque heure, chaque jour, chaque année. Ah, la Croix, De Gaulle et Foccart, la malédiction ! Quelle amnésie pour nous que de célébrer ceux-là mêmes qui ont massacré les nôtres ! On a beau vernir quelque peu notre place avec le chef des Ewondos, la réalité est là.

Coincé entre la Croix et le cimetière expatriés notre Atangana, pâle figure du passé roulé dans la boue, était aussi sombre que notre histoire pervertie. Fallait-il laisser insulter nos morts d'hier et d'aujourd'hui ? Ces statues et autres cimentières étaient des livres qui inondaient le pays. Ils disaient comme les multinationales l'empire omniprésent, on dirait indéracinable.

Ces traces des conquêtes coloniales étaient le carrefour du centre ville, la Poste Centrale, la Trésorerie Centrale, la Cathédrale Centrale, la Croix de Lorraine. Ah, Score et la Cathédrale, asiles du commerçant et du prêtre véreux !

C'est ici qu'Um Ndjock avait montré à Shemdjang un visage humain. C'est ici au carrefour de la Poste Centrale qu'Um Ndjock avait bravé l'arbitraire pour elle. C'est ici que l'orpheline avait trouvé son prince charmant. C'est ici qu'Um avait montré au monde que Shemdjang était femme qu'on pouvait aimer ; femme qu'on devait désirer. C'est ici au carrefour de la Poste Centrale qu'il avait...Mais que n'avait-il pas montré aux yeux du monde ? Ce jour-là, il avait fait reculer les policiers. Ce jour-là il avait parlé pour les sans-voix. Il avait grondé et les policiers s'étaient retirés comme des chiens, leurs queues entre les jambes. Chaque nation à ses Robins de bois, ses Samalikio. Et moi, Œil qui avait parcouru Londres, Paris, Washington et Bonn sans voir une trace de nos tirailleurs, moi, voyeur, je ne pouvais que me demander, pourquoi ces traces de l'empire chez nous ?

C'est donc ici, au carrefour de la Poste Centrale, que se jouait le drame de notre existence. C'est ici au carrefour de la Poste Centrale maudite par la Croix que se jouait notre destin. La cicatrice allait s'offrir aux yeux du monde ; que le passé allait s'ouvrir aux yeux du monde ; le trou béant dans la cuise de Shemdjang allait s'offrir aux yeux du monde. Vérité d'hier comme d'aujourd'hui. Et toute vérité est comme les crottins cachés sous un tas de feuilles. On ne la fuit jamais ; on s'évertue en vain à la cacher. Moi, Œil, je vis et me dis qu'il fallait à ce peuple un signe, quelque chose qui, comme un repas pourri, provoque une subite diarrhée. Il fallait à mon peuple un signe. Et si Nguepon et ses fous ; et si Shemdjang la fille éplorée n'était pas le signe, quel est-il donc qui nous pousserait à l'action ?

Shemdjang jeta un coup d'œil à sa mère le cœur attendri. Pour la première fois, elle eut chaud au cœur. Elle aima sa mère. Nguepon était heureuse. Entourée de ses fous d'amants, elle semblait commander au monde. Sa mère et ses fous entouraient le cadavre du diplomate violeur. Le corps du Français continuait à bouger de temps en temps. C'était comme si l'homme se refusait de mourir. Il avait été traîné jusqu'au carrefour de la Poste Centrale. Surpris par David sur la folle qu'il violait, le diplomate-conseiller-spécial-du-père-de-la-nation n'avait pas eu le temps de remonter sa braguette. Son pantalon traînait à ses pieds et son canon avait perdu de sa vigueur. Il s'offrait à la foule comme ceux des amants de Nguepon. C'était l'euphorie générale. Les visages brillaient comme illuminés par un feu incandescent.

Des injures fusaient de leurs bouches qui bavaient comme celles des porcs qu'on menait à l'abattoir. Ils avaient formé un cercle autour du corps. Leurs grognements cédaient la place au langage articulé au fur et à mesure que la foule montait. Heureuse, Nguepon était au centre du rituel. Elle orchestrait tout. Même Dieunedort se contentait de suivre. La mémoire semblait revenir à nos fous. La chanson des maquisards qui fendit l'air ramena le temps à Septembre 1959. Voici que nos fous, comme Um Ndjock devenaient, au carrefour de la Poste Centrale, notre Samalikio, intrépide libérateur. Quand je vis cette folie engagée je ne pouvais que me poser la question : « Quel signe faut-il à un peuple pour qu'il s'embrase, se transforme en son propre Samalikio ? Combien de morts faut-il pour qu'un peuple se lève comme un volcan pour prendre en mains son destin ? » Pour toute réponse, le chant s'éleva comme en 1959 :

« A mbo pe wo pe
Leuck ntchoo lack
A mbo Tchouktse UPC

Peck mbo ndzoo
Tchem Cameloum
Peck mbo lap te tso
Tchit ngwong weck
Tchit ngwong weck »
[*Qui sont ceux-là*
Qui guerroient pour la nation ?
Ce sont des militants
Les militants de L'UPC
Implanté Au Cameroun
Ils chantent la voie du futur
La Voie du Cameroun
Désormais nous ne consommerons
Que ce que nous aurons produit
Nous ne consommerons
Que le fruit de nos mains]

Nous étions en guerre. Nous avons toujours été en guerre. Tout peuple est en guerre, pour ses propres intérêts. Tout peuple est soldat en constante guerre de libération. Contre ses ennemis, contre lui-même. Nguepon et ses fous chantèrent le visage radieux. En plein midi au Carrefour de la Poste Centrale, ils enterrèrent, par leur chant et danse, les corps sans sépultures, les martyrs de 1959. Ils donnèrent un sens à leur vie ; car on ne refuse pas un cercueil et un monceau de terre à un mort. Au moment où leur chant baissait en intensité, celui de Shemdjang s'éleva, plaintif. Elle avait sa jambe pendue à la Croix de Lorraine. C'était un chant appel qui soudain fut repris non loin de là. C'était Mefokou qui avait enfin surmonté sa douleur et s'était lancée à la recherche de Shemdjang. On doit pouvoir surmonter sa douleur. Après la mort, la vie continue. Dans nos terroirs, nous pleurons en chantant comme nous chantons en pleurant. La vie n'est pas que douleur. La vie est joie et douleur. Ngueu'nda était froid, mais Shemdjang était en vie.

La vie devait continuer. La voix de Shemdjang monta, suppliant :

- Qui donc me décrochera, moi enfant sans derrière ni devant ? Qui m'enlèvera cette corde au cou ? Suis-je donc un de ces corps qui pourrissent au bout de la corde ? Suis-je donc à jamais honnie ?

- Que non mon sel. Je suis là. Je te décrocherai tu peux en être sûre.

- Qui donc bouchera ce trou que j'ai dans la cuisse ? Avec quelle matière le boucherai-je ?

- Me voici ma sœur, je suis le maçon que tu cherches.

- Qui donc bouchera ce trou béant dans ma cuisse ? Avec quelle matière la bouchera-t-on ?

- Je te donnerai le bout de chair qu'il faut pour boucher ce trou.

- Mais comprends-tu que ce trou est avant tout dans mon cœur ?

- Bien sûr que je le comprends.

- Alors dis-moi, comment combleras-tu ce cœur ?

- Comme le fait un cœur qui aime.

Un cœur qui aime, qui professe unité et paix. Un cœur pour un Cameroun véritable, un Cameroun pour tous. C'était la voix d'Um Ndjock. Le maquisard Bassa et la rebelle Bamiléké se retrouvèrent collés l'un à l'autre. Elle était notre Marianne nationale et lui notre Napoléon. Le maquisard Bassa domina Shemdjang de tout son corps. Il couvrit la fille éplorée, effaça d'un coup la cicatrice. Car on était Um comme on était Napoléon, Shemdjang comme Marianne, gonflé d'ambition et d'amour. Mais on était Shemdjang comme on était Marianne, pour aimer d'un cœur plein. Le maquisard Bassa prit sa Bamiléké dans ses bras comme on le ferait d'un nourrisson. Il la prit dans ses bras et la remit à Mefokou. Quand il la vit blottie dans les bras de Marta, quand il la vit en sécurité, il se retourna et s'attaqua à la

Croix de Lorraine. En une fraction de seconde elle gisait au sol comme le diplomate-conseiller-spécial-de-la-nation.

Moi, Œil, je vis et entendis tout cela. Forcement ! Je vis et entendis Shemdjang et Um Ndjock, Mefokou transformer le Carrefour de la Poste en une cour de funérailles. Je les entendis enterrer les morts oubliés. Je les entendis qui joignirent les têtes aux corps. Alors je me mis à conjecturer comme on le fait depuis 1955 dans nos chaumières. Et si à la place de la Croix on implantait notre drapeau, je dis le vrai, celui qui se chantait de Fu'nda à Song Peck, de Kolofata à Kousseri ? Et si ensemble nous nous rassemblions au pied du drapeau du vrai, je dis, alors le chant s'élèverait, non pas chant de deuil mais chant des funérailles, un faux hymne mais un vrai ; non pas chant de la disjonction mais de la jonction. Et si donc en plein carrefour de la Poste Centrale était planté notre drapeau, je dis le vrai, et non La Croix, alors ensemble nous chanterons :

Sodja puu lene ye ndjo
A drapo, drapo Kamerun
A mo mbang mbo metchie mu
[*Soldats regardez, voyez donc*
C'est le drapeau, drapeau du Cameroun
Rouge il est, mais rouge de votre sang !]

Rouge du sang du peuple. Rouge du sang des martyrs. Rouge du sang des libérateurs. Alors, Moi, Œil, je ne pouvais que m'interroger : « Était-ce le Mekoubou' ou le Njelong ? Qui donc voyais-je chanter ? Était-ce Nguepon, Dieunedort, Um Ndjock, David Scariote, Ngueu'nda, Mefokou ? La Folie pouvait-elle chanter, raisonner ? Qui donc était fou dans notre république ?

Soudain, mes questions devinrent vides. Le cœur ne peut nier ce que l'œil a vu. Mes sceptiques questionnements n'eurent plus de sens car le Carrefour de la Poste Centrale n'avait-il pas mu, changé comme par enchantement? N'était-il pas lessivé des marques de notre défaite ? » Oui sans doute. Alors, Moi,

Œil, témoin d'hier et d'aujourd'hui, je passais à côté de l'essentiel. Le chant qui se chantait était à la fois le Mekoubou' et le Njelong, c'était la jonction totale. Celle-ci commandait l'union des têtes et des corps, des gouvernants et des gouvernés. Alors je me mis à chanter avec eux tous. Je chantais ce soudain mariage en plein Carrefour de la Poste Centrale. Me joignant à eux, je ne pouvais que conjecturer comme on dit et chante depuis 1960 dans nos chaumières. Et si à la place de la Croix on implantait notre drapeau, je dis le vrai, celui qui se chantait alors de Fu'nda à Song Peck, de Kolofata à Kousseri ? Et si ensemble nous nous rassemblions au pied de notre drapeau, du vrai dis-je ? Alors le chant s'élèverait, non pas chant de deuil mais chant des funérailles, non pas chant de la disjonction mais de la jonction. Et si donc en plein carrefour de la Poste Centrale était planté notre drapeau, je dis le vrai, alors ensemble nous chanterons, l'hymne authentique du Cameroun :
« *Soldats regardez, voyez donc*
C'est le drapeau, drapeau du Cameroun
Rouge il est, mais rouge de votre sang ! »

Fin

Remarques critiques

« Doho puise dans les blessures des indépendances factices pour raconter le drame du Cameroun actuel. Un roman dense, d'une lucidité outrée, qui dit sans retenue la révolte de l'Africain face à la perpétuation de la domination française. »
Osée Kamga, Université de Sudbury, Canada.

« Tentative réussie de romancer l'histoire passée et présente. »
Etienne Dassi, Université, Professeur de sociolinguistique, Université de Yaoundé 1.

« Roman d'une passion et d'une clarté hallucinantes. Doho met à nue les plaies de sa nation naissante tout en épinglant la France coloniale. »
Suzanne Gyurgyik, Enseignante langue et littérature française, Cleveland, Ohio

« Sous la plume de Doho, les morts sans sépultures, les martyr du Cameroun moderne prennent vie et place au sein de leur nation. » *Ferdinand Mayega, journaliste-écrivain, Canada.*

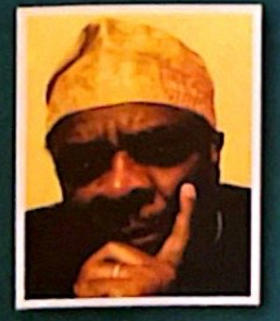
061013-300-1-60W

Fiction, Folklore/AFRICA

LA CICATRICE

The Scar recounts the history of French "Punitive Expedition" in the Bamiléké and the "Pacification" of the Bassa land. It is a caustic indictment of French military eradication of "Maquisards" the freedom fighters in the 1950s Cameroon. *The Scar* exposed the scars of a merciless war that Frantz Fanon equated to the Algerian massacres. It's a personal narrative of two survivals, two youngsters living at the margin of a nation thrusted into the hands of handpicked French puppets. *The Scar* is a call for a complete destruction of colonial monuments present in most Francophone cities.

La Cicatrice est une plongée dans de l'histoire de l'« Expédition punitive »" en pays Bamiléké et de la « Pacification » du pays Bassa. C'est une caustique exposition de la campagne militaire menée par l'armée coloniale française contre les « Maquisards », les soldats de libération du Cameroun dans les années 1950s. *La Cicatrice* expose les traces d'une guerre sans merci que Frantz Fanon a mise sur le même plan que les massacres en Algérie. Ce roman narre la vie de deux rescapés de cette guerre, deux jeunes vivant en marge d'une nation remise à une clique de marionnettes au service de la France. *La Cicatrice* est un virulent appel à l'éradication complète des monuments coloniaux présents dans toutes les cités francophones.



Gilbert Doho is Associate Professor of French and Francophone Studies and Founding Director of Ethnic Studies Program in The Department of Modern Languages and Literatures at Case Western Reserve University, Cleveland, Ohio. He is the author of *People Theater and Grassroots Empowerment in Cameroon* published by Africa World Press in 2006. He has published numerous articles on African literatures, cultures and cinema in scholarly journals such as *Presence Africaine*, *Presence Francophone*, and *Research in African Literatures*.



